FÉLIX CHAPISEAU

AU PAYS DE L'ESCLAVAGE

MŒURS & COUTUMES DE L'AFRIQUE CENTRALE

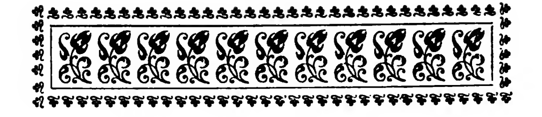
d'après
des notes recueillies par
FERDINAND DE BÉHAGLE

PRÉFACE
par
GASTON DUJARRIC



PARIS
J. MAISONNEUVE, ÉDITEUR
6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME 26

1900



PRÉFACE

La mystérieuse Afrique, avec ses immenses contrées inexplorées, ses peuplades étranges, sa végétation prodigieuse ou ses déserts arides, a toujours exercé une fascination irrésistible sur l'imagination des hommes aventureux de tous les pays. Mais c'est principalement depuis un demi-siècle que le continent noir a vu ses solitudes envahies par les pionniers de la science et de la civilisation.

Toutes les grandes nations de la vieille Europe, à l'étroit entre leurs frontières, ont cherché à se créer de nouveaux domaines en Afrique. Les conquérants, les explorateurs, les missionnaires, les marchands, ont entamé de toutes parts le

continent ouvert à leur audace. De gré ou de force, chacun a imposé au lambeau d'Afrique où il a planté son drapeau, la domination de son pays, l'influence de sa race, les produits de l'industrie européenne. La diplomatie a complété l'œuvre des aventuriers. Aujourd'hui, la majeure partie de l'Afrique appartient à quelques nations d'Europe : le temps n'est pas éloigné où la race blanche dominera effectivement sur tous les peuples africains, naguère indépendants, et dont quelques-uns ignorent encore jusqu'à l'existence de leurs nouveaux maîtres.

Le partage de l'Afrique entre les nations européennes, fait par elles-mêmes pacifiquement, est un des faits les plus considérables que l'Histoire ait eu encore à enregistrer.

La France possédait déjà le Sénégal, l'Algérie, le Congo, une grande partie du Soudan. La convention franco-anglaise du 14 juin 1898, en nous attribuant certains territoires qui séparaient encore les principales de nos possessions, a considérablement agrandi l'Afrique française. Elle est formée aujourd'hui d'une succession ininterrompue de contrées : il serait possible de se rendre, sans sortir de notre domaine, d'Alger à Brazzaville. Cet

immense parcours sera, peut-être dans un avenir prochain, marqué par le rail. Le Transsaharien projeté, déjà amorcé, portera le voyageur par dessus l'Atlas, à travers le Sahara et le Soudan vers le Tchad, ou jusqu'aux rives lointaines du Congo.

Quelles transformations sociales verra-t-on s'accomplir chez les races de l'Afrique, quand chaque nation européenne aura de son côté créé ainsi des voies nouvelles et porté son activité jusqu'au cœur de l'empire qu'elle s'est taillé dans le continent noir ?

Déjà la civilisation a entamé, çà et là, la barbarie primitive. D'ailleurs partout où le blanc passe — et surtout quand il passe pacifiquement — il laisse derrière lui quelque germe de progrès. Sur ses pas, les idées s'élargissent, les mœurs se modifient, les aspirations s'élèvent, des besoins nouveaux se révèlent. L'évolution une fois commencée s'étend du village à la tribu, de la tribu à la peuplade, puis aux peuplades voisines. Cela est lent, certes ; mais cela finit fatalement par s'accomplir.

Et encore doit-on observer, en considérant les quelques changements déjà réalisés, que la civili-

sation n'a été représentée jusqu'à présent dans l'Afrique barbare que par des individus isolés ou relativement peu nombreux qui, trop souvent même, ont semé la terreur sur leur passage, au lieu de s'attacher à provoquer la sympathie et la confiance.

Que sera-ce donc lorsque, par tant de voies ouvertes de toutes parts à travers le Continent, toute une population accourue d'Europe se sera implantée parmi les races autochtones !

Comment les nouveaux venus se comporteront à l'égard des anciens occupants du sol ; s'ils les absorberont, ou bien si les races différentes coexisteront sur la même terre sans chercher à s'entre-détruire, c'est ce que l'on ne saurait dès maintenant prévoir.

Mais, ce que nous voulons dire c'est que, en fort peu de temps, on aura vu les sociétés noires perdre de leurs caractères originaux. Des organisations rudimentaires qu'elles possèdent aujourd'hui il ne restera sans doute plus, dans un avenir rapproché, aucun souvenir.

En effet les peuples noirs barbares — et surtout les fétichistes — n'ont pas de littérature, et à plus forte raison pas d'histoire. Leurs traditions orales

ne remontent guère au-delà de deux ou trois générations. Et puis, de quoi se souviendraient-ils ? La facilité de vivre, leur paresse naturelle, les a empêchés de jamais rien fonder. Ils n'ont point de monuments ; leurs institutions, toutes primitives, ne survivent guère, en général, à celui qui les établit.

Les seuls évènements dont ils se souviendraient — s'ils pouvaient se souvenir de quelque chose — sont les guerres ; mais ceux qui les entreprennent n'ont en vue que la satisfaction immédiate de quelque intérêt grossier. L'intérêt satisfait, la guerre s'oublie vite. Les vaincus n'ont pas la mémoire plus longue. De part et d'autre on n'a rien perdu de bien précieux : la vie humaine n'a pas là-bas la même valeur que chez nous, et les territoires sont à qui les occupe. D'ailleurs la fortune est changeante : le vaincu du jour sera le vainqueur du lendemain.

Les grandes razzias d'esclaves même, ne laissent pas dans une contrée de souvenirs bien durables : le noir des deux sexes se console bientôt de la perte d'une famille qu'il peut reconstituer facilement ; cela tient à son insouciance, à son fatalisme, à son respect inné de la force.

L'Islam a certainement été un progrès pour les peuples noirs. Même sous la forme très élémentaire qu'on lui voit dans l'Afrique Centrale et Occidentale il est infiniment supérieur, comme religion et comme état social, au fétichisme. Mais l'Islam quand il a des annales — et il n'en a pas encore dans ces contrées — ne garde pas le souvenir de ce qui était avant son arrivée. L'histoire d'un pays conquis ou assimilé par les musulmans commence seulement, pour leurs annalistes, avec leur arrivée dans ce pays, la race soumise y fût-elle établie depuis plusieurs siècles auparavant. Si donc el hadj Omar, ou Samory, ou Rabah, ou tout autre fondateur d'empire africain avait eu à sa cour des annalistes, il les eût occupés à toute autre chose qu'à reconstituer l'histoire de ces sujets avant la conquête.

Quant aux noirs, encore bien rares, qui embrassent un christianisme mis à leur portée, ce sont ceux-là qui, sans cependant se civiliser beaucoup plus vite, perdent le plus promptement la manière d'être de leur premier état.

Ainsi aucun peuple, dans cette partie de l'Afrique barbare qui nous appartient, ne gardera le souvenir de ce qu'il est aujourd'hui ; et, les mœurs

et les coutumes actuelles des tribus noires devant se modifier sans cesse au contact de notre civilisation, nous-mêmes finirions bientôt par n'en plus rien savoir.

C'est pourquoi il est intéressant de recueillir dès maintenant toutes les notions possibles sur l'état actuel des sociétés africaines : ce seront des documents précieux pour l'histoire de tant de peuples et pour l'histoire de la civilisation dans le continent noir.

Certes, chacun de nos voyageurs a bien apporté sa contribution à cette réserve de renseignements : mais tous les voyageurs n'ont pas observé, n'ont pas vu avec le même soin, avec la même intelligence des hommes et des choses de l'Afrique. Les missions, le plus souvent, ont un but exclusivement politique ou commercial qui doit rester la principale préoccupation du voyageur ; de sorte que les descriptions ethnographiques dans beaucoup de récits restent au second plan, ou bien sont noyées dans une foule d'autres renseignements où l'on ne les retrouve pas sans quelque difficulté.

On a dit souvent que les noirs de l'Afrique sont de grands enfants : c'est vrai : mais ils ne laissent pas d'être beaucoup plus compliqués qu'on ne le

croit. Pour dépeindre fidèlement ces primitifs il est nécessaire de les avoir longuement et patiemment observés ; il faut avoir vécu de leur vie, s'être assimilé leurs idées, s'être fait un « moi » pareil au leur : en un mot s'être de toutes façons attaché à eux et avoir su se les attacher.

Parmi ceux de nos voyageurs qui possèdent le mieux les hommes et les choses de l'Afrique, on peut sans hésitation placer au premier rang Ferdinand de Béhagle. Durant de longs séjours en différentes parties du continent noir, il s'est appliqué à les étudier, à les pénétrer. Il a vécu chez le musulman et chez le fétichiste ; celui-ci et celui-là se sont intéressés à lui parce que lui-même s'intéressait à eux : il a su capter leur confiance par sa bonté naturelle, sa loyauté, sa diplomatie, sa patience, ses connaissances pratiques que tous les deux ont mis à contribution. Il s'est inquiété de leurs besoins, a partagé leurs soucis, a discuté avec eux leurs intérêts, a épousé au besoin leurs manies : il a été leur confident, leur conseiller, leur arbitre. Il est ainsi arrivé à les connaître « sur le bout du doigt ». Fort d'une expérience longue et solide, intelligent, instruit, énergique, avec cela sans grande ambition personnelle, il pouvait ren-

dre de très grands, de très importants services en Afrique.

F. de Béhagle a commencé à apprendre les voyages et la pratique de la vie dans la marine marchande, où il avait débuté de bonne heure. Il fut reçu capitaine au long-cours, fit encore quelques campagnes et, séduit par la magie de l'Afrique, il renonça à la navigation pour entrer dans l'administration algérienne.

Après avoir été longtemps administrateur de commune mixte, il obtint de faire partie de la mission Maistre (1892) dont il était un des lieutenants.

De retour en France il réussit, mais après avoir surmonté mille difficultés, à organiser une expédition commerciale avec laquelle il se proposait d'ouvrir pacifiquement une voie à l'influence et au commerce français, de l'Atlantique au Tchad et de là en Tunisie.

*
* *

Comme en Afrique, plus que partout ailleurs, la politique et les affaires sont deux choses inséparables, F. de Béhagle avait projeté de nouer che-

min faisant, des alliances avec les chefs chez lesquels il séjournerait, et même d'entrer en relation avec le farouche sultan Rabah qu'il espérait gagner à la cause française ou dont il pouvait, en tout cas, obtenir la neutralité en faveur de nos contrées voisines du Tchad.

Parti (au commencement de 1898) avec des moyens insuffisants, contrarié dès le début de son voyage par les subtilités de notre administration coloniale, il ne put que difficilement accomplir la première partie de son itinéraire. En juillet 1899 il se trouvait sur le Gribingui (affluent du Chari), dans une situation matérielle précaire, mais toujours plein de courage et de foi dans le succès final de son œuvre. Il songeait alors à se rendre dans le Baguirmi, puis à poursuivre sa route par le Ouadaï pour gagner ensuite l'Aïr ; mais, avant tout, il se préparait à pénétrer jusqu'auprès de Rabah.

En novembre de la même année on recevait la désolante nouvelle de sa mort : au lieu d'avoir été bien reçu par Rabah, notre vaillant compatriote avait été, croyait-on, fait prisonnier par ce conquérant, qui l'avait fait ou laissé mourir de faim. Cette nouvelle, du reste, n'avait rien d'absolument

authentique : des noirs l'avaient apportée jusqu'à l'un de nos postes avancés; mais eux-mêmes ne la tenaient sans doute que de deuxième, peut-être de troisième main. Bref, toutes les suppositions étaient possibles, les plus rassurantes comme les pires. En effet, dans les premiers jours de 1900, d'autres informations parvenues en France permirent de supposer que de Béhagle, tout en étant plus ou moins prisonnier de Rabah, était néanmoins encore vivant et n'avait pas perdu l'espoir de continuer son voyage.

*
* *

L'ouvrage que M. Félix Chapiseau offre au public a été composé en très grande partie à l'aide de notes que F. de Béhagle avait prises durant son séjour en Afrique avec la mission Maistre, et qui étaient restées jusqu'à présent inédites. Bien que ces notes aient beaucoup tardé à voir le jour, M. Chapiseau ne fait, en les publiant, que se conformer au vœu du voyageur. Ferdinand de Béhagle avait rapporté de cette expédition quantité d'autres renseignements, mais d'ordre purement technique, qui ne pouvaient trouver place

dans un livre tel que celui-ci : de Béhagle les publiera lui-même quelque jour avec ceux — bien plus étendus — qu'il rapportera de son voyage actuel, s'il le mène à bonne fin comme nous n'avons jamais cessé de l'espérer.

L'auteur n'a donc pas voulu faire en ce livre œuvre scientifique : il n'a l'ambition que d'ajouter quelques renseignements nouveaux au peu que l'on savait sur certaines tribus de l'Afrique centrale. C'est dire qu'il ne faut pas chercher ici des données spécialement géographiques ou économiques.

Si l'auteur décrit par exemple le cours ou les rives du Congo, ou ceux de l'Oubangui ; ou bien s'il jette un coup d'œil sur l'aspect général du sol, c'est en passant, afin que l'on puisse mieux se figurer les gens dont il parle, en se représentant le cadre dans lequel ils vivent.

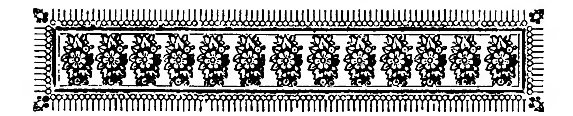
L'on ne pouvait songer à dépeindre dans un livre du format de celui-ci toutes les peuplades de l'Afrique, ni même toutes les principales ; elles sont pour cela trop nombreuses, trop différentes entr'elles : d'ailleurs il en est, et des plus importantes, que l'on connaît à peine. Celles dont il est question ici s'échelonnent depuis le confluent de

l'Oubangui avec le Congo jusqu'à l'Adamaoua. Leurs mœurs offrent des particularités qui valaient d'être enregistrées : et comme toutes leurs tribus étendent au loin de nombreuses ramifications, il se trouve qu'en faisant connaissance avec celles que l'on nous présente, nous apprenons du même coup ce qui a trait à tout un ensemble de populations.

Ce sont là des pages de vraie vie africaine, où les « choses d'Afrique » sont montrées sous leur véritable jour ; où le paysage tropical apparaît nettement découpé, en des descriptions concises, mais vivantes et fidèles ; où enfin la psychologie à la fois compliquée et simpliste du noir se révèle admirablement dans les mille menus incidents, dans une foule de petits traits qu'on nous raconte.

On lira certainement avec un vif intérêt un tel ouvrage. Et si l'on se rappelle que les principaux croquis développés par M. Chapiseau furent pris sur le vif par Ferdinand de Béhagle, alors enthousiaste et heureux, on ne fermera pas ce livre sans envoyer une pensée de cordiale sympathie au courageux voyageur.

GASTON DUJARRIC.



Quittons pour quelques heures, par la pensée, notre beau pays de France.

Traversons l'Atlantique, coupons la ligne équatoriale, et débarquons près du cinquième degré de latitude sud, à Loango, dans notre vaste colonie du Congo : nous serons encore en terre française.

Nous parcourrons d'abord cette partie du mystérieux continent comprise entre Loango et Brazzaville ; puis, remontant le Congo, l'Oubangui et la jolie rivière Kémo, nous visiterons leurs rives ; nous dirigeant enfin vers l'Adamaoua, sur le Chari, jusqu'aux confins du lac Tchad, nous ferons quelques excursions dans des contrées encore presque vierges, parmi les populations les plus intéressantes du Soudan.

La France saura bientôt tirer de ce pays neuf le produit de ses immenses richesses agricoles et minières ; elle lui donnera en échange ce que nous appelons « les bienfaits de la civilisation ».

Pour effectuer utilement ce parcours, nous nous mettrons sous la protection d'un guide sûr, compétent, qui connaît bien ces contrées et qui nous initiera aux mœurs et aux coutumes des peuplades que nous rencontrerons : j'ai nommé Ferdinand de Béhagle.

DE LOANGO A BRAZZAVILLE

Nous sommes au pays du soleil ; malheureusement nous sommes aussi au pays des ténèbres : « ténèbres sur les fronts, ténèbres dans les âmes ». Cette antithèse a été magistralement développée par des écrivains érudits qui désirent ardemment, avec nous tous, voir la civilisation projeter son éclatante lumière dans cette nuit profonde.

On rencontre de Loango à Brazzaville six tribus : les Loangos, les Mayumba, les Bacougnis, les Bakambas, les Babembés et les Batékés.

Ces tribus ont une même origine qu'atteste l'analogie de leurs mœurs et de leur langue ; mais leur proximité de la côte, de la plaine ou du fleuve a donné à chacune d'elles un caractère particulier et en a fait des porteurs de caravane, des chasseurs, des commerçants ou des cultivateurs.

En Afrique, plus que partout ailleurs, « la force prime le droit ». De là est né, dans chaque village, le groupement des nègres autour d'un chef. Le chef a sur ses sujets un pouvoir absolu ; il peut

les faire mettre à mort en cas d'insoumission. Il les conduit à la guerre.

En cas de guerre avec une tribu voisine, tous les chefs de village se mettent sous la protection du plus puissant d'entre eux, qui porte le nom de roi et prend le commandement général. L'autorité du roi est absolue sur tous, chefs et sujets ; mais la guerre terminée, le partage fait ou la rançon payée, cette autorité cesse complètement.

On a appelé fétichisme la religion des nègres. On est donc tenté de croire que les noirs adorent les fétiches : c'est une erreur. ils conçoivent plusieurs divinités : dieu du bien, dieu du mal, dieu de la mort, etc., et toutes ces divinités s'appellent *Zambi*. Les fétiches sont, dans leur religion, ce que sont, dans nos cultes, les divers objets de dévotion. Ils tirent leur vertu d'un même principe : personnifier des êtres abstraits ; ils ont un même but, un même caractère : concilier la faveur des dieux, conjurer les maux qui peuvent survenir.

Le féticheur joue, chez les nègres, le rôle qu'avait dans nos campagnes le sorcier d'antan ; il a quelque connaissance de la vertu des plantes et, par là même, il est en même temps médecin. Aussi

son influence est-elle très grande parmi ses semblables. Il porte continuellement avec lui un sac tressé en fil d'ananas, recouvert de bandelettes de peaux de bêtes et rempli d'objets mystérieux : statuettes, griffes de félins, dents de serpent, etc. C'est le personnage le plus important après le roi et le chef de village.

Le fonctionnement de la famille et la base de la société sont, chez les nègres, d'une effrayante simplicité.

A douze ans un nègre doit créer une famille. A cet effet, après avoir reçu une case de son père, il se met en devoir d'acquérir au plus tôt poules, chèvres, quelques brasses d'étoffes pour acheter une femme. Il en achètera successivement plusieurs autres, mais la première sera leur maitresse. Toutes les filles qui naîtront de ces femmes seront vendues dès l'âge de neuf ans.

La succession chez les nègres se fait de la manière suivante : à la mort d'un chef, c'est le fils aîné de la sœur aînée du défunt qui lui succède.

Inutile de nous étendre sur les mœurs et coutumes des nègres de cette région fréquemment traversée par nos explorateurs. Nous savons tous que la case, faite de bambous et couverte d'herbes

sèches, est d'une saleté repoussante et que, dans cette hutte, munie d'une seule ouverture d'un mètre de haut sur 0m40 de large, vit une nombreuse famille en compagnie de chèvres, de poules et de porcs.

Tous, nous avons vu, — ne fût-ce qu'en gravures — des nègres ceints du pagne traditionnel et parés de bracelets, de colliers, d'anneaux, aux bras, aux jambes, aux oreilles, au nez : preuve évidente qu'ils sont plus soucieux de leur parure que de leur vêtement.

Nous savons aussi que la femme occupe chez eux à peu près le rang d'une bête de somme; qu'elle doit tout à la fois, sous peine d'être revendue, donner beaucoup de travail et beaucoup d'enfants. La richesse d'un nègre se mesure au nombre de ses femmes. En effet, la terre, en ces pays, appartenant à celui qui la cultive, plus un nègre aura de femmes, plus il aura de bras pour la travailler et plus il aura de filles à vendre.

Personne enfin n'ignore que les fêtes des nègres, ou tam-tams, sont de trois sortes : tam-tams de réjouissances, de guerre ou de mort ; que les guerres sont plus fréquentes que meurtrières et qu'elles se terminent généralement sans mort

d'hommes, après trois ou quatre jours de combats bruyants, par une rançon de porcs, de chèvres, de poules et de quelques mètres d'étoffes imposée au vaincu.

Le pavillon français flotte sur cette contrée : ce n'est pas suffisant. Il faut infiltrer lentement, progressivement, la civilisation à ces peuplades à qui le sens moral fait complètement défaut ; les habituer à répudier leurs traditions barbares, à épurer leurs mœurs ; leur indiquer le moyen de faire prospérer l'agriculture et de tirer parti des produits de leur travail.

La tâche est lourde, mais elle est noble : la France n'y faillira pas.

Qu'est le pays ?

D'aucuns disent : ce n'est pas une colonie de peuplement ; on n'y peut vivre, nous n'en tirerons aucun parti, l'Européen n'y peut travailler, etc.

Erreurs. Le climat y est fort supportable ; le thermomètre ne monte jamais à 40° ; il est souvent à 17 et descend plus bas encore. Les côtes sont plus insalubres que l'intérieur ; la chaleur y est plus forte, l'évaporation plus grande, les sueurs plus abondantes. A l'intérieur l'état sanitaire est bon. Il y a des cas de fièvres malignes, mais ils

sont généralement provoqués par un trop grand manque de soins ou par des excès. Le climat, par exemple, ne vaut rien aux alcooliques et paraît fatal aux tuberculeux.

Le pays est plat ou légèrement mamelonné. Il n'y a pas de hautes montagnes qui sont des obstacles aux transports et aux grandes cultures ; mais, en revanche, il y a un grand nombre de fleuves et de rivières, voies naturelles de transports à bon marché. L'*Ogoué* se remonte jusqu'à cinq jours de marche de l'endroit où l'*Alima* porte bateau : c'est une route toute naturelle qui relie le Congo à la mer bien facilement. Avec fort peu de frais, le *Kuilou* serait navigable jusqu'à cinq jours de Brazzaville pendant huit mois de l'année. Ce serait une voie rapide, économique, facile à approprier et qui drainerait tout le commerce du Congo. D'après M. l'ingénieur Jacob, qui a consciencieusement étudié cette rivière, deux millions de francs suffiraient pour exécuter les travaux.

Les frais de transport de Loango à Brazzaville sont actuellement très élevés et augmentent toujours. Alors aucune marchandise ne devient rémunératrice. Il faut au plus vite songer à créer une ligne plus courte et moins chère, pour lutter

contre la concurrence belge. Le commerce est assez considérable pour l'effort à faire. On peut du reste être persuadé qu'une compagnie qui se formerait en vue d'exploiter cette voie de transport, ferait de très beaux bénéfices. La denrée précieuse du Congo, c'est l'ivoire. Il y en a de très grandes quantités, et les troupeaux d'éléphants ne sont pas près de finir, car le pays est peu connu et peu couru, même des indigènes, qui vont bien de leur village au village voisin, mais jamais plus loin. Encore ne le font-ils qu'en des cas très rares. Le caoutchouc, la gomme, le copal et l'arachide poussent partout ; la vanille réussit parfaitement ; le café est cultivé avec succès dans les missions, et vient à l'état naturel dans le Haut-Oubangui et sans doute ailleurs.

La forêt du Mayombé a une partie de son sous-bois formé par des arachides non exploitées. Les plaines sont, en certaines saisons, couvertes d'ananas. On en tire un alcool excellent et qui paraît destiné à un certain avenir. L'alcool fourni par la distillation de la papaïe, qui vient aussi naturellement et dont on pourrait avec profit faire des plantations, est bien plus fin et bien plus délicat que celui de l'ananas. Il est connu dans la colonie

sous le nom de Liranguine, parce qu'il a été fabriqué pour la première fois à Liranga. Le maïs et la canne à sucre se cultivent partout, le riz viendrait presque partout ; il en arrive des Falls à Brazzaville, il est vendu 0 fr. 70 le kilo ; celui que le gouvernement fait venir d'Europe revient à près de 4 fr. à destination. Les bois de teintures et d'ébénisterie sont forts nombreux. L'huile de palme se fabrique partout ; malheureusement les 3/4 de ces produits ne sont ni exploités ni même demandés faute de moyens faciles de transports à la côte.

L'ouverture d'une voie commerciale commode et peu coûteuse sera pour le pays le signal d'un grand développement des échanges. Avec un mouvement plus considérable, les routes deviendront plus sûres, et les naturels ne craindront plus de s'aventurer loin de chez eux à la recherche des produits qui leur sont réclamés par les européens.

Les mines sont fort abondantes. Il y a du cuivre et du fer sur tous les points ; il y a aussi de l'étain, et un métal blanc qui tient le milieu entre le platine, le plomb et l'étain, et dont les indigènes font généralement un bijou de lèvres ayant la forme d'un V ; mais ces produits ne

paraissent pas devoir fournir d'autres industries que celles des indigènes. On peut être persuadé qu'un pays si fertile, si bien arrosé, si riche en produits recherchés, ne saurait être considéré par personne comme un pays inutilisable, alors surtout que le climat ne peut en aucune façon passer pour pernicieux.

Bien des gens, sur la foi de personnes ayant habité le pays, douteront de la véracité de ces dires. Mais c'est que la plupart des Français qui ont écrit sur le Congo sont restés sur le bord de la mer, à Libreville, et on doit reconnaître avec eux que le climat y est fort débilitant.

Cette action affaiblissante peut aussi se constater à l'intérieur, mais elle doit être surtout attribuée au manque de confort, à la privation de vin et de fortifiants, de belle viande de boucherie et de légumes frais. On y manque souvent de pain, toujours de légumes, et ceux qui peuvent avoir du vin n'en ont qu'en insuffisante quantité. Ces conditions mauvaises cesseraient avec la rapidité et l'économie des transports qui permettraient d'amener à l'intérieur le vin et les autres denrées comestibles, autrement qu'en charges de trente kilog. Il faudrait aussi créer, au plus vite, une race d'agri-

culteurs qui pût fournir facilement aux centres formés, des ouvriers jardiniers capables et une main d'œuvre agricole utile et à bon marché.

On avait commencé à transporter des Annamites au Congo. A Libreville, ils avaient immédiatement créé des jardins, et toute la ville, grâce à eux, est abondamment pourvue de légumes. Il serait facile et pratique d'en créer une petite colonie dans chaque centre européen ou dans chaque poste français. Mariés à des femmes du pays, ils créeraient une race métis fort utile ; il leur faudrait très peu de terre pour vivre à l'aise, et comme les maisons se font en branchage et que la fuite est impossible, ils ne coûteraient aucuns frais de prison. Ce serait pour la Cochinchine et le Tonkin une économie et un grand bénéfice pour le Congo.

SUR LE CONGO

En face de Brazzaville, le Congo a plus de deux mille mètres de largeur ; mais, lorsque le spectateur, se tournant vers l'Est, regarde en amont, le Pool s'élargit jusqu'à devenir dix ou douze fois plus vaste.

Les eaux du fleuve sont rouges et sombres. Vues de loin, elles prennent des teintes gris-bleu, bleu-pâle et argent bleuté, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs. C'est en vain que l'œil étonné cherche à décomposer ces couleurs et à retrouver la trace du rouge qui colore si fortement les eaux : il n'en reste rien. Il n'y a pas de rouge, pas de violet, pas de jaune : c'est un *bleu de plomb* plus ou moins vif, plus ou moins estompé, suivant l'éclairage et le plan, et qui s'harmonise avec la couleur du ciel où courent sans cesse de gros nuages gris mat, et avec celle des montagnes qui étendent à l'horizon leurs teintes plates admirablement dégradées.

Car ici, tout ce qui n'est pas au premier plan du tableau est sans relief, vague, fondu, perdu

dans cette débauche de bleu étrange. Le premier plan, par exemple, relève le tableau. Tout s'y détache net, vigoureux, lumineux et coloré. Le sable qui couvre le sol est éblouissant sous la lumière qui tombe presque tout le jour perpendiculairement, le soleil atteignant à cette latitude sa plus grande élévation. La verdure y étale tous ses tons, les plus tendres et les plus délicats, des plus moelleux jusqu'aux plus vifs, et des plus sombres aux plus crus.

L'homme qui anime ce paysage s'y découpe étrangement, avec une netteté frappante : les vêtements blancs de l'Européen, la peau noire de l'indigène, ressortent sur le jaune brillant du sable taché d'une ombre portée vigoureuse, ou sur le bleu-pâle du lac, ou sur le ciel bleu-gris mais toujours hautement éclairé.

Le Stanley-Pool est un lac immense dont les eaux, entraînées par un rapide courant, vont, en se précipitant plus à l'ouest, parmi des roches élevées, former une chute qui barre la navigation du grand fleuve et dont la voix s'entend, furieuse, de Brazzaville.

Quelle est la forme du Pool ? quelle en est la largeur ? Le voyageur n'en peut avoir qu'une

vague idée. Des îles nombreuses, quelques-unes longues de plusieurs lieues, bornent l'horizon, dissimulent les rives et l'étendue du lac. Les calculs de Stanley, Rouvier et Greenfell font varier son étendue de plus de vingt kilomètres en longueur et de plus de neuf en largeur. Ces différences énormes disent assez combien ses dimensions doivent être considérables.

Dans ses eaux s'ébroue l'hippopotame : le *cheval de fleuve*. C'est bien là, en effet, le nom qui lui convient ; lorsque son profil monstrueux émerge des eaux, les oreilles pointées droit, le chanfrein busqué, la naissance de l'encolure arrondie, tout cet ensemble rappelle bien l'idée du cheval. Les hippopotames vont souvent par troupes et leurs museaux énormes soufflent avec un ronflement sonore. Ils nagent groupés autour des embarcations, semblant peu se soucier du bruit des avirons ou des hélices, et des détonations des armes à feu. En tombant près d'eux, les balles les font plonger un instant ; mais peu après, ils reparaissent, baillent longuement et reprennent tranquillement leurs ébats. Tué ou blessé à mort, l'animal plonge et reste sous l'eau, quelquefois deux ou trois heures, souvent davantage ; puis il

gonfle, quitte le fond, est charrié par le courant. Il échappe ainsi, la plupart du temps, au chasseur européen. Mais il ne saurait échapper aux noirs ; tôt ou tard, ils le retrouveront allant au fil de l'eau, ou bien échoué sur un banc. Quel que soit alors son état de décomposition, ils s'en empareront avec joie et le mangeront, soit sur l'heure, s'ils sont nombreux, soit après en avoir fait fumer les chairs. Ils le chassent rarement au fusil ; or, comme leurs armes primitives ne peuvent traverser la peau si dure et si épaisse de ce pachyderme, ils font très adroitement des pièges aux endroits de passage préférés du monstre : un lourd épieu en bois dur, bien effilé, tombe automatiquement sur le col de l'animal qui généralement reste mort sur place.

SUR L'OUBANGUI

Rien ne saurait dépeindre l'énervement, l'obsession du voyageur qui suit le cours de ce fleuve gris coulant sous un ciel terne, entre deux lignes parallèles d'épaisse et haute verdure sans éclaircies, sans lumière, sans air. Jamais la rive ne s'élève. Un monticule de 17 mètres de hauteur, en un endroit où les arbres atteignent souvent 40 mètres, se détache comme une chose extraordinaire sur la carte, vide de tout relief, presque nue, dans un espace de mille kilomètres.

Quelle monotonie ! Le voyageur, agacé par le défaut d'espace et de mouvement, par les promiscuités énervantes mais inévitables, finit par exécrer ce fleuve trop large, trop long, trop désert, et ces rives sur lesquelles le massif boisé étale lourdement son rideau vert comme pour cacher les mystères du continent.

Les vapeurs mettent environ cinquante jours pour remonter le fleuve jusqu'au poste français de Bangui situé au pied d'une colline rocheuse et

boisée, sur la pointe d'un promontoire qui étrangle le fleuve.

En face, le poste belge occupe une situation semblable.

Sur la grève sablonneuse, Belges et Français ont construit en alignements des paillottes qu'ils abandonnent en hâte lors de la montée des eaux.

Le point parut tout d'abord important. Des deux côtés, on mit beaucoup de rivalité à l'occuper ; on se disputa jusqu'aux rochers des rapides. Puis ce beau feu se ralentit : on s'aperçut que l'endroit n'avait qu'une importance apparente.

Des rochers en rendent par moments l'accès difficile et même impossible aux vapeurs. Les inondations visitent des postes que la nature du terrain empêche de porter plus haut. Il n'y a pas de village aux environs ; les Belges ayant molesté les indigènes, ceux-ci se sont éloignés et l'approvisionnement des postes est difficile.

Bangui est la résidence d'un administrateur français ; sa circonscription s'étend du confluent de l'Oubangui jusqu'à M Bomou. Pour surveiller ces mille kilomètres de fleuve, il n'a pas même une chaloupe à vapeur ; pour les administrer, il dispose de deux Européens et de trente noirs.

Certainement, si on les laissait faire, des Européens s'établiraient sur différents points des rives, à leurs risques et périls ; mais les autorisations s'obtiennent difficilement et les fonctionnaires mesurent la terre avec une parcimonie toute européenne.

A Liranga, la maison hollandaise a obtenu trente mètres de rive ; or son extension dans l'intérieur étant limitée par le marais boisé impénétrable, il lui est impossible de cultiver le grain nécessaire à la nourriture de ses travailleurs : elle vit précairement d'un maigre trafic avec les indigènes.

Les Pères du Saint-Esprit sont dans le même cas, et un chef de poste a paru scandalisé de la demande qu'ils osaient faire d'une augmentation de concession de quarante mètres pour développer leurs cultures.

Ici la terre est sans possesseur, sans valeur et on la donne par mètres à des gens sérieux qui veulent la travailler, tandis qu'en Algérie où la terre avait ses maîtres et sa valeur, on a vu donner des concessions de milliers d'hectares à des particuliers ou à des Sociétés qui n'ont jamais exécuté

les conditions de leurs cahiers des charges..... Mystère et administration !...

Le rapide de Bangui a un seuil rocheux dont les arêtes élevées émergent en îlots. Les eaux, resserrées par ces rochers, se précipitent avec bruit dans les passages qui leur sont ouverts.

Plus étroits sur la rive française, ces passages sont plus larges et partant plus faciles à remonter sur la rive belge.

Aux grandes crues, tous les îlots sont recouverts ; l'obstacle qu'ils opposent au courant donne naissance à des remous terribles dont les tourbillons énormes causent souvent la perte des vapeurs et des pirogues.

Non loin du poste, quelques croix de bois noir attirent les regards, l'une d'elles porte un nom et une date : Musi-1890.

Musi était un jeune homme intelligent, travailleur, plein d'avenir ; il commandait le poste de Bangui. Ayant à se plaindre des naturels établis dans un village voisin, il crut un jour devoir aller les châtier. Il partit avec ses dix Sénégalais et Pahouins, prit et brûla le village en dépensant beaucoup de munitions. Lorsqu'il fallut revenir, les indigènes profitèrent de l'épaisseur du fourré

pour harceler la petite troupe. Elle se défendit vaillamment ; mais bientôt les cartouches lui manquèrent et Musi tomba sous les coups des sauvages : il fut mangé !

Quand, à son passage, Crampel eut vengé la mort de notre infortuné compatriote, il recueillit pieusement son crâne et l'ensevelit à l'ombre du drapeau français.

CHEZ LES BANZIRIS

La Kémo est une petite rivière qui déverse ses eaux dans l'Oubangui ; son confluent est situé à trois ou quatre milles au-dessus du 5° de latitude nord, et à deux cents kilomètres environ de Bangui. Elle vient de l'est et passe à Zouli par 5°45 N.

La Toumi, son affluent de droite, vient de l'ouest, au contraire. Elle sort du massif des Mangia Toumo, prend la direction E.-S.-E., puis entre dans une région un peu vallonnée, mais dans laquelle le soulèvement n'a pas été assez considérable pour briser et rejeter dans la vallée les débris de la couche ferrugineuse craquée de toutes parts. Aussi le cours de cette rivière est-il remontable par les pirogues bien plus haut que celui de la Kémo.

La tribu des Banziris s'est établie au confluent de la Kémo et de l'Oubangui. Un coup d'œil charmant pour l'Européen, c'est de voir leurs pirogues dégringoler les rapides.

Les Banziris pagaient en chantant au son du tamtam : « Oh ! eh ! issango ! issango ! » Les

pirogues décrivent de grandes courbes dans les remous puissants et luttent de vitesse pour accoster la première. Les équipages prennent terre et se rangent sur une ligne parallèle à la rivière. Ce qui frappe le plus dans la foule qui fait sur le sable de la rive une tache noire, c'est l'élégance de tous ces hommes.

Les Banziris ne sont pas beaux de visage ; ils ont le buste trop long, les cuisses trop fortes, les jambes trop courtes ; mais leurs mouvements ont tant de souplesse et de grâce qu'on reste captivé d'admiration. Les femmes surtout sont séduisantes ; leurs proportions sont plus heureuses et sur les hanches larges, le buste s'attache par une taille si fine qu'on jurerait qu'elles portent corset sous un maillot noir.

Les Banziris appartiennent à une tribu de pêcheurs dont les villages mobiles, aux huttes rondes, sont disséminés plus sur les bancs que sur les rives de la rivière. Ils ne cultivent ni ne chassent, ils vivent des produits de la pêche et se pourvoient de grain et de viande en échangeant leur poisson séché aux agriculteurs des régions voisines.

Depuis quelques années, on a pu les décider à venir jusqu'à Bangui. Ils pourront rendre, comme

convoyeurs, de grands services à la colonie. M. de Béhagle utilisa les Banziris pour remonter le cours de la Kémo et il raconte à ce sujet l'anecdote suivante qui donne une médiocre idée du sentiment filial chez ce peuple : « Bembé, leur chef, n'était point très content et avait failli ne pas nous fournir de pirogues. En effet, M. Dybowski, en mission vers le Tchad, avait, sans le prévenir, emmené à Brazzaville le prince Bonga, son fils aîné, âgé d'une dizaine d'années.

Nous ramenions à la tendresse alarmée de sa famille ce jeune prince qui, en lavant les assiettes à notre cuisine, avait appris quelques mots de français. Il revenait chargé de cadeaux, car il nous donnait des renseignements précieux sur sa tribu et nous l'en récompensions largement.

Il rentra parmi ses compatriotes sans joie apparente, comme s'il les eût quittés la veille ; il semblait seulement fier de montrer son chapeau de feutre et ses vêtements. Après s'être muni dans une pirogue d'un gros poisson fumé, il regagna la cuisine et se remit gravement au nettoyage des marmites.

Ce gamin, le premier de sa race qui parle

français, est appelé à rendre bien des services si on sait l'utiliser. » .

Les Banziris possèdent une quantité de petits chiens jaunes, à poil ras, très vilains d'ailleurs. L'on est étonné de voir un naturel se saisir de l'une de ces malheureuses bêtes et de sa pagaie lui broyer la tête. L'animal se débat, hurle, tout ensanglanté, tandis que le bourreau frappe sans relâche de son instrument impuissant; c'est horrible! L'animal est mort enfin : les Banziris l'étendent sur le feu clair et vif et s'accroupissent autour de lui, riant dans la puanteur des poils roux et de la viande qui brûle. Ils le savourent sans l'avoir ni lavé, ni vidé!

Les femmes ne mangent pas de chien, mais elles font pis encore. Si l'une d'elles trouve, par hasard, un rat crevé ou quelque charogne aussi faisandée, elle s'écrie joyeusement: « Na hon hon ! » De la viande ! elle s'en empare et se sauve pour le manger.

On reste stupéfié lorsque, avec cette pensée, on admire ces femmes, jolies comme des bronzes de Barbedienne, plus jolies encore, car la vie coule sous la peau d'un rouge pompéien très foncé. On se demande s'il est bien vrai que d'aussi belles

personnes, question de couleur à part, aux gestes onduleux, aux attitudes gracieuses, à la voix harmonieuse et sonore, peuvent avoir des goûts aussi répugnants !

M. de Béhagle nous a aussi donné l'impression que lui a laissée la vue d'un campement de Banziris sur la berge de la Kémo :

« Tout était silencieux et dormait, bercé par la sourdine profonde des eaux qui s'engouffraient dans le rapide. Une buée légère montait du fleuve. Eclairée par le rayonnement de la lune, elle donnait au paysage nocturne un ton vague, fondu, plein de mystère.

Les feux du camp brillaient en longue ligne de points lumineux régulièrement espacés. Aux grandes perches fichées en terre, comme des flamberges, aux minces javelines dont le fer luisait, s'appuyait une ligne ininterrompue de boucliers.

Et à l'abri de cette muraille, les Banziris dormaient, chaque couple séparé du suivant par le feu de bivouac.

La scène avait fort grand air ; elle évoquait la pensée de chevaliers errants, redresseurs de torts ou croisés, dormant dans leurs cuirasses noires au

pieds de leurs armes ; elle rappelait aussi le tableau célèbre : « *La garde du Drapeau.* »

Doucement, je fis le tour des groupes, curieux de cette vie sauvage, épris du charme pénétrant qui se dégageait de cette scène inoubliable.

Des femmes dormaient sur le sol, gracieusement enlacées à leurs maris.

Dans l'abandon de leur sommeil, dans le rayonnement de leur beauté, ces hommes nus, qui serraient sur leur poitrine ces femmes nues et si belles, constituaient pourtant des groupes chastes. Et, dans l'admiration qu'ils m'inspiraient, pas une pensée libre ne monta à mon cerveau de civilisé vêtu et sceptique.

Le nu est-il donc si chaste ? la pudeur ne seraitelle que l'hérédité confuse de l'hypocrisie du vice ?

Ma promenade continuait. Comment ces hommes ne se brûlaient-ils pas ? Ils dormaient si près des feux clairs que je ne comprenais pas comment leur peau nue en supportait l'ardeur.

Mais je fus troublé dans ma promenade solitaire. Mes camarades venaient aussi voir le camp, et, pour mieux l'éclairer, ils projetaient sur les dor-

meurs la lumière crue d'une lampe au magnésium.

Peu à peu les Banziris s'éveillèrent, curieux d'une invention nouvelle pour eux, et gaiement ils commencèrent à danser au bruit cadencé d'un tam-tam.

Ils étaient redevenus les sauvages aux trémoussements hideux.

Voici commment Briquez décrit la danse des femmes chez le roi Bembé :

« Les tamtams recouverts en peau d'oreille d'éléphant résonnent ; cinquante jeunes femmes ou jeunes filles se placent sur deux rangs bien alignés et séparés par un espace d'environ 15 mètres.

La directrice du ballet entame un couplet que toutes les danseuses reprennent en chœur en marquant un pas cadencé qui fait tinter les bracelets de fer, de cuivre, ou les grelots dont leurs membres sont ornés.

Tout en chantant et battant des mains, elles exécutent un avant-deux très aligné. Puis les deux rangs reprennent leur place et on passe à la deuxième figure.

Deux jeunes filles sortent du premier rang et vont l'une derrière l'autre, d'un pas très gracieux

vers une des danseuses du second rang qui s'avance. Elles exécutent des pas élégants et sont remplacées successivement par leurs compagnes.

La troisième figure est fort originale : à un signal donné, au milieu d'un effroyable redoublement de musique, les deux rangées de danseuses exécutent des avant-deux, en s'accompagnant de chants repris en chœur. A la troisième reprise, les deux rangs, très alignés, se rencontrent violemment, chacune des danseuses heurte du ventre le ventre de son vis-à-vis, et ce choc, produit avec ensemble, fait un claquement très fort et très bizarre. »

Toutes ces ballerines, absolument nues, restent décentes au milieu de leurs contorsions. Et cette observation de mon camarade que je faisais moi-même plus haut se retrouve dans la relation si sobre du voyage de Nebout.

« Malgré ce geste, dit-il, cette danse n'a rien d'obscène, car elle est exécutée très simplement ».

Rien n'est curieux comme une joute de vitesse en pirogue, organisée par les Banziris, sous les yeux des Français. Ils chantent :

« Oh ndeco, ndeco ndeco
Oh ndeco para Fara poca. »
Poussons, vite, vite, vite,
Vite, le Français est notre ami.

L'embarcation, longue de 8 à 12 mètres, large de 0^{m} 80, est taillée dans un seul tronc d'arbre. L'avant et l'arrière sont formés par des plateformes de plus d'un mètre de long et qui portent un escabeau artistement découpé. Sur celui de l'arrière s'assied le barreur ; sur l'autre, le percheur se balance un moment puis plonge sa perche à l'eau, en appuie l'extrémité à son épaule et pousse en courant vers l'arrière. Arrivé au tiers de la pirogue, il retire sa perche de 4 à 5 mètres de long et sans s'arrêter revient vers l'avant. Ils sont, en général, deux percheurs, opérant ensemble ; mais, dans les moments de grande hâte, ils se mettent trois, et même quatre : c'est alors merveilleux de voir ces hommes, tout en maniant leur longue gaule, aller, venir, se croiser, sans jamais se blesser ni se gêner les uns les autres.

Le deuxième tiers de la pirogue est occupé par les passagers et les bagages. L'arrière, par le foyer et huit ou dix pagayeurs.

Tant qu'il est possible d'atteindre le fond avec les perches, les pagayeurs restent inoccupés, assis sur les bords de l'embarcation. Ils ne manient la pagaie que quand l'usage de la perche n'est plus possible ; alors, pour aller plus en mesure, ils

chantent : et leurs voix sont harmonieuses, et leurs chansons d'une musique étrange qui n'est déjà plus la mélopée.

Afin de rester dans les petites profondeurs, les Banziris côtoient les rives et passent, avec une adresse merveilleuse, sous les branches des arbres qui se penchent sur les eaux ; mais cette manœuvre n'est pas pour le plus grand agrément du passager qui, peu habitué à cet exercice, ne sait ni éviter les ronces, ni se baisser à temps pour n'être pas heurté par les branches.

La vitesse acquise est parfois considérable ; elle atteint et dépasse même six kilomètres dans la montée.

Le passager ne peut s'ennuyer : le passage est varié, les rives portent de beaux villages et les Banziris sont très divertissants.

Si l'un d'eux voit filer un poisson, aussitôt il plonge et revient sur l'eau avec sa proie. Il regagne, en nageant d'une main, la pirogue qui ne daigne pas l'attendre. A chaque instant et pour un rien, ils se jettent à la rivière ; ils changent ainsi de pirogue, allant de l'une à l'autre colporter une nouvelle, ou débiter un bon mot qui provoque de grands éclats de rire.

Les femmes aussi se jettent à l'eau avec une maëstria sans égale ; elles y lavent, plusieurs fois par jour, leurs enfants à la mamelle : et ces petits êtres flottent tout seuls, par une admirable adaptation naturelle au milieu dans lequel ils devront vivre.

*
* *

Un peu en avant du poste de Bangui, se trouve le village de Biri Ngoma, situé sur la rive française, au haut d'une triple berge. Dybowski et Crampel y sont passés ; Lauzière en a déterminé la position géographique et Nebout s'y est livré à d'importantes observations ethnographiques et linguistiques.

Il a reconnu que ce village était occupé par des naturels se disant Ndrys d'origine et parlant le même dialecte que les Langouassis, les Dakouas, les Ngapous.

Le village est semblable en tous points à ceux des Bongios et des Ipembos du sud de Bangui. Il a comme eux un rempart de troncs d'arbres de 4 mètres de haut ; il offre donc deux caractères absolument dissemblables de ceux que présentent les villages Ndrys du nord ; il est fortifié, agglo-

méré, et ses maisons sont rectangulaires. Plus haut, les maisons sont rondes et disséminées dans les cultures.

Ensuite se trouve le poste belge de Mokangué, puis le poste des Ouaddas qui est aujourd'hui entre les mains des Hollandais. Cet endroit est assez malsain ; la rive est tous les ans inondée, quoiqu'elle s'élève de 15 à 20 mètres au-dessus du niveau des basses eaux, le poste seul émerge à l'étiage.

Le centre de la tribu des Banziris est, nous l'avons déjà dit, installé au confluent de la Kémo. Les femmes sont toutes remarquables et on rencontre de fort beaux types d'hommes. Au repos, ils s'appuient de la main droite sur leur lance et mettent le pied droit sur leur jambe gauche : ils ressemblent ainsi à de grands échassiers perchés sur une patte.

Chez ces naturels, la coiffure des hommes a une grande importance : il n'est tresses, nœuds ou torsades qu'ils ne connaissent et dont ils ne se servent pour disposer leur chevelure. Coiffer un homme est pour la femme un travail méticuleux et de longue haleine. Le mari se couche sur le sable ; la femme s'assied, et, la tête de son mari

reposant sur ses cuisses, elle tresse ses cheveux qu'elle parsème de perles.

Manger du chien, a dit un grand voyageur allemand, est le commencement du cannibalisme.

La femme du Haut-Oubangui ne mange pas de chien ; aussi, malgré ses dents aiguës ne mange-t-elle pas de chair humaine. Homme et chien n'alimentent que la cuisine des hommes libres : tout au plus la femme aide-t-elle à la préparation du festin, et encore... La cuisine est si simplifiée que bien souvent elle n'a pas à y mettre la main.

S'il existait un concours de beauté au centre du continent noir, le prix reviendrait sans conteste à la femme Banzirie. Le maniement de la pagaie a développé ses bras et sa poitrine. Son buste aux reins bien cambrés repose sur des hanches larges aux ondulations gracieuses. Son port élégant et digne, sa démarche légère, la souplesse de ses mouvements ne sont point déparés, comme chez tant de femmes noires, par le masque hideux des traits du visage.

La femme Banzirie est jolie : de grands yeux très doux, très profonds éclairent son visage qu'anime un sourire fin, un peu railleur.

Elle vit complètement nue jusqu'à son mariage,

et après se voile d'une mince bande d'étoffe qui passe entre ses jambes et dont on ne voit par devant que quelques centimètres ; ou bien elle laisse simplement pendre à sa ceinture une petite clochette de cuivre ou deux grosses perles de verre. Et cette nudité complète d'une femme dont l'élégante beauté, le charme pénétrant, rappellent nos statues de bronze dans tout ce que l'art Européen a su produire de plus vraiment gracieux, cette nudité complète est chaste.

C'est là un fait surprenant, mais maintes fois constaté par tous les voyageurs. La nudité de la sauvage est bien moins provocante que le bout de jupon habilement retroussé de nos femmes européennes.

Si le vêtement est la négation de la décence, il est aussi l'ennemi de la beauté. Sous les baisers du soleil, le coup de fouet des averses, le stimulant des bains répétés et prolongés au hasard des pêches continuelles et de la vie sur l'eau, le corps se développe suivant les lois naturelles de l'économie physique. L'harmonie des proportions, la régularité de l'ampleur élégante des formes ne subit aucune contrainte.

Chez nous, au contraire, le corps est comprimé,

déformé par le vêtement, dont les inconvénients sont plus grands cent fois que les avantages. Aussi la femme sauvage n'est-elle jamais victime de ces déformations qui offusquent à chaque pas nos yeux dans les régions civilisées. Chez elle pas de rotondités ni de taille au développement monstrueux. Jusqu'aux dernières limites de la vie, elle reste svelte, élégante, gracieuse, et, n'était la flétrissure rapide du sein due à des allaitements prolongés et fréquemment répétés, on serait tenté de la croire toujours jeune.

La Banzirie est très chaste. Nul européen ne peut se vanter d'avoir possédé une fille libre de la tribu, quelque fortune qu'il ait mise à ses pieds. Mais elle se lie volontiers d'amitié avec l'étranger, avec qui elle devient même rapidement très libre.

Le luxe de ces dames réside dans leur chevelure et les colliers dont elles ornent leur cou. La chevelure se transmet comme un patrimoine ; et il n'est pas rare de voir des femmes Banziries portant sur leur tête les chevelures de plusieurs générations de femmes, ornées de longues et minces tresses qui descendent jusqu'au gras des cuisses.

Quelle peut être la population de cette tribu.

Les approximations varient, mais, comme on suppose qu'elle peut mettre un millier d'hommes sous les armes, on peut en induire le chiffre total de dix mille âmes.

CHEZ LES LANGOUASSIS

La Kèmo, d'une largeur variant de 40 à 80 mètres roule ses eaux troubles, entre deux rives encaissées couvertes de grands arbres. En quittant l'Oubangui, c'est un plaisir indicible de naviguer à l'étroit. Ces grandes rivières aux rives éloignées sont d'une monotonie désespérante. Ici, on se ressaisit, pour ainsi dire, entre les îlots qu'on n'est plus exposé à prendre, à cause de l'éloignement, pour la terre ferme, et la navigation devient intéressante.

Après deux journées, on rencontre les Langouassis : ce sont des hommes plus grands, moins râblés et moins bien faits que les Banziris ; ils ont généralement une demi-couronne sur le front, et leurs cheveux, nattés en fines tresses, sont réunis en une sorte de queue maintenue par un morceau d'étoffe. D'autres portent un vrai chapeau d'arlequin formé de deux crépons allongés, accolés de chaque côté d'un troisième plus long et placé en travers sur la nuque : c'est d'un effet bizarre.

Ils ont les narines percées et y fixent des boutons de verre, de métal, ou même notre vulgaire bouton de culotte en os. La lèvre supérieure est très déformée par le port d'un bijou en métal blanc ressemblant à l'étain, mais qui n'en a pas la densité et ne salit pas le papier. C'est une barrette, recourbée en forme d'U, dont le poids atteint jusqu'à 80 grammes; cela déforme la bouche complètement et lui donne l'apparence d'un bec. La lèvre inférieure est percée de plusieurs trous dans lesquels ils enfilent des morceaux de quartz polis. Leurs oreilles sont percées aussi; mais ils y portent rarement des anneaux. Leurs armes sont la lance, l'arc, le bouclier en vannerie, et l'inévitable trombache.

En cet endroit, la rivière traverse une chaîne de collines assez élevées. La limonide ferrugineuse affleure le sol sur de vastes étendues.

Le poste français de la Kémo est bâti dans la tribu des Togbos, à environ 55 kilomètres du poste des Ouaddas. Un grand espace de quatre hectares a été débroussé, au fond d'une plaine d'alluvion, sur le bord de la rivière. Face à la rive se présentent deux grandes maisons couvertes en chaume avec véranda. A droite et à gauche de

celle-ci, sur deux rangées perpendiculaires à la rive, une quinzaine de constructions servant de magasins et de logements aux Sénégalais. Le carré est fermé par des cases où nichent les naturels.

CHEZ LES TOGBOS

Les Togbos se rapprochent des Langouassis comme type et comme mœurs. Ils sont cependant plus forts, plus laids, moins propres, moins soigneux de leur coiffure qu'ils tressent suivant la mode Langouassie. Comme leurs voisins, ils percent leurs joues et leurs lèvres ; mais ils ne les ornent guère que de vulgaires morceaux de bois. Le *baguéré* de quartz poli, le *tongo* de métal semblent plus rares qu'ailleurs, de même que les bracelets de fer. Leurs armes sont compliquées par la variété et le nombre des couteaux à jet. Il y en a de toutes les formes, les plus bizarres et les plus inattendues. Chacune a son nom qui est le nom de la tribu d'origine : il y a des couteaux dits Langouassis, Mangias, Ngapous, etc. Aux trombaches ils ajoutent l'arc et les flèches d'un très fin travail. Une pointe de fer à tête de lance très effilée et coupante, hastée de nombreuses et fines barbelures, est emmanchée dans une tige de graminée légère et assez forte, longue de plus d'un pied. Elle y est fixée par un sous-liage en caoutchouc

fait avec grand art. Ces flèches ne sont pas empennées, ni empoisonnées. Le bouclier est de forme oblongue, en vannerie, et quelquefois garni sur son pourtour de poils de chèvre ; il porte des dessins noirs : croix, carreaux ou lignes concentriques. La poignée est en bois. Avec le bouclier, le guerrier porte plusieurs trombaches dans la main gauche et la lance dans la main droite. Les archers portent des couteaux de jet ou de bras, le carquois de vannerie, mais jamais le bouclier ni la lance.

Pour combattre, le guerrier Togbo se plie derrière son bouclier, si effacé qu'on aperçoit à peine l'extrémité de ses jambes. Ainsi abrité, il injurie son ennemi, fait claquer ses couteaux les uns contre les autres et brandit sa lance en bondissant. Si l'ennemi est à bonne distance, il poussera l'audace et l'insulte jusqu'à se découvrir un peu pour lui montrer son derrière et lui faire des gestes obscènes. Mais une telle témérité n'est pas d'usage, trop près de l'ennemi. Aussi les grandes guerres ne sont-elles pas bien meurtrières et Crouma, leur chef, passe pour un très grand capitaine parce qu'il a remporté sur une tribu voisine une victoire qui coûta la vie à deux ennemis, en plusieurs jours de combats.

S'ils sont peu guerriers ils sont bons musiciens ; ils ont des tam-tams, des tambours, des instruments à corde de tout genre et le balafon du Sénégal. Ils jouent des airs à plusieurs parties et bien qu'en général leur musique soit plutôt une mélopée bizarre, difficile à comprendre et à retenir, ils ont néanmoins des airs qui sont des phrases musicales complètes et même jolies.

Leur chant national est surtout remarquable, joué en trois parties par des balafons.

Cet instrument est composé de touches en bois et de tables d'harmonie formées par des courges de dimensions et de formes variées. Les Togbos en tirent des sons très puissants et très harmonieux en tapant sur les touches avec quatre baguettes terminées par des boules en caoutchouc.

Parmi les instruments à corde, il en est un fort curieux par sa forme et sa construction. Si les cordes n'étaient disposées verticalement ce serait notre violon ; la table d'harmonie en a la forme ; elle est percée de deux trous pour faciliter la sortie des sons, et les cordes sont serrées avec des clefs. A côté de cet instrument perfectionné une foule de guitares, de lyres à une, deux ou trois

cordes, servent à charmer les loisirs de ces grands inactifs.

Avec la passion de la musique, ils ont celle de la danse. « Quand la lune brille, a dit un auteur, « toute l'Afrique danse ». Les Togbos confirment ce principe : s'ils dansent la nuit, ils dansent aussi le jour. Dès qu'une troupe de guerriers est au repos, l'un deux, mettant sa lance sur l'épaule, commence à décrire des cercles à un pas cadencé et fort allongé. Un autre le suit, puis successivement tous l'imitent. Un monôme de tous les guerriers, au son du balafon, se met à décrire des méandres bizarres. Les pieds nus frappent le sol avec un son mat. Les danseurs portent avec affectation le poids de leur corps d'une hanche à l'autre, relevant le pied haut en arrière et penchant la tête en avant. Leurs poses grotesques s'harmonisent peu avec la musique assez agréable du balafon. Tout à coup, ils forment une demi-lune : alors un danseur s'en détache, exécute devant le ou les musiciens, de l'air le plus bête et de l'allure la plus contrefaite qu'il soit possible de voir, deux cercles, au pas gymnastique et rentre dans le rang. Un autre lui succède, puis un troisième, et le monôme reprend quand tous ont exécuté le cavalier seul.

L'amour de la musique n'a pas adouci les mœurs des Togbos, car ils sont anthropophages.

On retrouve, chez les Togbos, la case ronde des Banziris et des Ouaddas. Elle est formée d'un petit mur circulaire en terre séchée au soleil et d'une toiture conique en chaume, soutenue par un piquet central qui s'élève souvent de deux mètres au-dessus du sommet du cône et est garni de chaume souvent tissé avec un grand art.

Lorsqu'on a vu les Banziries, les femmes Togbos, Langouassies ou Dakouas, leurs voisines, paraissent vraiment inférieures en beauté. Elles ne sont point dépourvues de charmes, ces minces et fluettes personnes, aux yeux caressants, aux mouvements de tête et d'épaule engageants. Elles sont aussi peu vêtues que les Banziries ; mais elles ne semblent pas avoir toute leur retenue, ni leur camaraderie bonne enfant.

La stérilité de la femme est, dans le pays, une cause de divorce.... traduisez de vente. L'époux vend la femme qui ne lui donne pas d'enfants pour avoir de quoi en acheter une autre.

La scène du contrat est intéressante pour l'Européen ; elle lui ouvre des vues tout à fait nouvelles sur l'esclavage en Afrique :

Assis à terre, l'époux et le.... fiancé traitent avec âpreté du prix de la vente. Les r ronflent avec furie dans leur bouche ; les *arrrré*, *barrrré* se croisent sans interruption. Pendant ce temps, la jeune femme, debout derrière son maître, se penche avidement pour mieux suivre les phases du marchandage. Elle sourit quand le fiancé ajoute quelque chose au prix déjà proposé. Elle n'a qu'une préoccupation : se rendre compte de sa propre valeur marchande ; qu'un sentiment : celui d'une fierté joyeuse qui augmente avec le prix dont on la paie.

Les femmes togbos portent des anneaux aux oreilles, un ornement de métal à la lèvre supérieure ; plusieurs longues et lourdes aiguilles de quartz, poli grâce à un patient frottement sur le sol ferrugineux de cette région, percent la lèvre inférieure. Elles fichent dans leurs narines de longues pailles vertes qui leur font comme deux antennes, ou simplement y fixent... des boutons de culotte, en os. La laine de leurs cheveux est nattée en petites tresses de trois à quatre centimètres de longueur symétriquement disposées autour de leur tête et traversées souvent par de longues épingles en fer à large tête grossièrement découpée.

Comme dans presque toute l'Afrique, les femmes ont ici le souci du ménage et de l'agriculture. En général elles sont sales. Cependant, celles qui se soignent un peu ne sont point désagréables ; leurs formes grêles, élancées, ont une certaine grâce étrange. Elles vivent nues, ne portant qu'à certaines époques un mince pagne en feutre d'écorce, caché par quelques tiges de verdure nouvelle.

Les productions locales sont : l'arachide, le manioc, le maïs, le sorgho, la banane. Les cultures sont peu étendues ; les villages ne sont que des groupes familiaux de quelques maisons. A part quelques chèvres, des chiens et des poules, les Togbos n'ont pas d'animaux domestiques. La chasse leur procure de sérieuses ressources alimentaires. Les plaines contiennent plusieurs variétés d'antilopes ; mais ce n'est que dans les parties basses et marécageuses qu'on rencontre encore quelques éléphants : aussi l'ivoire est-il rare en ce pays.

Tout près du poste de la Kémo, vers le N.-E., se trouvent les collines du Caga Ngele et du Caga Manda Barré, à 250 mètres au-dessus de la plaine. La vue s'étend sur toute la région avoisinante. La

chaîne dont font partie ces deux collines limite la vallée de la Kémo et fuit au N.-E., déterminant ainsi le cours de cette rivière. Plus haut, plus loin, vers le nord, les montagnes des M'bris détachent sur l'horizon leur double massif et entre les deux systèmes une ligne de collines uniformes et boisées cache une vallée inconnue.

Dans l'ouest, la plaine s'élève graduellement sans autre point saillant qu'une petite éminence à peine distincte appartenant à la ligne de partage des eaux de l'Ombella et de la Toumi. Au sud, la montagne des Langouassis s'élève seule au-dessus de la plaine, près du village de Bouassa.

La nature de ces collines est basaltique, mais l'élément primitif paraît peu. L'humus et l'épaisse couche ferrugineuse, qui couvre toute l'Afrique des bords du Haut-Nil, jusqu'à l'Atlantique, cachent partout les basaltes, si bien qu'on ne les aperçoit qu'exceptionnellement, même dans les ravins.

Le lit de la Kémo est excessivement sinueux ; il prend à partir de Zouli, chez les Dakouas, une direction S.-O., puis contourne le Manda Barré et après avoir fait un peu de S.-S.-E., descend au S., puis au S.-S.-O. jusqu'à l'Oubangui. Les

nombreux rapides qui coupent cette rivière la rendent peu navigable au-dessus des Langouassis. C'est donc une voie de pénétration de peu d'importance et le commerce ne pourra guère utiliser son cours, car les Togbos ne sont pas navigateurs. Ils n'ont pas de pirogues et ne songent même pas aux facilités que des embarcations légères leur procureraient tant pour la pêche que pour la traversée de la rivière.

Il est vrai que s'ils ne savent pas tailler des embarcations, ils excellent dans l'art de construire des ponts. D'une branche d'arbre qui s'avance vers le milieu de la rivière, ils jettent une liane à la branche la plus proche d'un gros arbre de l'autre rive.

Autour de cette première liane, de longues perches viendront se grouper et seront solidement liées les unes aux autres par des cordes, de façon à faire un faisceau uniforme, résistant et large d'un pied : ce sera la chaussée du pont. Des haubans de liane, partant des cimes des arbres, seront solidement fixés à ce premier ouvrage pour en assurer la solidité ; puis des baguettes de bois d'un mètre de haut seront attachées des deux côtés, et, bien reliées entre elles, bien soutenues

par les haubans, elles formeront les garde-fous. Il faut donc, pour traverser la rivière sur un de ces ponts, se hisser d'abord dans l'arbre qui le soutient, puis s'engager sur le pont branlant qui descend jusqu'à 1m50 de l'eau, pour remonter fort haut dans l'arbre de l'autre rive, d'où l'on peut gagner la terre.

Les Togbos reçoivent quelquefois la visite d'étrangers qui viennent des régions situées plus au nord : Ngapous ou Tourgous ; certains portent turban et même gandoura ou boubou soudanien ; d'autres sont nus comme les gens du pays ; mais on les distingue soit par la différence de type, soit par les longues scènes de reconnaissance aux serrements de mains prolongés, compliments, tapes amicales sur les épaules : tous signes démonstratifs de reconnaissance entre amis. Ils viennent aux informations, regardent les cours du marché, achètent des poules, de la farine, des hommes et de l'ivoire. Les Togbos disent en avoir vu avec des fusils à deux coups. Cet accoutrement et ces armes prouvent que les musulmans circulent pacifiquement dans ces pays.

CHEZ LES NDRYS

En quittant la vallée de la Kémo pour se diriger vers le lac Tchad, on a la notion de ce que sera le pays jusqu'au grand fleuve du bassin central, ondulé, coupé de rivières et de marais, semé de villages peu denses, aux maisons rondes clairsemées.

La marche de toute colonne d'exploration est fort lente et se fait à la file indienne. Le passage d'un ruisseau ou d'un petit marais est un problème parfois très compliqué à résoudre. L'orientation est dès lors difficile, les coteaux étant trop peu élevés pour permettre de prendre vue sur les montagnes laissées au sud. L'horizon est trop court, comme disent les marins, et jusqu'à l'entrée dans l'Adamaoua, il n'est guère possible de trouver un point culminant d'où la vue, embrassant le pays, puisse saisir l'ensemble de sa structure orographique.

A deux jours de marche de la Kémo, on rencontre le gros village de Yatagoua qui contient trente cases. Puis s'étendent un vaste plateau

marécageux et des prairies aussi boisées que des forêts. Les arbres sont des ficus variés et rabougris ; des tamarins et des mimosas croissent puissants et nombreux. De jolies fleurs exhalent de douces senteurs de violette, tandis que d'autres dégagent de repoussantes odeurs de cantharides ; les plantes bulbeuses et grimpantes sont nombreuses et de très vives couleurs ; la vigne y croît vigoureusement. En ces régions, les saisons retardent de trois mois sur celles du littoral.

Azangouanda est à deux jours de Yatagoua : c'est un assez petit village situé sur une éminence basse, au bord de la Toumi. M. Maistre y signa avec le chef un traité de protectorat. Les femmes sont sales et laides, mais non curieuses. Si des blancs passent devant la case, elles n'interrompent pas leur travail pour les regarder passer. Les naturels, accroupis en groupes, se passionnent à un jeu de dés formés de pierres bicolores, ou simplement de fèves coupées par le milieu. Les joueurs mettent chacun leur pierre ou leur demi-fève dans un cône en vannerie qui est secoué et brusquement renversé sur le sol par l'un d'eux. A ce moment les enjeux sont faits et les paris pour les couleurs blanche ou noire, engagés et tenus.

C'est le Jacquet, si fort en honneur chez nos mastroquets.

On découvre alors les dés, et les gagnants ramassent leur bénéfice. C'est moins expéditif que les petits chevaux ou le trente-et-un, les perles glissent moins vite sur le sol humide que l'or sur le tapis vert ; mais, comme dans nos maisons de jeu, la passion altère les visages, les perdants font grise mine, et les grecs se gaudissent.

En été, l'atmosphère, en ces régions, contient en suspension une quantité considérable de vapeur d'eau. Engourdis par la fraîcheur du matin, d'autant plus sensibles aux changements de température, qu'ils sont nus, les gens se lèvent tard, ne sortent qu'après le lever du soleil et restent longtemps groupés silencieusement, en des attitudes frileuses, en fumant la pipe sous la tiédeur de ses rayons.

De mars à novembre, il n'est guère de jours et presque pas de nuits où il ne tombe des pluies torrentielles. Tous les ravins sont changés en rivières, tous les creux en lacs, toutes les plaines en marais. Entre deux averses, le soleil resplendit lumineux et brûlant ; l'évaporation intense qu'il détermine sur cette immense région couverte

d'eau, forme des nuages épais qui bientôt se résoudront en pluies ou en rosées considérables. Au matin, les hautes herbes, dans lesquelles le voyageur disparaît, sont tellement humides qu'en peu d'instants les vêtements les plus imperméables sont traversés. Quand les naturels sont forcés de voyager dans la prairie, avant que le soleil n'ait bu la rosée, ils se protègent le corps contre cette douche matinale et froide par de grands tabliers de cuir ou de joncs nattés. Les chefs font leur tablier de peau de léopard, animal fort commun dans le pays. Les Ndrys sont fort avides d'étoffes qu'ils appellent *Robba* ou *Loba*.

Le pays s'élève graduellement et se creuse de vallées profondément encaissées dans lesquelles s'épanouit une flore remarquable. Des arbres aux troncs lisses, blancs, énormes, s'élèvent, comme des colonnes d'argent massif, jusqu'au-dessus de la futaie et déploient, dans toute la majesté de leur développement, leurs immenses panaches. Le sous-bois est couvert de lianes de toutes espèces, parmi lesquelles se font remarquer la vigne, le caoutchouc, la vanille.

Ces fonds boisés où la végétation se développe avec une intensité extrême, contrastent singuliè-

rement avec les allures souffreteuses, rabougries, du boisement des plateaux et des coteaux. Là, en effet, les arbres dépassent à peine la taille des arbustes ; leurs troncs noueux, leurs branches courtes, tordues, leur feuillage rare, tout, jusqu'à leur écorce rugueuse et noircie, leur donne un aspect lamentable et triste.

Le sous-bois est formé par des herbes qui atteignent des dimensions extraordinaires : les plus courtes dépassent $1^{m}50$, et les folles avoines secouent leurs fins panaches à trois mètres de hauteur. Dans ce fouillis impénétrable, vit, grouille, se multiplie tout un monde d'insectes : fléau terrible pour les récoltes et souvent dangereux pour l'homme. Fourmis et reptiles y échappent aux poursuites des oiseaux, leurs ennemis.

Dans ces herbes si hautes, si pressées, les fauves ont de sûrs abris d'où ils s'élancent sur les animaux domestiques et sur l'homme. L'antilope, le buffle, tous les gibiers, y trouvent des retraites pour échapper aux traits du chasseur. Aussi la destruction de la jungle s'est-elle imposée, et l'habitude est-elle devenue générale d'y mettre le feu dès que les herbes commencent à sécher. Cet usage a causé le contraste signalé plus haut entre

la végétation des ravins et des parties élevées du sol.

Partout où le feu étend annuellement son action dévorante, la forêt vierge disparaît, les grands fromagers, atteints par les flammes, brûlent, lentement consumés par un feu intérieur qui dure plusieurs semaines, invisible et tenace. Puis, tout à coup, le splendide édifice de verdure s'abat comme un géant atteint au cœur, et bientôt il ne reste plus qu'un monceau de cendres, engrais fécond qui assurera pour plusieurs années un rendement supérieur aux plantations des naturels.

Avec les colosses des bois, disparaît la végétation parasite des lianes élégantes. Richesse ignorée du sauvage, la vigne seule oppose au fléau une résistance désespérée. Brûlée tous les ans, tous les ans elle jette des pousses nouvelles qui dépassent deux mètres de hauteur, et pour peu qu'un hasard heureux l'ait préservée une seule fois du fléau, elle étend joyeusement ses longs pampres verts. Toutes les plantes délicates de la prairie, toutes les fleurettes du sous-bois, tous les arbustes et tous les arbres que la nature n'a pas suffisamment armés, ont rapidement disparu. Aussi le sol ne donne-t-il plus vie qu'aux plantes bulbeuses, aux

acacias de tout genre et aux variétés de fleurs que leur rusticité, l'épaisseur de leur écorce ou l'abondance de leur sève défendent contre les atteintes du feu.

Les ravins abrités nous conservent l'image de ce qu'était le pays avant que l'homme n'y vînt accomplir son œuvre de destruction. Sur la montagne aux profonds replis disparaissent ces témoins de la végétation primitive.

*
* *

Il n'est pas rare, en approchant d'un village Ndry, d'entendre des bruits sourds et cadencés. L'intensité est telle que le voyageur peut se croire salué d'un tam-tam d'honneur : c'est simplement le bruit fait par les femmes qui pilent, à force, le grain nécessaire à la nourriture de la famille.

Avec une cuillerée de perles de verroterie, on peut obtenir du manioc, de la farine, parfois des poules et même des chèvres.

Avant de joindre la Toumi, un grand plateau ferrugineux donne vue sur deux chaînes de collines parallèles dont l'une offre trois sommets re-

marquables : ce sont le Gagozo, le Gandou et le Dakora.

A l'endroit où elle reçoit la petite rivière Minguettou Kessara, la Toumi a une trentaine de mètres de largeur ; son lit est très sinueux et profond ; elle semble pouvoir porter bateau. Mais, comme il a déjà été dit plus haut, l'usage de la pirogue est inconnu et le passage s'effectue sur un pont de lianes.

Dans ces pays, les noms géographiques sont rares et incertains. Il est inutile de s'enquérir du nom d'un village, car rien n'est plus mobile que ces agglomérations. A pareille question, le naturel répond par le nom du chef, et celui-ci est bien vite oublié. Un rien motive un changement d'emplacement de village : une fantaisie, une mort, un voisinage désagréable, des terres fatiguées sont autant de raisons suffisantes pour transporter ailleurs les pénates de la famille ou de la tribu. La mort est le motif le plus ordinaire. Ces peuples qui ne voyagent pas, qui vont à peine d'un village à l'autre, n'ont pas besoin de repères et par suite de noms géographiques pour se reconnaître.

Le dernier village de la tribu des Ndrys est Amzaga. C'est un beau village, situé entre deux

collines élevées et boisées, à une altitude de 540 mètres, soit environ à deux cents mètres au-dessus du poste de la Kémo. Il est sur la ligne même de partage des eaux des bassins du Tchad et du Chari.

*
* *

Les Ndrys viennent du N. E. du continent; originairement, ils étaient établis sur les rives d'un grand fleuve, le Bahr-el-Ghazal peut-être.

A quelle cause faut-il attribuer l'émigration des Ndrys ? Sans doute à l'envahissement de leur pays par une race conquérante, Egyptiens, Arabes ou Nubiens. Les Ndrys confirment cette loi de dédoublement qui a présidé à toutes les grandes migrations des peuples : Asiatiques, Européens ou Africains. Pendant qu'une partie de la tribu restait attachée à ses pénates, et acceptait le joug du conquérant, l'autre fuyait l'asservissement et cherchait, sous d'autres cieux, un pays où elle pût vivre libre. Elle s'établit entre les monts d'Aremberg et l'Oubangui dans une région qui ne lui rappelait qu'imparfaitement la patrie absente.

Un groupe d'émigrants, pris du besoin de vivre dans des conditions identiques à celles que leur

offrait leur pays d'origine, poussa plus loin à la recherche d'une contrée coupée de larges rivières et vint s'établir sur la Sangha, près du pays de Gaza où Ponel a trouvé une tribu Ndere identique par le nom, la langue et les caractères ethniques aux Ndrys qu'il avait visités à Biri Ngoma sur l'Oubangui.

Ainsi une tribu en migration a parcouru plus de 2000 kilomètres dans moins de 30 ans, et s'est établie si puissamment dans le pays que la race autochtone en a presque complètement disparu.

On peut cependant remarquer encore chez les Ndrys des gens au nez busqué qui, bien que suivant les coutumes de la tribu et parlant sa langue, semblent n'avoir pas la même origine. Leur peau en général plus rouge, leur taille plus petite et plus râblée, leurs traits moins réguliers et d'un type bien différent, paraissent devoir les faire classer à part.

La théorie de Darwin au sujet de la couleur protectrice, tant de fois vérifiée en Afrique, est encore vraie ici. Le sol imprégné de sels ferrugineux est rouge brun et la peau des Ndrys est du même ton.

Bien qu'ils aient avec les Ndrys une étroite pa-

renté, ils sont plus grands, plus forts, beaucoup moins défigurés et moins soignés dans leur toilette. Chez eux le vêtement sous forme de chemise, large pagne, calotte ou turban, est plus commun que chez leurs voisins, mais l'usage du baguèré et du tongo y est rare ; celui du bracelet, des colliers de perles, amulettes faites d'ongles de félins ou de petites cornes de gazelles, moins répandu. Leur chevelure est moins soignée ; souvent même, ils sont complètements rasés, sauf une touffe sur le sommet du crâne.

Quoiqu'on puisse voir chez eux des lits très artistement construits, des pipes en terre d'élégant modèle, des nattes tissées en couleur, et des mortiers à mil enguirlandés de bas-reliefs ; quoiqu'on puisse trouver des enfants filant le coton à la quenouille et des hommes couverts de vêtements tissés en grande largeur dans le pays même, les Ndrys semblent moins industrieux que les Togbos.

Les forges y sont rares ; leurs armes paraissent avoir été achetées aux tribus voisines, car elles sont toujours vieilles. Dans les carquois, les fines flèches barbelées des Togbos portent toutes les traces d'un long usage. Evidemment elles sont

venues là par voie d'échange après avoir cessé de plaire ailleurs ; il en est de même des boucliers. Et c'est un fait curieux que cette absence de l'industrie du fer chez cette tribu qui vit dans un pays où les métaux abondent. La ligne de faîte des monts d'Aremberg est toute traversée de filons métalliques : étain, argent, cuivre, peut-être aussi platine et fer, sont répandus partout en couches compactes.

Sans doute, dans leur lointain pays d'origine, la plaine du grand fleuve sur les rives duquel ils habitaient, ne laissait-elle pas apercevoir hors de l'épaisse couche d'alluvion le fer qui recouvre toute l'Afrique d'un océan à l'autre. Et depuis leur changement d'existence, vivant entre les Mangias et les Togbos habiles forgerons, et par conséquent suffisamment approvisionnés d'armes, ils n'ont pas été contraints d'apprendre le travail du fer.

Cependant l'on a trouvé chez eux un bibelot qui eût fait la fortune des camelots et la joie des boulevards.

Ce n'est ni la « question romaine » ni même la « séparation de l'Eglise et de l'Etat » ; c'est *la question de l'esclavage,* des menottes en fer réunies et fermées par quatre mailles longues portant deux

anneaux ronds. Il y a un secret pour ouvrir et fermer cet instrument dont l'intelligente disposition est surprenante.

La maison des Ndrys est souvent plus grande mais généralement moins soignée que celle des Togbos.

Elle est creusée à 0^m 30 de profondeur au-dessous du sol ; le diamètre intérieur d'une belle maison est de 8^m 30 en moyenne. Un mur en terre argileuse haut de 40 à 50 centimètres règne tout autour et soutient la toiture.

La porte est unique et fort basse ; elle n'a guère que 0^m 50 de large et souvent moins de hauteur. On ne pénètre dans la maison qu'en rampant. A l'intérieur, il n'y a pas de poteau central soutenant la toiture, mais une petite case carrée qui contient généralement deux lits et sert de gynécée.

Près de l'entrée, à gauche, est le foyer fait de trois blocs de terre glaise, le plus souvent débris de termitières. L'air et le jour n'entrent que par la baie de la porte, et cet intérieur, noirci de fumée, est très sombre.

Les meubles sont rares et simples.

Le lit, quelquefois fort artistement façonné comme chez les Azangouandas, quelques sacs

de peau contenant du grain, des calebasses et généralement des vases en terre de grande dimension dans lesquels fermente le *pipi* ou bière de mil, constituent tout l'ameublement. On trouve aussi des vases en bois ayant la forme et la contenance de nos verres à pied dans lesquels les hommes écrasent le tabac. Ajoutez à cela des pilons, des mortiers de forme élégante pour écraser le grain, et l'énumération des ustensiles et des meubles sera complète.

La vie de l'homme est plus extérieure que celle de la femme que retiennent auprès de la maison les soins du ménage. On la voit tout le jour assise sur un tabouret très bas occupée de ses enfants et de ses travaux. C'est elle qui pile le grain dans les mortiers de bois ou le broie sur des blocs de basalte.

Dans le premier cas, le mouvement du pilon fait valoir fes formes de la femme ; mais, dans le second, elle offre un spectacle repoussant. Agenouillée sur le sol, couverte de poussière et de sueur, d'un mouvement continu de tout le corps, elle écrase le grain entre le bloc et un caillou qu'elle tient à deux mains. Et pendant que sa croupe se dresse et se baisse, sale, énorme, fouet-

tée par le paquet d'herbes flétries qui lui servent de vêtements, les seins pendants battent lamentablement la poitrine haletante.

Elles sont laides et mal tenues, ces femmes Ndryes et ne rappellent que de fort loin les fluettes et gracieuses Togbos, leurs voisines.

Les maisons ne sont jamais groupées par plus de trente ou quarante. Outre le logement de la famille, les constructions comportent des greniers à mil en vannerie reposant sur tréteaux, et couverts d'une toiture conique, des poulaillers et des cages à chèvres formées d'un entassement d'énormes branches pour mettre les animaux à l'abri des fauves.

Au centre du village, il y a généralement un très grand grenier autour duquel règne une galerie qui sert de lieu de réunion. Sur une aire vaste et propre, autour de laquelle sont disposées plusieurs maisons, entre autres celles du chef, une enceinte circulaire ou semi-circulaire est formée par des pieux élevés, écartés de un à trois pieds les uns des autres.

Faut-il attribuer à une qualité naturelle ou à une coutume religieuse l'extrême propreté des villages ? Toujours est-il qu'ils sont excessivement bien te-

nus et nulle part on ne voit traîner des ordures sur les aires balayées chaque jour dès l'aube.

Les Ndrys paraissent doux et gais, peu artistes et peu musiciens. Ils ne dansent pas durant la pleine lune et l'on ne voit nulle part les tam-tams et les instruments à cordes qui abondent chez leurs voisins. Bien que l'art du tissage ne leur soit point tout à fait inconnu, leur vêtement est généralement fait en feutre obtenu par le battage d'une écorce.

Mais s'ils n'ont pas de goût pour les arts, ils paraissent, en revanche, en avoir un bien marqué pour la viande. Il n'est bassesses qu'ils ne fassent, il n'est peine qu'ils ne se donnent pour s'en procurer. Ils chassent à l'arc, au filet, au piège. Ils font des pièges très compliqués qui exigent un travail de terrassement de plus de cinquante mètres cubes, exécutés dans des conditions très difficiles pour arriver à prendre une bête.guère plus grande qu'un mouton.

Si l'on est intrigué de ne rencontrer ni près des routes ni aux environs des villages aucune trace de sépultures, cet étonnement disparaît lorsqu'on apprend que cette tribu n'enterre pas ses morts..... elle les mange ! Ils est à remarquer que les vieil-

lards sont rares chez eux. Il est donc possible que, comme chez certains peuples visités dans le Haut-Nil par Schweinfurth, on aide à mourir ceux qui s'attardent à vivre. Les Ndrys sont anthropophages, mais ne conservent pas la graisse humaine. Malgré le sort fait à leurs dépouilles, ils ne sont point tout à fait oublieux des morts et portent leur deuil en se poudrant à blanc les cheveux et le visage.

Ces barbares coutumes n'empêchent pas ces gens d'avoir une certaine politesse. Ils se serrent les mains à l'européenne, ou bien l'arrivant tend les deux mains et serre entre elles celles de son ami. Ils ont pour le blanc une déférence craintive et marquent leur étonnement en ouvrant largement la bouche et la couvrant de leur main droite sans pousser d'exclamations.

Ils se taillent les dents de devant en pointe et pratiquent la circoncision des garçons vers dix ans : les filles sont généralement excisées.

Les Ndrys n'ont pas ou presque pas de religion. On voit cependant suspendus à la porte de quelques cases des ossements, des plumes, des cornes, de menus objets enveloppés dans des herbes : ce sont, paraît-il, des *Borrou*, qu'ils pronon-

cent avec cet r frisé qui leur est propre et qui rend si bizarres leurs conversations.

Borrrou est aussi, d'après Schweinfurth, le mot dont se servent les Niams-Niams pour dire *Augure*, *Talisman*, etc. Ce rapprochement confirme qu'il existe un lien de parenté entre ces peuples et ceux observés par le voyageur allemand. On peut certainement former un seul groupe ethnique des gens chez lesquels *Niam* veut dire manger et *Niama*, viande. Et loin de restreindre ce groupe aux étroites limites reconnues par le grand voyageur, il faut y comprendre nombre de tribus établies depuis la Sangha jusque vers Zanzibar, puisque les missionnaires d'Alger signalent cette expression dans l'Ounyanyembé.

CHEZ LES MANGIAS

Au nord des sources de la Kémo, vers le 6e degré, se trouve une vaste région inhabitée qui s'étend sans interruption de l'Est à l'Ouest. Elle forme entre les tribus hostiles un pays d'embuscades et de luttes dont l'homme s'est peu à peu retiré. Aucune cause physique n'impose cette absence de population : sol richement couvert d'humus, eaux vives et nombreuses, sous-bois giboyeux. Des traces de villages abandonnés prouvent qu'à une époque récente la contrée était bien peuplée. C'est donc à l'état de guerre dans lequel les tribus vivent presque continuellement qu'il faut attribuer la formation de ce désert. L'étendue de ce pays inhabité varie suivant les hasards des alliances et des amitiés des naturels. Entre les Caas et les Togbos, elle n'a pas plus de trente à quarante kilomètres.

Un pic dont le sommet peut atteindre 540 mètres environ donne vue sur tout le pays : c'est le Gagazo. Au-delà, et presque à la même altitude, s'étend un plateau coupé de nombreux marigots

entourés d'une végétation intense. Toute la flore de la forêt vierge s'y est donné rendez-vous : les palmiers vinifères, les borassus, la liane-palmier si élégante, des arbustes aux feuilles longues d'un mètre ; les roseaux forestiers se mêlent aux gommiers énormes, aux puissants fromagers et aux gutta-perchas. La vigne se tord et s'élance, envahissant tout de ses pampres verdoyants, égayant tout de ses pousses puissantes, chargées de grappes à peine formées.

Le rocher basaltique, aux brisures brillantes comme des diamants, perce par endroits, dans le fond des ravins, l'épaisse couche de fer que les eaux ont lavée de l'humus noir formé par l'amoncellement et la corruption des feuilles mortes. La gutta-percha aime les endroits secs et pierreux, tandis que la liane caoutchouc se plaît dans les lieux humides riches en humus.

Ce haut plateau est la ligne de partage des eaux du Congo et du Tchad. Il est bien peu connu encore et donne naissance à ces grands fleuves qui intriguent tant le monde géographique.

Les Ndrys ne poussent pas leurs incursions jusqu'en ces lieux éloignés, et une rivière, coulant du Sud-Ouest à l'Est, sert de défense naturelle

aux Mangias qui vivent de l'autre côté : cette rivière est la Fafa ou Gourié.

Les Mangias occupent la région comprise entre le 5°, 40' N. et le 7° N., le 16° et le 17° de longitude Est de Paris. Cette région est traversée par la chaîne de montagnes qui forme la séparation des deux bassins du Congo et du Chari.

Leur pays n'est qu'une longue série de collines partant d'un rameau principal dirigé de l'Ouest à l'Est et s'étalant en éventail comme les nervures d'une feuille.

Les ramifications qui bordent le sous-bassin de la Toumi vont au Sud-Ouest ; celles d'où coulent la Nana et ses affluents, au Nord-Est.

La chaîne principale a une élévation moyenne de 550 mètres d'altitude. Les Monts Nebout qui déterminent le grand coude de la Nana, sont les seuls points qui dépassent 600 mètres.

Les vallées sont toutes arrosées par de nombreux cours d'eau, toujours fortement alimentés par les pluies quotidiennes, pendant huit mois de l'année.

La charpente basaltique des montagnes est recouverte d'un conglomérat ferrugineux d'épaisseur variable, mais compact, serré, uni, imperméable.

L'humus est rare et peu épais sur cette roche qui offre aux eaux un écoulement facile. Aussi les pluies ne pénètrent-elles point, et les sources naturelles sont-elles fort rares.

La terre n'absorbant que fort peu d'eau, la couche ferrugineuse donnant aux pluies un écoulement facile, les rivières sont de bonne heure débordées et gardent presque toute l'année leur hauteur d'étiage.

Les pluies commencent en janvier pour finir vers octobre. Dès qu'elles cessent les eaux baissent rapidement et la plupart des ruisseaux tarissent.

Le pays ne reste point pour cela privé d'eau.

Partout la couche ferrugineuse forme des cuvettes naturelles, d'où l'eau ne peut s'échapper que par l'évaporation. Ces bassins naturels conservent pendant toute l'année des eaux claires et malgré les matières végétales qui y croupissent, elles restent potables.

Les plus importantes rivières du pays des Mangias sont : la Toumi, le Gourié ou Fafa, la Nana ou Gouroungou. La Toumi est un affluent de droite de la Kémo ; il coule dans la plaine des Togbos et semble devoir être remontable par les

pirogues jusqu'au-dessus du village de Gono.

C'est donc la voie de pénétration la plus naturellement indiquée, car la Kémo n'est déjà plus navigable à partir de 5° 17', c'est-à-dire vingt-trois milles plus bas que ne l'est la Toumi. Le Gourié dépend du bassin du Chari ; il a quinze à dix-huit mètres de large sur deux mètres de profondeur. Il reçoit de très nombreux affluents dans une plaine qui s'élargit quand la rivière remonte vers le nord. Il n'est donc pas téméraire de le supposer navigable vers les environs de 6° 20', et dès lors, la partie navigable des deux bassins du Tchad et du Congo n'est séparée que par un espace de cent kilomètres environ.

Cette constatation est l'une des plus importantes qu'ait faites M. de Béhagle lors de sa mission.

C'est cette voie que suivront les transactions à venir, celle qui ferait dériver vers le Congo tout le commerce du Soudan, si le Transsaharien n'était la voie nécessaire, indispensable au développement de notre influence dans le nord de l'Afrique, celle qui drainera fatalement tout le commerce du centre du continent.

Une amorce du Transsaharien existe bien..... mais à l'état de projet de loi seulement, à la

Chambre des Députés : ce projet comprend la ligne de Biskra à Ouargla. S'il est vrai que les chemins de fer coloniaux sont une économie et non une dépense, cela s'applique surtout à notre empire d'Afrique. Cette voie rapide, poussée jusqu'au Congo, mettrait en rapport nos possessions, assurerait le ravitaillement et le transport rapide des troupes, et, partant, la sécurité. Ces chantiers du Transsaharien occuperaient une armée d'ouvriers, activeraient le travail de nos usines et attireraient les colons : ce serait tout à la fois un excellent débouché et une œuvre patriotique.

*
* *

De nombreux marais couvrent le pays des Mangias. Ils sont de deux sortes : les uns situés sur les plateaux, les autres dans le fond des vallées. Les premiers, origines des petits ruisseaux qui coupent le pays, sont formés par les eaux pluviales. Les croupes aplaties offrent, dans leur ossature ferrugineuse, des dépressions qui retiennent beaucoup de pluie. Les herbes et les plantes aquatiques y poussent avec une abondance surprenante et la flore y est représentée par maintes espèces de lilia-

cées, de nénuphars, de plantes aux fleurs vives et délicates qui charment d'autant plus l'œil que le sous-bois et la prairie sont moins richement dotés. Ces sortes de marais ne sont ni une fatigue, ni un ennui, ni un obstacle pour le voyageur.

L'herbe courte et fine rappelle nos belles prairies de France, et si nos yeux, charmés au souvenir gracieux tout-à-coup évoqué de la patrie absente, y cherchent en vain les touffes de blanches pâquerettes et les brillants massifs de boutons d'or, du moins y trouvent-ils le lis blanc et le nénuphar jaune, presque semblables aux nôtres. Le sol dur permet une marche rapide. Il n'y a point de bourbier vaseux dans lequel on enfonce et dont les émanations sont si souvent dangereuses.

Les marécages, dans les parties basses des vallées, sont formés par des dépressions que les rivières débordées remplissent, ou par de simples prairies inondées. Elles sont couvertes d'herbes de plusieurs mètres de hauteur, véritables nids à embuscades, où le voyageur est à la merci du naturel et peut être sagayé par un ennemi invisible.

Dès les premières pluies, les sentiers y deviennent impraticables, les fondrières énormes et dangereuses, les vases fétides. La saison des pluies

chez les Mangias semble commencer à la même époque que chez les Togbos.

Au mois d'août, les eaux sont déjà très élevées dans les rivières. Les herbes des prairies commencent à fleurir à cette époque, les raisins des vignes sauvages sont en grains, les couvées ont toutes quitté leur nid. C'est l'été en ces régions.

Dans cette saison, si près de l'équateur, les chaleurs sembleraient devoir être excessives. Il n'en est rien cependant. La température du mois d'août varie entre les extrêmes, 17° et 32° centigrades, ce qui est une moyenne relativement faible.

L'ardeur du soleil est tempérée par des nuages presque continuels et par l'humidité qui sature l'atmosphère.

Le sol rafraîchi par des pluies journalières, laisse rayonner peu de chaleur. C'est au point qu'on s'accommode parfaitement des vêtements de laine légère et il n'est pas de soirée où l'on ne supporte son burnous de drap.

La tribu des Mangias est limitée au Nord par les Ouïas, à l'Est par les Ngapous et les Caas, à l'Ouest par les Dimbagas. Elle est subdivisée en plusieurs fractions : Mangia-Toumo, Mangia-Mangia, Mangia-Gourié, Mangia-Boggada, Man-

gia-Nana, qui n'ont entre elles d'autres liens que celui du langage et de l'origine commune.

La langue parlée par les Mangias est un dialecte que M. de Béhagle a appelé la langue Ndrye, parce que c'est chez les Ndrys de Biri Ngoma que les européens l'ont entendu parler pour la première fois.

Si les Mangias diffèrent peu comme langage du reste du groupe ethnique, ils s'en éloignent assez sensiblement, en apparence du moins, comme ressemblance physique.

Du reste, depuis l'Oubangui, la transition s'opère avec une régularité étonnante, si bien qu'on passe d'une tribu à l'autre, presque sans remarquer de différences ; elles ne s'accusent qu'à la longue.

Le Langouassi, généralement petit, fluet, au visage étroit, à l'œil vif, rusé, sournois, bruyant, ressemble beaucoup au Togbo. Celui-ci est plus grand, moins vif, peut-être moins intelligent. Il a le torse plus fort et le visage plus large. Le Ndry, qui se rapproche beaucoup du Togbo, marque une différence sensible avec le Langouassi. Il est impossible de les confondre, même à première vue. Il est grand et bien proportionné. Sa face est plus

large et sa démarche moins élastique ; il est moins intelligent que le Togbo. Il est, en tout cas, moins industrieux et plus taciturne.

Enfin le Mangia, grand, fort, fruste en général, présente deux types distincts et bien accusés. L'un rude, au nez aplati, au front déprimé, a le bas du visage allongé, les pommettes saillantes, les yeux petits. L'autre a le nez busqué, le visage arrondi, la démarche gracieuse et se rapproche davantage du type des autres tribus.

Le Mangia n'est inférieur à aucune tribu comme industrie, ni comme art. Bien des maisons ont des montants découpés au couteau. Il est peu de villages où l'on ne trouve des fétiches sculptés, hommes ou bêtes. On trouve des terres cuites représentant des animaux qui dénotent, de la part des artistes, beaucoup d'esprit d'observation.

La musique est un art très cultivé. Les tamtams de toute forme, les tambours, les balafons, lyres ou guitares, se trouvent partout en modèles soignés. Enfin l'industrie métallurgique est plus avancée qu'ailleurs. Ils ont des forges bien installées avec des hauts fourneaux en terre glaise dépassant trois mètres d'élévation, des soufflets fixés au sol, faits en poterie recouverte de peaux, et

surtout, des outils fort intelligemment fabriqués ; entre autres une pince dont le travail peu fini est compensé par l'ingéniosité.

Si leurs outils et leurs moyens sont assez perfectionnés, leur travail est en général peu soigné. Lances, couteaux, trombaches, haches et pioches sont fort grossièrement faits. Les flèches seules sont remarquables par la finesse et l'élégance de leur façon.

Le fer léger est en acier de bonne qualité, les barbelures nombreuses, solides, fines et fort aiguës. Ce goût des arts et le développement de l'industrie sont encore représentés par la vannerie, la poterie, la peausserie.

Les villages Mangias sont très nombreux et naturellement placés à proximité de l'eau, c'est-à-dire le long des ruisseaux permanents. Ils se composent de cases rondes, assez semblables à celles des Ndrys. Chez les Mangias-Gouriés, elles sont réunies par deux ou trois dans une même enceinte ronde en branchage.

Souvent plusieurs enceintes, accolées les unes aux autres, forment un groupe familial uni et puissant. Entre chaque groupe des cultures potagères contiennent la canne à sucre, le tabac, l'hel-

mia, la coloquinte, les courges, calebasses et citrouilles, les haricots, le calladium, le maïs et l'orseille, qui a la saveur de l'oseille.

L'enceinte disparaît chez les Mangias-Mangias, où les maisons se rencontrent souvent par groupes de deux ou trois.

Chez les Bogadas, les maisons se groupent davantage, et au-delà, elles se disséminent sur de grands espaces.

Ces gens n'ont pas encore compris la puissance de l'association, ni la force de la solidarité.

Ils ne se sont pas rendu compte que nul ennemi n'oserait attaquer une forte agglomération et vivent au hasard de la fantaisie, n'ayant d'autres guides dans le choix de la situation de leur établissement que la qualité d'un morceau de terre et la facilité de son exploitation.

Le nombre des cases composant un village varie de trois à quarante-cinq ; le nombre d'habitants par case peut, sans exagération, être évalué à quatre.

Du Gourié aux Ouïas, la tribu s'étend du Sud au Nord sur un espace de soixante milles géographiques. Elle semble avoir quarante milles de l'Est à l'Ouest.

La population peut se chiffer approximativement à 40,000 âmes, ou un peu moins de cinq habitants par kilomètre carré.

On n'a que peu de renseignements sur la constitution de la famille et l'organisation politique chez les Mangias.

La polygamie est générale : l'homme qui a plusieurs femmes, possède au moins deux maisons ; l'une où il habite avec l'épouse élue du jour, l'autre pour le reste de la famille. Les enfants mâles sont circoncis. Ils ne portent pas de tatouages, mais en revanche leurs oreilles sont percées de trous nombreux destinés à recevoir des anneaux en fer. L'excision des femmes est une coutume à peu près générale. Celles-ci portent le tongo à la lèvre supérieure, quelquefois le baguéré ou des brins d'herbe dans leurs narines percées. Elles ne s'épilent pas.

Les hommes mutilent leur mâchoire de différentes façons. Les uns s'arrachent les quatre incisives supérieures, les autres se taillent en pointe les dents de devant.

Les Mangias ne savent pas compter : avec bien du mal, en s'aidant des doigts de leurs mains, ils arrivent à compter jusqu'à dix ; au-delà, ils pren-

nent maladroitement leurs doigts de pieds et atteignent péniblement jusqu'à vingt ; mais c'est pour eux une fatigue, un véritable effort d'intelligence. Plus loin, ils n'ont plus de moyens de numération, et, dans leur pauvre cervelle, pas de points de comparaison. Vingt-et-un, c'est beaucoup : (*Gagaga, Mingui, Mingui*) ; cinquante, cent, mille, c'est plus que leur imagination ne peut concevoir.

Les Mangias ont une manière assez inoffensive de faire la guerre. Ils n'ont pas plus de tactique que d'entente. Quand la guerre éclate, les femmes et les enfants cherchent un abri dans la brousse et s'y réfugient avec leurs biens les plus précieux : poules, chèvres, objets en fer. Les hommes battent le tam-tam, sifflent dans les cornets d'appel, crient et boivent beaucoup, beaucoup de pipi. Ils exécutent leur danse guerrière qui consiste surtout à à montrer le plus possible son derrière à l'ennemi, tout en s'abritant le reste du corps contre les traits avec le bouclier, à hurler des insultes et brandir la sagaie.

Peu à peu, sous l'influence du bruit, du mouvement et de l'ivresse, les têtes s'échauffent et les guerriers marchent à l'ennemi en terrain découvet. Dès qu'ils l'aperçoivent, ils s'arrêtent, lancent

une volée de flèches, de trop loin pour l'atteindre, dansent, hurlent, font des gestes obscènes et retournent boire. De plus hardis ou de plus surexcités avancent encore de quelques pas, puis d'autres viennent qui les dépassent, enfin l'un d'eux finit par se laisser surprendre ou atteindre, dans un camp ou dans l'autre, et c'est le signal de la débandade pour ses compagnons d'armes.

Le plus souvent, une bande, en chasse dans la brousse, rencontre un chasseur isolé d'une tribu voisine, et le sagaie sans pitié. Quand deux bandes se trouvent inopinément face à face, leur premier mouvement est de lancer leurs trombaches ou leurs sagaies, et le deuxième de s'enfuir. Les cris des blessés, s'il y en a d'un côté, font revenir le parti opposé qui s'attribue la victoire et découpe rapidement les malheureux. Ils font le soir même le fonds d'un repas. Cependant, lorsque forcés dans leurs retranchements ils luttent pour la liberté et la protection de leur famille, ils savent déployer du courage et de l'énergie.

Dans ces pays sauvages, où tout est embûche et traîtrise, on s'observe longtemps avant de s'aborder. Entre ces grands enfants craintifs, il s'est établi un langage conventionnel.

De loin, bien caché dans les hautes herbes, quand un étranger circule autour d'un village, il avertit de sa présence avec son sifflet. Il dit : paix, échange, amitié. On lui répond : guerre ou paix — viens ou va-t-en — passe ou éloigne-toi. Et ainsi, sans se découvrir l'un à l'autre, deux individus, deux groupes échangent de loin les paroles nécessaires ou la garantie de leur sécurité.

Leurs armes sont la lance, la flèche et l'arc, le couteau de bras, des sortes de haches. Le couteau à jet n'est qu'exceptionnel. Ils joignent à cela le bouclier en vannerie ou en cuir.

La lance est un simple fer lancéolé de vingt-cinq à trente-cinq centimètres de longueur, emmanché à un morceau de bois dur, peu droit, à peine dégrossi et terminé par une pointe de fer. Ce bois est souvent noirci comme celui des arcs par un séjour prolongé dans l'humus formé par les feuilles mortes qui se décomposent lentement au fond des ravins. Par cette pratique, ils transforment les racines de chêne en bois tellement fin, dur et noir, qu'on jurerait de l'ébène.

Dans le nord de la tribu, on trouve quelques bois de lances en rotin : c'est plus dur, plus résistant et plus léger que le bois ordinaire.

Souvent la lance est en forme de fer de flèche et hastée de plusieurs barbelures qui s'enroulent en spirale autour du fer et le sèment de piquants en crocs de hameçons.

L'arme qui a pénétré dans le corps d'un homme n'en peut plus être retirée ; il faut qu'elle le traverse.

Ces sortes de lances s'appellent Dacoua, du nom de la tribu qui les fabrique ; les Mangias sont cependant assez habiles pour en confectionner eux-mêmes. L'usage en est, du reste, général dans toutes les tribus voisines.

Les flèches sont en tout point semblables à celles des Togbos, mais plus fortes. L'arc est un simple morceau de bois dur non travaillé et non coudé ; il est tendu par une lanière en écorce de rotang et le guerrier porte toujours deux lanières de rechange.

Les haches sont des sortes de serpes recourbées au fer arrondi, large et épais, et servant plus d'outil que d'arme de défense.

Les couteaux sont contenus dans des gaines en cuir, étroites dans le sud, plus larges dans le nord, où elles se terminent par un morceau de cuir

garni d'ornements en fer; ils se portent scit en ceinture, soit au bras.

Presque toutes ces armes, à l'exception peut-être des pioches, nommées gapo, du nom de la tribu des Ngapous, qui a la spécialité de leur fabrication, semblent dues à l'industrie locale.

Il n'est pas en effet de village Mangia un peu considérable qui n'ait sa forge. On y voit même parfois un haut fourneau très bien compris avec cheminée en terre à brique.

Le fer n'est point la seule industrie du pays. La vannerie, comprenant les nattes, paniers, corbeilles de toute sorte, les boucliers, etc., est très adroitement confectionnée.

Il est à remarquer que le dessin des nattes de couchage est exactement semblable à celui des nattes des Ndrys et composé de quatre triangles : deux noirs et deux blancs.

La poterie, faite avec une terre grossière et mal préparée, n'est pas dépourvue d'art.

Chaque maison contient deux vases à pipi, d'une capacité de 10 à 25 litres. D'autres poteries, de moindre dimension et plus ornées en général, servent aux usages culinaires : quelques fétiches sont modelés en terre cuite.

L'industrie du bijou semble très rudimentaire ; on trouve cependant des bracelets de fer en spirale, des épingles à cheveux à tête plate, des ornements en cuivre, boutons ou anneaux de bras et de jambes, des ceintures en fer carré d'un centimètre de côté. Du reste, l'usage des bijoux semble peu répandu.

Le costume est plus rudimentaire encore que les ornements. Il consiste, chez les hommes, en une simple bande d'étoffe retenue à la ceinture et passant entre les jambes. Elle est faite en coton tissé dans le pays, ou le plus souvent fabriquée avec l'écorce d'une espèce de ficus appelé rauco.

Deux incisions sont faites à l'arbre au moment de la montée de la sève ; une autre incision fend l'écorce perpendiculairement aux premières. Avec un maillet, on frappe l'écorce jusqu'à l'amollir, elle s'enlève alors facilement ; puis on la traite par le battage pour détacher les parties ligneuses et il ne reste bientôt que des fibres enchevêtrées qui forment un tissu relativement souple et solide.

Les femmes remplacent le pagne par une très légère touffe de feuillage tenue très bas dans la ceinture par devant et par derrière.

La coiffure des Mangias est assez semblable à

celle des Togbos et des Langouassis : ils paraissent en être moins soigneux.

Comme dans les autres tribus, la femme paraît être une esclave privilégiée : esclave du père, du mari ou du chef. Outre le soin du ménage, l'allaitement et la garde des enfants en bas âge, la fabrication des maisons, des poteries, du pipi et de la mouture du grain, elle est exclusivement chargée des travaux agricoles.

Dans le défrichement des vastes espaces où le mil, le manioc et les plantes potagères sont ensemencés, elle est aidée par les hommes. Ils lui prêtent encore le concours des esclaves mâles et même, au besoin, des hommes libres pour l'ensemencement et les gros travaux de récolte et de remisage ; mais l'entretien lui incombe tout entier.

C'est elle qui construit la partie maçonnée des cases rondes. Elle se sert pour cela de l'argile déjà pétrie par les termites ou fourmis blanches, qu'elle met à s'amollir dans de grands trous pleins d'eau. Une fois bien pétrie cette argile, riche en acide formique, est plus fine que toute autre ; elle se fend moins sous l'action du soleil et est susceptible de recevoir un beau poli, sur lequel parfois

des losanges et des carrés seront creusés du bout d'un bâton pointu.

Les hommes font la charpente et la toiture de chaume ; ils sculptent parfois les montants des portes basses et tissent élégamment les paniers des greniers à mil et les nattes de couchage.

Les Mangias sont grands amateurs de viande. Outre les poules fort nombreuses dans les villages, ils ont des cabris, auxquels il paraissent tenir beaucoup.

Comme les Togbos et les Ndrys, ils mangent leurs morts et probablement précipitent le dénouement de l'existence des vieillards.

Ces besoins de viande en font des chasseurs. Tous les sentiers sont semés de pièges : trous profonds aux parois verticales, longs de 1 à 2 mètres, larges de 25 à 50 centimètres, profonds de plusieurs pieds, que cachent les hautes herbes. Quand celles-ci ont disparu, ils les recouvrent d'une mince couche de terre soutenue par de légers morceaux de bois. L'animal sans défiance, antilope, bœuf, buffle ou félin qui posera le pied sur cette chausse-trape y plongera jusqu'aux épaules et ne pourra se relever.

Ces pièges ne sont pas les seuls : partout des

collets, des troncs d'arbres ou des pieux énormes retenus en équilibre par des systèmes ingénieux que le simple froissement d'une paille ou le moindre frôlement fera tomber sur la proie sans défiance, attestent l'ingéniosité des Mangias.

Les plus petites rivières contiennent des poissons, des moules et des crevettes, et les Mangias sont aussi bons pêcheurs que grands chasseurs.

Les coquilles terrestres forment un appoint important dans leur nourriture. Ces crustacés et ces mollusques s'attachent de préférence à la vigne sauvage ; ils sont de deux sortes : l'un à coquille longue de 0^{m}08 et pointue, l'autre de forme courte et massive. Les Mangias les mangent crus.

Le pays offre encore la perdrix, le francolin, la pintade, plusieurs variétés de ramiers et de tourterelles.

Les singes sont rares ; cette rareté tient peut-être à la grande consommation qu'en ont faite les naturels. Quand on l'a décapité, dépouillé et privé de ses avant-bras, le singe, rôti à la broche, peut se servir sur une table sans provoquer trop de répugnance ; il ressemble alors à un lièvre rôti, sa viande est généralement bonne.

Il faut signaler encore parmi les animaux remarquables l'éléphant, les félins, depuis le léopard jusqu'au chat-tigre, et le kanguroo.

La chasse est chez les Mangias une véritable passion. S'ils brûlent chaque année les hautes herbes, c'est bien plus pour dégager leurs territoires de chasse que pour améliorer les cultures ; c'est que les herbes des prairies sont si hautes qu'on les prendrait pour des roseaux. Le gibier y trouve, en même temps qu'une pâture abondante, une sécurité parfaite.

L'incendie est conduit avec art et persévérance, et le gibier, chassé de retraite en retraite finit par donner dans les pièges ou les immenses filets dans lesquels il périt en grande quantité.

Cette habitude des incendies périodiques a modifié complètement l'aspect primitif de la végétation du pays. On n'en retrouve plus désormais la trace que dans le fond des ravins et dans le lit des marais permanents.

Là, les arbres immenses des forêts intertropicales, élèvent leurs cimes majestueuses que les lianes folles relient au sol par des enchevêtrements inextricables. Ces témoins gigantesques de l'activité productive du sol prouvent qu'à l'homme, seul, il

faut demander compte de la monotonie du paysage.

Les espèces les plus robustes ont seules pu résister à l'épreuve dévorante du feu.

Les splendides fromagers, les élégants Borassus, le palmier et tant d'autres arbres qui flattent l'œil du voyageur et fournissent à l'habitant leur contingent de ressources et de bien-être ont succombé devant le fléau sans cesse renouvelé. La gutta-percha, victime du même fléau, ne se trouve plus qu'exceptionnellement alors que tant de terrains lui seraient propices.

Le territoire est devenu d'un parcours plus facile, mais d'un aspect désolant d'uniformité. Les arbres qui résistent à la dure épreuve, rabougris, souffreteux, se tordent, se crevassent, se déchirent étendent lamentablement leurs branches noircies, avares de feuillage et d'ombre.

A· cette monotonie de la végétation, vient s'ajouter celle de la configuration du pays : ce n'est qu'une succession de collines parallèles entre elles, uniformément hautes, sans points saillants, sans ravins imprévus, sans pics ni rochers élevés. Les crêtes sont toutes d'un jet ou s'abaissent doucement vers le N. N.-E. Tel est l'aspect de cette contrée

dont l'étendue embrasse celle de cinq à six départements français.

Mahou est le dernier village Mangia, au nord, vers la tribu des Aouyas ; il est situé en pleine brousse où se remarquent de nombreuses traces du passage des éléphants. Ce sont des pistes larges d'un mètre environ, souillées par endroits de crottins monstrueux ; dans le sol humide, les pieds des colosses laissent leur empreinte en creusant des trous ronds d'un demi-mètre de diamètre.

CHEZ LES AOUYAS

Avec la tribu des Aouyas, le type des naturels change : beaucoup ont des traits européens. Sans être grands, ils sont bien faits et légèrement bedonnants. Leurs extrémités sont petites, leur tête généralement rasée. Ils portent peu d'ornements et sont très sociables.

Le tempérament pacifique de cette tribu la rend presque journellement victime des déprédations de ses voisins, les Ngao-Ngapous dont les fusils à deux coups les effrayent horriblement ; aussi les villages sont-ils négligés, les maisons sales et pauvres. Leurs ressources sont précaires : peu de poules, pas de chiens ni de chèvres. On rencontre souvent des villages abandonnés des femmes et des enfants : quelques hommes sont là sac au dos, prêts à fuir, se tenant sur le qui-vive.

Les Aouyas parlent un dialecte Ndry. Leur pays est bien moins peuplé que celui des Mangias. Les villages sont quelquefois éloignés de plus de dix kilomètres. On n'y rencontre aucuns signes extérieurs du fétichisme ; les cases sont mal faites,

assises au ras du sol, fermées de portes hautes en nattes grossières.

Les Aouyas ont raconté à M. de Béhagle que dans l'E. N.-E. de leur tribu, les musulmans ont livré une grande bataille à un blanc ; ils l'ont tué, ainsi que ses esclaves, et ont pris toutes ses marchandises : il s'agit vraisemblablement du massacre de Crampel.

Les tribus voisines des Aouyas sont les Aoukas et les Ngamas, au nord ; leur pays est traversé par la rivière Gouroungou qui doit être la branche la plus méridionale du Chari, que l'islamisme dans sa marche envahissante occupe depuis longtemps déjà.

Les rivières, en ces lieux, sont fort encaissées. Les eaux sont souvent basses, mais, à l'époque des crues, elles s'élèvent de plus de quinze mètres : aussi aperçoit-on, dans la saison sèche, des dépôts limoneux et des herbes charriées jusque dans les branches élevées des grands arbres. A quelle cause faut-il attribuer ces crues énormes ? Elles sont sans doute provoquées par les orages, car la pente des rivières ne permet de leur supposer qu'une durée momentanée.

Les arbres qui les bordent portent également

dans leurs plus hautes branches des termitiè solidement maçonnées, au-dessus du niveau qu' teignent les plus hautes eaux : de gros sin cynocéphales y gambadent en poussant leurs abo ments retentissants.

Le petit village de Naci est établi sur la r droite de la rivière. Les habitations y sont rar vieilles et disséminées, mais les défricheme prouvent par leur étendue qu'une grosse agg mération est proche : en effet, à peu de distan le village de Yagossou étale ses cases et ses c tures.

Ses habitants sont fort affables et ont des viv en abondance ; mais ils sont également pillés rançonnés par les Ngao-Ngapous. Ces derniers sont pas musulmans, car ils ne prient pas ; m ils sont vêtus à la mode arabe et bien pour d'armes à feu. Ils traversent les Ndougga vivent au N.-E., et le pays se dépeuple dev eux : les Mbaggas en ont disparu, les Acongas les Ndouggas diminuent sans cesse par suite de guerre, de l'esclavage et de la famine. Les inc sions de ces hommes terribles s'étendent jusqu' Ngamas, au N.-O. des Aoukas, aux Asara-Sar au N. de ceux-ci.

LES GENS ET LE PAYS DU GRIBINGUI

En approchant du pays occupé par les Acongas, le terrain s'abaisse d'une manière sensible ; les herbes deviennent plus courtes, la forêt ouvre de vastes clairières d'où la vue embrasse une grande vallée : dans cette vallée coule le Gribingui qui porte ses eaux jusque sur les confins du Sahara.

Ce fleuve coule dans une plaine large d'un ou deux milles, fermée par deux rangées de collines basses et sans relief. Sa largeur est de cinquante mètres et sa profondeur considérable. Au-delà du fleuve, les villages Acongas sont disséminés sur la rive droite ; puis une brousse épaisse de cinq jours de marche, sans habitants, sans ressources, règne jusqu'à une grande rivière qui s'appelle Ba-Mingui et coule E. S.-E. Les Musulmans ont des établissements près de ce cours d'eau qui pourrait bien être plus considérable que le Gribingui lui-même, qui vient du Sud.

L'étroite bande de terre située entre l'Oubangui (5° N.) et le Gribingui (6°45' N.) est d'environ

deux cents kilomètres ; elle est traversée par les Monts d'Arenberg qui suivent à peu près le 6e degré N., des Monts Banda dans l'Est, aux sommets du Ngaoundéré dans l'Ouest. Cette chaîne, quittant par (6°30' N.) le nœud orographique du Ngaoundéré passe par (5°45 N.) en-dessous des Mangias-Gourié, et par (6° N.) dans la région de Zouli. Elle forme donc une courbe dont la concavité est tournée vers le Nord.

M. de Béhagle prit, sur le Gribingui, une série d'observations astronomiques pour déterminer la position de la rivière que son confluent plus à l'ouest, avec le Gouroungou,rendait doublement intéressant. Il étudia son cours, sa profondeur, la hausse de ses eaux, la vitesse de son courant.

En été, le Gribingui a quarante-sept mètres de large, son courant file dans l'ouest avec une vitesse de 2.700 mètres à l'heure ; mais lorsqu'il se rencontre avec le Gouroungou, sa largeur atteint près de soixante mètres, sa vitesse augmente et son cours se redresse au nord. Même à la saison sèche, ce cours d'eau n'est pas guéable. Cette constatation, qui est d'un haut intérêt pour l'avenir commercial du pays, confirme le bien fondé des observations faites plus haut, au sujet de la

Toumi et du Gourié. Un fait positif est acquis : du bassin de l'Oubangui à celui du Chari, il n'y a qu'une distance de cent cinquante milles, moins de trois cents kilomètres. La voie commerciale qui unira ces deux bassins n'aura probablement qu'un parcours terrestre de cent à cent cinquante kilomètres au plus.

Le Gribingui est assez poissonneux ; on y trouve particulièrement une espèce de barbeau gris-perle, sans écailles, à belles moustaches rouges dont la chair est exquise. Les Acongas pêchent beaucoup au moyen de grandes nasses, disposées le long des rives dans des barrages qui empêchent le courant de les emporter. Ils chassent l'antilope qu'on aperçoit en troupeaux, mais dont la chair est fort dure, même chez les jeunes.

Tout le long du Gribingui et même dans l'Adamoua, on remarque sur la couche ferrugineuse des stries et des trous qui intriguent le voyageur.

Les stries sont des rainures creusées dans le roc, longues de quarante-cinq centimètres, profondes de deux environ, larges de quatre à cinq. Plus larges et plus profondes au centre, elles vont en s'amincissant et en diminuant de profondeur aux extrémités. Elles sont jetées sans ordre et par

groupes sur le sol, parfois parallèles, souvent divergentes, elles ne laissent deviner aucune intention de dessin.

Les trous sont tout aussi curieux : ils sont coniques, et leur base supérieure, de vingt-cinq à trente centimètres de diamètre, est une circonférence parfaite. Leur profondeur ne dépasse pas un pied. Servaient-il de mortiers pour écraser les grains ? Mystère et antiquité !

Quant aux stries, ce sont des polissoirs dont les parois et le fond sont unis, usés par un long frottement. Si l'on s'agenouille devant une de ces rainures et si l'on y fait glisser un caillou, la longueur de la raie concorde avec le développement des bras. Le maximum d'efforts se faisait au milieu de la rainure, le minimum aux extrémités. Ces polissoirs, semblables à ceux que l'on voit en France dans le Périgord, sont les traces ineffaçables d'une civilisation tout à fait primitive.

Qu'est devenue la race autochtone ? Disparue sans doute, ou bien fondue dans la race envahissante. Si les hommes ont été tués et mangés par les conquérants, les femmes ont dû être épargnées et demeurer comme épouses ou esclaves. N'est-ce pas par elles que s'est introduit, chez les nouveaux

venus, l'usage du baguerré, pointe de quartz poli par le frottement, dernier vestige de l'âge de pierre ? La supposition semble pour le moins vraisemblable.

Du petit village de Danazou jusqu'au village Aconga situé à deux kilomètres du confluent du Gribingui et du Gouroungou, le pays est couvert d'une immense forêt vraiment belle. Ce ne sont plus, il est vrai, ces arbres immenses aux troncs blancs, lisses et droits commes des colonnes, qui donnent aux paysages des rives du Congo et de l'Oubangui un aspect si surprenant, mais à la longue bien monotone.

Ici les arbres les plus élevés séduisent l'œil par leur écorce rude, leurs branches tordues, leur feuillage découpé, tantôt touffu comme celui des grands fici, tantôt léger comme celui des acacias. L'air et la lumière circulent cependant dans cette forêt dont l'herbe atteint six mètres de hauteur. Drues, serrées, semées de liserons qui grimpent aprés leurs tiges, les graminées envahissent les sentiers, noient le voyageur dans leurs feuilles et l'obligent à marcher tête baissée, les deux mains en avant pour protéger son visage et ses yeux des cuisantes coupures. Alors, perdu dans leurs flots,

aveuglé par leurs tiges, il n'a plus d'autres préoccupations que de se défendre de leurs atteintes et d'éviter les obstacles, trous et pierres, qui sèment le chemin. Il ne voit rien des beautés qui l'entourent, ne pense bientôt plus à rien et marche presque inconsciemment, engourdi dans une obsession pénible.

Que de choses, pourtant, il y aurait à voir et à ramasser ! Ce sont mille fleurettes variées aux couleurs douces ou vives, mais toujours délicates et gracieuses ; des insectes bizarres aux formes les plus étranges, les plus inattendues, qui ressemblent soit à un morceau de bois sec, soit à une feuille nette ou froissée, sèche ou verte, à un brin d'herbe, à un fétu de paille, et qu'il faut voir marcher pour avoir conscience de leur existence. Chaque pas fait découvrir une merveille nouvelle, qu'on regrette de ne pouvoir emporter.

Les essences forestières varient un peu. Le karité se trouve en grande abondance dans le pays. C'est ici un arbre de moyenne dimension à l'écorce dure, au feuillage assez rare. Le fruit, de la grosseur d'une noix, est entouré d'une chair agréable au goût ; cette chair blanche fournit une sorte de beurre végétal assez peu apprécié des

Européens. Le beurre de karité, avec lequel on fait non seulement de l'huile alimentaire et du savon, mais aussi de la bougie, sera probablement une des grandes ressources du commerce futur de ces régions. Le pays produit encore du riz et du miel excellent.

A une journée de marche vers le nord se trouve le petit village de Talavé, composé de quelques huttes seulement. Il donne lieu à une remarque : c'est la première agglomération, en venant du sud, qui possède des espèces d'échafaudages servant de salles de conversation et de repos. Ce sont des plates-formes en rondins, reposant sur quatre fourches, à 1m20 du sol. Les hommes se tiennent sur ces lits peu moëlleux, les uns couchés sur des nattes, les autres assis sur le bois, mal équarri, où ils reçoivent directement la fumée de quelques grosses bûches qui brûlent sur le sol au-dessous d'eux.

Dans la même direction, à 15 ou 20 kilomètres, on rencontre le village de Finda, sur la rive gauche de la petite rivière Mihi. Puis le Gribingui fait une vaste boucle et se redresse vers le nord. Il a, à cet endroit, 80 mètres de largeur et semble très profond. Sur sa rive droite, vit la tribu des

Aretons. M. de Béhagle fut le premier européen qui pénétra dans cette tribu.

Leurs villages sont entourés de plantations de mil dépassant cinq mètres de hauteur. Le maïs, les courges, le tabac abondent de toutes parts. Les Aretons ont cette supériorité sur les noirs établis au sud de leur pays; ils font usage de la pirogue. Les ponts de liane ont disparu.

Au-delà du confluent du Gouroungou et du Gribingui, les Ngamas ont de grands villages : l'un d'eux, Tréga, est à cinq jours de marche à l'ouest de Finda ; l'autre, Donando, est sur le fleuve lui-même. Dans le Nord-Est, se trouve le village de Vadoura, sur le Ba-Mingui. Le pays des Ngamas est traversé par un affluent du Gribingui, le Vasako.

CHEZ LES TENNÉS

Le Vasako délimite au sud le territoire de la tribu des Tennés, sous le 8e degré de latitude nord. Le principal village est Madjé Tezzé. Les indigènes sont de grands beaux hommes, rarement tatoués et presque sans ornements de visage. Ils portent pour tout costume soit un tablier de cuir, soit une peau de chèvre attachée par derrière et qui pend jusqu'aux talons. C'est moins un vêtement qu'un siège portatif.

Ils ramènent quelquefois le tablier en avant; mais la pudeur n'est pour rien dans cette mode, car tous ces sauvages, depuis l'Oubangui jusqu'à l'Adamaoua — et même au-delà, — ne se couvrent que pour éviter les coupures cruelles des hautes herbes et les atteintes de mouches microscopiques qui pullulent en ces pays.

Quelques Tennés ont de petites blouses venant jusqu'aux hanches et faites de bandes de coton alternativement bleues et blanches. L'encolure porte un empiècement bleu en triangle. Ce vêtement, fait en tissu africain, a été apporté du

Baghirmi par des marchands d'esclaves qui fréquentent la région.

Les coiffures sont variées et intéressantes.

Beaucoup d'hommes ont la tête rasée ; d'autres laissent des triangles, des ronds, des losanges de cheveux qui font un damier de leurs crânes ; d'autres, enfin, se coiffent en étoile, dont les branches sont formées de minces mèches tenues raides par une garniture serrée en fils d'argent. C'est la coiffure des Minas, sur la côte occidentale d'Afrique et celle que Nachtigal vit autrefois au Baghirmi.

Le fer est très abondant en ces régions, et les Tennés portent beaucoup d'ornements faits de ce métal. Entre autres, ils ont de grands anneaux de bras et de jambes, faits en fer laminé d'une dizaine de centimètres de largeur. Ils ont aussi des bracelets en laiton fondu d'un travail fini, mais de provenance Sara : *Sarada,* comme ils disent.

Chaque village possède un puits abrité par de gros arbres et creusé dans des alluvions siliceuses très dures, sans murs ni boisage. Ces puits fournissent une eau blanche, comme laiteuse, c'est cette eau qui a fait donner au Ba-Mingui le nom de Bahr-el-Abiod, ou Fleuve Blanc.

La vie semble tout extérieure dans ce pays. Les maisons frappent par leur exiguité. Comment des géants, comme les Tennés, peuvent-ils coucher dans ces petits nids ronds, dont le diamètre dépasse à peine leur taille ? C'est tout un problème.

La maison, au ras du sol, est formée d'un cylindre en nattes, maintenu par des piquets et surmonté d'une toiture conique. Elle a deux mètres et demi de diamètre sur pareille hauteur. Chacune contient un lit sur quatre fourches de bois fichées en terre, un foyer et quelques épis de maïs attachés à la toiture. A l'extérieur, sur une aire bien battue et bien propre, des lits sont installés à l'ombre de beaux arbres, ou de tonnelles de plantes grimpantes : helmia, calebasses, coloquintes.

C'est là que les hommes dorment ou causent le jour pendant qu'auprès de la maison la femme s'occupe des enfants et du ménage.

Cuisine et travaux, tout se fait au dehors ; la maison n'est que le buen-retiro, où l'on s'abrite la nuit : le gynécée. Aussi la cour est-elle encombrée d'ustensiles ; grandes jarres dans lesquelles les vieilles femmes apportent du puits l'eau nécessaire aux besoins journaliers, foyers formés de gros blocs

d'argile arrondis, vases en terre, calebasses délicatement ornées qui viennent de chez les Saras.

Les femmes sont grandes, aux cuisses puissantes, aux proportions heureuses.

Elles ont plus de ligne peut-être, que les femmes Banziries, mais elles ont en moins l'élégance, la grâce, la souplesse de tout le corps, la langueur du regard, la finesse du sourire, l'harmonie de la coiffure.

Ce sont des beautés mâles et frustes.

Leur tête est. rasée ou simplement couronnée d'un carré de cheveux. Leurs .ornements, colliers de grosses perles jaunes, ceintures de perles de fer — produit de l'industrie locale, — anneaux de fer laminé, gros bracelets d'ivoire, n'ont rien d'élégant. Elles portent par devant un tout petit pagne de franges en cordes,simple tablier de quinze centimètres carrés, et rien par derrière. Quelquefois, cependant, le tablier de cordes est remplacé par des franges de perles de fer, dont les ondoiements lumineux sont fort jolis. En général, elles ne sont ni tatouées ni mutilées.

Ethnographiquement, les Tennés sont nettement séparés des Aretons et se rapprochent des Saras. Les hommes s'occupent de vannerie ; mais

la préparation du malt et de la bière est leur grande occupation. Une natte, reposant sur des rondins, reçoit des feuilles de sycomore qui forment un lit frais et aéré. Le grain de sorgho sucré est mis en mince couche sur ce lit, puis recouvert de feuilles et d'une grande natte. On arrose fréquemment et le grain ne tarde pas à germer et à lever. La bière fabriquée avec ce malt donne une ivresse rapide, douce et gaie, sans lendemains accablés.

A citer parmi les ustensiles, les vases en forme de bouteille, faits de feuilles sèches collées les unes aux autres par un procédé ingénieux, et des plats de bois en forme de bateau.

L'armement des Tennés est composé de la lance, très riche en fer, montée en rotin et ornée d'un talon de même métal ; le couteau à jet, lame longue et forte recourbée vers le haut et n'ayant qu'une tige divergente servant à l'accrocher au bouclier ou à la porter sur l'épaule ; enfin le couteau de bras, tout d'une pièce, dont le manche en fer porte une garniture tressée en corde ou en nerfs d'animaux. La gaine est généralement en peau de crocodile et contient un minuscule couteau qui sert de rasoir. Tous les Tennés ont des

sifflets ou des cornes d'appel garnis de fer, d'argent ou d'étain.

Les maisons sont disséminées par petits groupes au milieu des hautes plantations de sorgho, qui les cachent presque en entier. Le tabac, l'helmia, la courge, la calebasse, le ricin dont l'huile sert à la toilette, la noix de terre, l'arachide, la petite pomme de terre : la patate, s'y cultivent aussi.

La population de Madjé-Tezzé ne dépasse guère un millier d'habitants et l'étendue des cultures peut être évaluée à deux cents hectares au moins.

Les Tennés tirent grand profit du commerce de l'ivoire. L'éléphant est très commun dans ce pays : il vit tout autour du village en troupes nombreuses qui viennent parfois ravager les plantations.

Avec Madjé-Tezzé, les principaux villages de la tribu des Tennés sont Magio, Mala et Dagamba.

Dans les environs de Magio, le pays est très uni, la prairie marécageuse semée de verdoyantes rizières et coupée de forêts épaisses. Mais les essences sont légères et le sous-bois n'est encombré d'aucune liane, d'aucune végétation parasite. On

y trouve les figuiers rabougris, le caaba non comestible, et le cangan sans saveur ni fraîcheur.

Au village de Magio, les maisons sont rassemblées par groupes de trois ou quatre ; elles sont entourées d'une palissade en branches élevées, destinée à les protéger contre les attaques des animaux féroces. Les fourrés de la forêt recèlent en effet de gros félins : lions sans crinières, léopards et chats-tigres de toute espèce ; des ruminants : bœufs sauvages, buffles, zèbres et girafes ; des pachydermes : éléphants, rhinocéros ; des reptiles : boas et trigonocéphales. Mais l'éléphant surtout paraît y vivre en troupes nombreuses.

Toujours vers l'Ouest, dans la direction du pays des Saras, se trouve Mala, à cinq kilomètres de Magio. Le village est grand, la population très dense est de taille plus élevée encore qu'à Madjé-Tezzé. De caractères ethniques en tout semblables, la race est peut-être plus pure de mélange. Le type n'est point beau. La lèvre inférieure est rieuse et grosse, la lèvre supérieure légèrement retournée, la mâchoire très large, le front bas, la tête pointue et trop petite pour de si grands corps.

UNE CHASSE A L'ÉLÉPHANT (1)

En passant près de Bogami, village situé sur l'Oubangui, à 30 kilomètres environ de Bangui, les Banziris qui me convoyaient aperçurent, près de la rive, un éléphant de très grosse taille.

Je garnis rapidement mes poches de cartouches, mon ordonnance en fait autant et pendant que mon boy prépare d'autres paquets, je fais approcher la pirogue du monstre dont l'attention n'était pas encore éveillée. Trois pirogues dont les pagayeurs sont un peu inquiets sur l'issue de l'affaire se tiennent prudemment à l'écart.

Quand nous fûmes à une cinquantaine de mètres de l'éléphant, je commençai le feu.

L'énorme animal prenait ses ébats dans l'eau et aux premières balles, sans manifester d'émotion, bien que blessé, il remonta tranquillement la berge et disparut dans la forêt.

---

(1) Cette chasse a été faite par M. Briquez, de la mission Maistre, qui en conta les péripéties à M. de Béhagle, d'après les notes de qui nous la racontons.

Je pris terre aussitôt et, suivi de deux sénégalais et de mon boy, je me précipitai à sa poursuite.

Le sang que l'éléphant perdait en grande abondance nous guida. A peine avais-je fait deux cents mètres sur ces traces, qu'un bruit épouvantable d'arbres abattus et de branchages cassés se fit entendre.

L'éléphant revenait au grand trot vers la rivière. Brusquement je me jetai de côté et il passa près de moi, sans me voir.

Il balançait sa trompe furieusement à droite et à gauche, et secouait douloureusement sa tête saignante.

C'est là que nous le visions : de nombreuses balles de fusil Gras se logèrent dans son crâne, avant qu'il eût atteint la rivière.

Il s'y précipita et pendant que nous le fusillions encore du haut de la berge, il aspira longuement de l'eau dans sa trompe et en aspergea ses blessures.

Nous étions presque à bout de cartouches, l'animal résistait à la mort.

Vainement, il essaya de remonter sur la berge. Sa masse énorme vacilla sur ses jambes qui

flageolaient et il tomba sur le flanc en poussant un cri douloureux.

Tous les indigènes, jusqu'alors cachés dans la brousse, se précipitèrent à la curée. C'était à qui enlèverait le plus gros morceau de viande.

En un clin d'œil 1000 kilos de viande furent embarqués dans les pirogues et ce n'est qu'à regret que plus de la moitié de l'animal fut abandonnée aux gens de Bogami.

La chair de l'éléphant est très mangeable. La trompe, quand l'animal n'est pas trop vieux, est le morceau de choix.

Les défenses de celui-ci pesaient 51 kilogrammes, et quand on les enleva on constata que l'éléphant avait plus de soixante blessures et trente-sept balles dans le crâne.

CHEZ LES SARAS

Toute la région du pays des Saras est boisée, coupée de marais et d'étangs semés de riz. Le paysage est fort sauvage. On y trouve en abondance les fruits du tamarinier que l'on mange au bout d'une année. On enlève l'écorce qui entoure la pulpe agglomérée autour des noyaux, et celle-ci forme alors une espèce de confiture, point mauvaise, mais d'une acidité trop grande pour les Européens. Les naturels ont le palais moins délicat et les dents meilleures ; aussi savourent-ils le tamarin vert ou mûr. Ils le mangent non seulement comme une friandise, mais comme un remède à tous les maux. Ils en font des soupes très rafraîchissantes qui guérissent — paraît-il — fièvre et dysenterie. Les tamariniers atteignent des dimensions colossales ; presque tous dépassent deux mètres de diamètre, et leur ombre couvre plus de neuf cents mètres carrés.

Le pays est baigné de plusieurs marais étendus et peu profonds dont les eaux montent à une température de 40° centigrades alors que le thermo-

mètre ne marque à l'air libre que 28 à 30°. Cette différence est due à ce que la couche d'eau peu épaisse repose sur la nappe ferrugineuse qui absorbe une grande quantité de calorique.

Les Saras sont du même type, quoique cependant un peu moins grands, que les Tennés. Ils portent comme eux la peau de chèvre par derrière, et des ornements en fer. Ils sont d'une étonnante familiarité et d'une gaieté fort bruyante. Ces hommes sont très grands, très bien proportionnés et même jolis de visage. Le type le plus répandu a le visage large et rond, le nez droit et court, la bouche petite et le menton rond. Mais souvent on trouve des figures étroites au grand nez aquilin, aux lèvres minces finement souriantes, aux joues creuses légèrement encadrées d'une ligne de barbe depuis le haut de l'oreille jusqu'au menton. Un œil doux éclaire leur visage.

Les femmes très jolies, — non très belles, — de formes irréprochables ont des lignes pleines d'ampleur. Vues dans leur occupation de mouture, elles forment des sujets dignes de tenter un peintre et surtout un sculpteur. Debout, les talons joints, elles élèvent au-dessus de la tête, de toute la longueur de leurs bras puissants, le lourd pilon

qu'elles laissent tomber ensuite dans le haut mortier de bois placé devant elles. Et ce continuel mouvement fait alternativement cambrer leurs reins ou bomber leur poitrine aux seins droits et fermes. Assises à terre, d'autres femmes tamisent le grain pilé dans des calebasses très ornées, tandis qu'autour d'elles des enfants jouent sur les aires proprettes des maisons.

Très grandes également, d'un remarquable développement de hanches, les femmes ne portent aucun bijou. Elles ont la tête ordinairement rasée, ne s'épilent pas, n'ont les lèvres ni les oreilles percées.

Les hommes ont souvent des tatouages en relief et presque tous ont les joues barrées de nombreuses cicatrices qui partent de la tempe pour aboutir à la mâchoire inférieure. Ils portent comme ornement des anneaux de pied, remarquable tige de fer aplatie dont les deux extrémités se réunissent formant quatre pointes d'un centimètre environ. Le plan de la circonférence est faussé à la hauteur des chevilles. Les pointes portées en arrière peuvent servir d'éperons.

Ils se font des colliers avec les perles ou en garnissent leurs chevelures. L'on voit des coiffures

faites de petites perles de fer qui paraissent de véritables chefs-d'œuvre de ferronnerie, surtout si l'on songe à la simplicité de l'outillage dont ces gens disposent.

La plupart d'entre eux ont la tête rasée ou ne conservent sur le sommet du crâne qu'un petit carré de cheveux. Ils portent des bagues, des anneaux d'argent, des sifflets garnis de ce métal et des cornes d'antilopes. Enfin, les émouchoirs en queue de cheval sont un luxe courant.

Leurs armes se composent uniquement de grands trombaches simples et lourds, de lances montées en rotin garni de cuivre ou en bois supportant un talon de fer ; armes hautes comme des flamberges, lourdes et puissantes dont ils sont très fiers.

Ils méprisent nos fusils et prétendent avoir battu les musulmans qui vinrent leur faire la guerre avec des armes à feu. Ils se liment les dents carrément ; ils les ont laides et noircies par le continuel usage de la chique.

Leurs cases sont rondes, faites en nattes recouvertes de chaume tressé au sommet ; elles ont de $2^{m}50$ à $3^{m}50$ de diamètre et, en général, 4 mètres de hauteur.

La maison du maître n'est pas isolée : autour d'elle se groupent un certain nombre de cases qui dépendent, sans doute, du nombre des femmes et des esclaves du propriétaire ; puis les greniers à mil, les cuisines abritées, les lits de repos couverts de dômes finement nattés, les poulaillers, les débarras, etc.

Une palissade de hautes branches d'arbres fort rapprochées les unes des autres défend un côté au moins du groupe de maisons. Les helmias, les courges et les coloquintes y grimpent et forment une muraille de verdure qui protège les maisons contre le soleil et le vent.

Perdues dans les grandes plantations de sorgho, dont les tiges, de plus de cinq mètres de haut, les cachent complètement ; bien entourées de verts helmias, de tonnelles de calebasses, de plantations ramées, de plantes grimpantes ; gracieuses dans leur petitesse et leurs formes arrondies, fraîches dans leur verdure, ces maisonnettes forment de jolis cadres aux tableaux animés des femmes qui travaillent et des enfants qui jouent.

On ne remarque en fait d'ustensiles nouveaux que de jolis filtres à merissa (bière de mil) en vannerie cônique.

Dans les cours et près des maisons, il y a quelques traces de fétichisme : on voit entre autres choses des coquillages terrestres suspendus près des petits tréteaux en rondins que l'on trouve également chez les Togbos.

Certains groupes de maisons ont leur puits comme chez les Tennés. L'orifice, à ras de terre, est entouré d'un petit mur et d'un petit fossé pour arrêter les ruisseaux formés par la pluie et les empêcher d'entraîner dans le puits les détritus qui jonchent le sol de toutes parts.

Comme chez les Tennés on voit, au pied de grands arbres, des aires bien battues qui servent de lieu de réunion. On n'y trouve plus ces lits élevés au-dessus du foyer; mais chaque village a un belvédère d'où la vue peut s'étendre au loin dans la campagne.

Les Saras, nous l'avons déjà dit, se familiarisent facilement; cependant les Européens doivent, avec ces enfants de la nature, user d'infinies précautions et de grands ménagements. Leur mobilité d'impressions les rend d'autant plus dangereux que leur force physique est très grande et qu'ils sont persuadés que les fusils ne tuent pas.

Les plantations sont très considérables : 1200

ou 1500 hectares de cultures autour des villages.

Elles contiennent surtout le sorgho sucré, l'arachide, la noix de terre, les haricots, les helmias, les calladiums et le tabac qu'ils préparent bien et dont ils font un grand usage.

Tous les Saras ont continuellement une grosse chique de tabac dans la bouche ; cette habitude, non observée par M. Maistre, lui avait fait croire que par un caractère ethnique bizarre, ils avaient un côté de la mâchoire plus gros que l'autre.

L'humus silico-argileux est facile à travailler et donne, les années pluvieuses, de très belles récoltes ; mais dans les années sèches,le rendement de la terre est nul et il y a, paraît-il, dans la région des périodes de grande famine.

Pour défricher, retourner la terre et arracher les arachides, les Saras se servent d'une sorte de fourche en bois à 3 branches d'un mètre de long qui est un instrument léger et commode.

Ils sont, du reste, ingénieux et adroits ces grands hommes. On ne saurait trop citer comme exemple de leur industrie et de leurs goûts artistiques les jolis dessins de leurs calebasses, le fin travail de leurs bracelets de cuivre, le ciselage de leurs couteaux de bras, sur lesquels l'artiste grave

au burin mille arabesques variées entourant un lézard très bien réussi.

Ils sont habiles forgerons : leurs trombaches et leurs lances sont en beau fer aciéré.

Leurs pirogues sont creusées au moyen de trois instruments : une hache de fer de 3 à 4 centimètres de large, une herminette de même dimension et un ciseau à bois fiché au bout d'un long manche qui sert de polissoir.

Leurs instruments coupent fort peu. Aussi se mettent-ils à deux : l'un frappe verticalement avec la hache, l'autre horizontalement avec l'herminette, et le bois écrasé, émietté par ce martelage dans les deux sens, s'enlève par petits éclats. Ils font ce travail adroitement et savent si bien cadencer leurs coups que de loin on croirait entendre des calfats européens radoubant un navire.

On serait tenté de croire que les hommes font les travaux difficiles et ne laissent pas aux femmes toutes les corvées.

Les grandes agglomérations, lorsqu'elles sont fixées au sol, ont bien vite fait de déboiser complètement leurs abords. C'est alors bien loin qu'il faut aller chercher le combustible, jusqu'à six kilo-

mètres. Les hommes font eux-mêmes cette corvée qui partout ailleurs incombe aux femmes.

Les Saras sont fort superstitieux ; ils craignent le mauvais œil. Ils ont des sorciers très redoutés et très redoutables s'il faut croire toutes les histoires portées à leur actif.

Kassinda et Djemalti, distants de 15 kilomètres l'un de l'autre, sont les deux principaux villages Saras. Une bande de forêt les sépare. Les maisons sont disséminées dans des cultures très importantes. Après la moisson a lieu le partage des récoltes. Les hommes, assis en rond autour d'un arbre, alignent devant eux des cailloux qui leur sont distribués par les chefs de groupes. Ces cailloux représentent leur quote-part dans les produits de la terre. La propriété serait donc collective quant aux fruits, comme elle l'est quant au fonds ? Question intéressante, jointe à beaucoup d'autres, que le temps et des circonstances malencontreuses n'ont pas permis à M. de Béhagle d'élucider.

CHEZ LES LAKAS

Les Lakas occupent à l'Est des Saras une contrée limitée entre le 8e et le 10e degrés de latitude Nord et le 12e et le 14e degré de longitude Est. Le gros village de Touné s'appelle Caga Ninga ou Caga Mina. Il dépend de la fraction des Bila de la tribu des Lakas.

Au N.-E. de la tribu est située Oudjedje, fraction de la tribu des Mosgoum dont Goundoum fait partie; au N.-O. Pala, au S.-O. Tamata, au S. Dari, à l'O. Baïra, dépendent de la tribu des Lakas. Les Baï Kouri sont loin dans le S.-E. Une rivière appelée Djelmi rejoint le Garr, tandis que le Kan se joint au Tougounou et se jette dans le Toubouri.

Les Lakas se familiarisent presque aussi vite que les Saras; mais avec eux, comme avec tous les noirs en général, le voyageur européen doit savoir allier la douceur à l'énergie. Pour réprimer ou excuser une faute de leur part, l'excessive faiblesse est aussi dangereuse que la force inutile; car si primitif qu'il soit, l'homme possède inné un

vif sentiment de justice auquel il faut savoir en appeler avec une fermeté constante.

Les armes des Lakas sont celles que nous connaissons déjà. Chaque homme porte, outre son couteau à jet, deux ou trois sagaies dont les pointes sont protégées par un étui de cuir. Le fer entier de ces armes est recouvert d'une épaisse couche de matière grise qui est un poison violent : c'est le suc d'une euphorbe assez rare qui se rencontre près de Lamé.

Selon les Lakas, les musulmans noirs et jaunes viennent souvent chez eux pour acheter du mil, des poulets et des chèvres. Les Foulbes, peuple pasteur, venant s'approvisionner de grain chez les païens, c'est contraire au récit de Barth qui a vu les riches cultures de l'Adamaoua. La vérité est que le pays des Lakas est visité par des marchands d'esclaves à l'aller et au retour de leurs expéditions. Dans cette région, située presque aux confins de l'Adamaoua, les esclaves ont une grosse valeur ; il faut aller les acheter plus loin pour réaliser des bénéfices sérieux. Aussi les caravaniers de passage dans ces tribus font-ils des échanges pour subvenir à leur nourriture, ce qui fait dire qu'ils y viennent faire des approvisionnements.

Les maisons de Touné sont comprises dans une enceinte de pieux élevés. Elles ne diffèrent guère de celles des Ndrys ; cependant leur mobilier s'augmente d'une installation ingénieuse permettant à la femme d'écraser le grain avec moins de fatigue.

Un gros bloc de terre séchée forme table, et dans cette table est enchâsssée la pierre sur laquelle le grain doit être écrasé et le pot qui contient l'eau destinée à mouiller légèrement le grain. En avant de la pierre une cuvette creusée dans le bloc reçoit la calebasse dans laquelle tombe la farine. La femme peut ainsi travailler debout avec moins de fatigue.

Les femmes Lakas sont jolies. Elles vivent nues n'ayant pour tout costume qu'une légère branche de feuillage nouveau pendant devant et derrière à leur ceinture de ficelle et qu'elles renouvellent fréquemment. Elles sont douces, gaies, mais n'ont pas la chasteté des Ndryes.

Elles sont mères de très bonne heure et portent leurs enfants maintenus sur leur dos par une peau de chèvre. Les deux pattes de devant de la peau de chèvre sont attachées en bandoulière autour, du corps de la femme, les deux pattes de

derrière autour de sa ceinture. L'enfant est placé dans cette poche dont chacun de ses petits pieds ressort sur les hanches de la mère.

Les femmes ont la tête entièrement rasée. Elles se font tatouer sur la poitrine une croix de Malte dont le pied entoure leur nombril et dont les bras s'élèvent au-dessus des seins. Elles portent souvent un long brin de paille dans leur narine droite et des colliers autour de leur cou. Leur taille dépasse un peu la moyenne. Elles sont élancées, bien faites, de visage agréable ; leur voix est jolie, leur rire très perlé, sonore et frais.

Les hommes portent toujours le tablier de cuir très soigné ; leurs ornements en fer consistent en anneaux de pieds, ronds ou coudés d'assez joli travail, en bracelets et colliers mélangés de perles et de dents d'animaux. Tous portent, pendus au cou, des sifflets d'appel garnis d'étain, d'argent ou d'antimoine. Ils fument le tabac mal préparé dans des pipes de formes variées.

Ils n'ont généralement pas de tatouages ; cependant les naturels de quelques villages ont tous, hommes et femmes, une cicatrice partant de la naissance du nez pour aller jusqu'à la nuque.

Les Lakas ont deux systèmes de numération

ayant entre eux beaucoup de rapport et ne comportant que des différences peu sensibles de dialecte. Ils sont à base décimale ; mais ils ne paraissent guère compter au-delà de 30. Dans l'un de ces systèmes, certains nombres s'écartent de la règle générale de la nomenclature pour s'exprimer au moyen d'un nom de chose. Ainsi de 11 à 20, tous les nombres commencent par « *gli* » : *glikara*, onze, *glidjo*, douze, etc. ; mais au lieu de dire *glindico*, 19, on dit *Coubougou*, la gourde ; *gli n'do*, 20, devient *ngira*, les fesses ; et *guer*, la calebasse, vaut 24.

Le pays est très cultivé, les villages nombreux et animés. Les hommes s'occupent partout à la confection des nattes de grosse paille qui se transforment en maisons ou greniers. Beaucoup de femmes sont ornées de bracelets formés de grosses boules d'ivoire.

A Yamba, les femmes portent leurs enfants sans le secours de ceinture, à cheval sur leur hanche gauche. Beaucoup d'entre elles ont un type étrange : elles sont grandes, minces, et leur visage, au nez droit, offre cette singulière particularité que le menton est à peine indiqué. Elles portent assez généralement, pendu au cou, une

pince en métal d'un travail assez soigné qui leur sert à retirer de leurs pieds les épines qui les blessent.

Cette contrée est très giboyeuse : antilopes, girafes, pintades, francolins, etc. Le lion rôde la nuit autour des villages. Les sauterelles, toujours rassemblées par masses énormes, ravagent les récoltes. Lorsqu'elles s'envolent et fuient au loin, elles forment à l'horizon de gros nuages sombres comme on en voit parfois au coucher du soleil.

DANS L'ADAMAOUA

En pénétrant dans l'Adamaoua, on se sent en plein pays musulman. Sans être la vraie civilisation, ce n'est plus l'état sauvage des populations que nous venons de dépeindre : c'est la vie commerciale et quasi-industrielle. Plusieurs villes sur la Bénoué ont une population très dense.

Le degré de perfectionnement atteint par les indigènes dans la teinturerie, la poterie, la broderie, etc., est le témoignage d'une civilisation déjà avancée et un gage certain de l'avenir industriel du pays.

Rien n'est curieux comme la visite d'une teinturerie : trente trous ronds sont creusés dans le sol ; l'orifice est entouré d'un mince bourrelet de terre. Dans chacun d'eux semble croupir une eau noirâtre surmontée d'une écume putride. Une odeur forte et nauséabonde se dégage des monceaux d'ordures jetés çà et là près des trous.

Ce sont les cuves de teinture. Les feuilles de l'indigo semblent avoir été ramassées vertes ; elles sont pilées et délayées avec de la bouse de vache,

puis séchées et mises en boules pour être conservées. La fiente employée comme fixatif laisse aux vêtements, quand ils sont neufs, cette odeur musquée désagréable qui rappelle celle des chinois.

Les hommes s'occupent de la teinture ; mais ce sont principalement les femmes qui décorent la poterie : elles alignent naïvement, d'un pinceau peu appliqué, des losanges rouges, noirs ou jaunes vifs sur des vases, des calebasses, etc.

Ces populations musulmanes sont douces et tranquilles quoi qu'en aient dit certains voyageurs qui les représentaient comme hostiles à l'Européen.

Les hommes sont accueillants et les femmes gracieuses et engageantes. Partout quand les hommes traitent d'une vente, ils consultent leurs femmes, et celles-ci n'usent point de réciprocité avec eux.

Guéroua est située sur la Bénoué qui en cet endroit est large de deux cent cinquante mètres, profonde et rapide. Guéroua est une place de commerce importante sur la voie qui relie les riches états du sud au Baghirmi, au Logonais et au Bornou. C'est le point d'attraction de nombreux aventuriers du monde musulman. On y

trouve les résines odorantes d'Orient, les tissus anglais venus du Caire, des pommades à la rose de Constantinople, des pains de sucre de Marseillle, des boîtes en cuir, produit de l'industrie Touareg du Haut-Niger, des aiguilles anglaises, de la coutellerie de pacotille, des soies, du coton...

Guéroua peut renfermer trois mille âmes ; elle est divisée en deux quartiers : l'un, habité par les Foulbes jaunes, agriculteurs, éleveurs, fonctionnaires et guerriers ; l'autre, par les Haoussas noirs, plutôt commerçants et industriels. Là se trouvent les teintureries, les ateliers de tissage, des forges où se fondent le cuivre et l'antimoine, où se forgent les armes, les tanneries près desquelles les cuirs teints en rouge, en jaune, en marron et en vert se travaillent, les poteries. A cette dernière industrie, les Haoussas joignent l'art de la peinture, de l'architecture, de la sculpture.

Les maisons des potiers sont en général très remarquablement faites d'une muraille en terre pétrie, circulaire et haute de deux mètres cinquante.

Les parois intérieures sont très soigneusement polies et peintes de couleurs vives harmonieusement combinées. La porte large et haute éclaire suffi-

samment l'intérieur pour permettre aux visiteurs de jouir de l'effet. Quand la maison doit servir de chambre à coucher, elle n'a qu'une porte : en ce cas, le lit se trouve à gauche, élevé d'un pied environ au-dessus du sol. A sa tête et tout près de la porte se dresse une petite muraille en terre haute d'un mètre environ sur même largeur, supportant en son milieu une colonne en terre artistement modelée, du haut de laquelle partent les deux branches d'un arceau qui repose sur la petite muraille. Cette muraille est toujours soigneusement peinte de triangles, de losanges, de carrés de toutes couleurs qui s'entrelacent avec art et avec goût. Un fait digne de remarque : ces artistes, qui vivent dans des maisons rondes, qui font des poteries de forme exclusivement arrondie et semblent par conséquent avoir une prédilection pour la ligne courbe, en font cependant rarement usage dans leurs dessins. Souvent, sur les murailles, des objets usuels ou des animaux sont sculptés en bas-reliefs et peints avec une grande variété de couleurs.

Sandales, épées dans leurs fourreaux, couteaux dans leurs gaînes sont scupltés et peints avec un goût inouï.

En fait de monuments, Guéroua ne possède qu'une mosquée, simple carré de murailles, flanquée de bastions à ses angles, et soutenant à l'intérieur une rangée de hangars très bas. Le minaret est formé d'un perron élevé de quelques marches. A côté, une grande jarre en terre contient de l'eau pour les ablutions qui paraissent devoir être généralement faites d'une façon sommaire.

Une place dans la ville Foulfoud contient un carré de petits hangars et servant de marché.

La ville et ses environs sont assez boisés ; il y a pourtant dans les cours de forts beaux arbres. On y trouve des citronniers, des papayers et des bananiers à l'ombre desquels on récolte l'ail et l'oignon. Les alentours du village sont très cultivés, les champs de calladiums et de manioc se mêlent aux plantations en couches régulières de patates douces ou aux champs de coton. La rivière donne beaucoup de poissons.

On trouve les canards à tête rouge, les grues couronnées, les pies bœufs blancs, un gros oiseau à pattes courtes et non palmées, au grand bec fin emmanché d'un long cou ; sa couleur est grise, à reflets verts.

La province dont Guéroua est la capitale et qui

porte le nom de Ribago, fut conquise sur les païens Battas il y a environ cent ans. Ceux-ci paraissent eux-mêmes avoir conquis le pays sur une race dont on trouve encore quelques spécimens.

Ce sont ces indigènes courts et trapus, que l'on remarque dès l'entrée dans l'Adamaoua et que l'on désigne sous le nom de Tin-Djelines. Il paraîtrait que la grande masse des Tin-Djelines s'est réfugiée dans les montagnes au nord de Guéroua et fait une guerre acharnée aux Mahométans. Ils descendent de leurs montagnes pour piller les caravanes et se réfugient aussitôt après dans leurs repaires.

Il y a une douzaine d'années (1887-1888), le Sultan de l'Adamaoua, en voulant les réduire, éprouva une rude défaite.

Depuis lors, le pays est devenu un fief de la Compagnie royale du Niger qui fit sa première apparition dans ces régions en 1884.

VUE SUR LE BASSIN DU CHARI

Nous voici arrivés presque sur les confins du lac Tchad. Jetons un coup d'œil en arrière et résumons en quelques lignes les traits caractéristiques des pays entrevus dans le bassin du Chari.

Disons d'abord que toute la région du Congo, de l'Oubangui, du Chari et des massifs granitiques de l'Adamaoua est composée d'apports alluviens silico-argileux reposant sur la couche ferrugineuse déjà signalée.

Cette région était, à une époque encore récente, une vaste plaine, sans montagnes et sans collines. Puis des soulèvements géologiques se sont produits ; les montagnes de l'Adamaoua ont crevé cette enveloppe et poussé les unes au-dessus des autres leurs roches de granit qui semblent défier le ciel et les lois de l'équilibre. La masse terrestre agitée par cette poussée furieuse des tempêtes intérieures a produit, au loin, des ondulations qui ont formé les collines longues et uniformes, comme les lames d'un Océan longtemps après la tempête,

et que M. de Béhagle a appelées monts d'Arenberg, monts d'Uzès, etc.

La couche ferrugineuse, brisée en mille pièces rejetées au fond des ravins et des plaines, a livré passage aux roches qui forment l'ossature des montagnes et dont on n'eût pu soupçonner la nature sous le voile épais qui les recouvrait.

De l'Oubangui au Gribingui, cette carcasse géologique est formée de roches basaltiques disposées en minces strates. Le quartz, le grès, le mica schisteux, le granit s'y rencontrent ; mais nulle part il n'y a trace de calcaires.

Dans ce massif montagneux, les minerais de toutes sortes abondent : cuivre, étain, argent et métaux connexes ; le fer y est répandu avec une prodigalité remarquable, quoique avec des qualités diverses. Malheureusement il manque à ces richesses minérales la houille si nécessaire à leur traitement, et tout porte à croire que le centre de l'Afrique est privé de dépôts carbonifères.

Le Gribingui, qui semble être la branche supérieure du Chari, coule O.-S.-O. jusqu'à sa rencontre avec le Gouroungou. Il longe jusque là les monts d'Arenberg et n'a pour ainsi dire pas de plaine sur sa rive sud. A partir des Acongas, il

[illegible]

[illegible] plat que le moindre obstac
[illegible] lit les rivières. De
[illegible] impossible que les soulèv
[illegible] ou des tremblements d
[illegible] changé plusieurs fois le cours du Cha
[illegible] et de leurs affluents. Les lits aban
[illegible] cuvettes qui se remplisse
[illegible] des pluies et constituent ce réseau

de fleuves enchevêtrés, ressource suprême du pays.

La taille si élevée des Saras et des Tennés rappelle celle des géants So, habitant le Bornou au XIIe siècle et qui en furent chassés par Doumana, roi musulman du Canem. Ils sont nettement séparés et des tribus de langue Ndrye dont l'origine orientale paraît probable et de leurs voisins les Gaberis-Garras et Mahas.

Avec les Mosgoum, Goundoum, nous retrouvons les caractères distinctifs des peuples de langue Ndrye. Chez les uns, on ne voit pas d'autres vieillards que des chefs ; ils mangent leurs morts et peut-être même assignent-ils à la vie des leurs une limite prématurée. Chez les autres, au contraire, on remarque beaucoup de vieillards ; on rend à ceux-ci et aux femmes des honneurs funèbres ; on aperçoit souvent des sépultures nettement dessinées, marquées par des piquets sculptés ou peints, et près desquelles des poteries sont exposées.

Une remarque générale : la population est d'autant plus dense et plus agglomérée que le pays est plus riche en eau. Les grosses villes sont sur les grands fleuves : loin de leurs rives, les

villages ressemblent aux groupes familiaux des populations Ndryes.

Le boisement est général. Les tasgoods qui servent à la construction des pirogues, le tamarinier, la gutta-percha, les palmiers flabelliformes, borassus et doum, de nombreuses variétés de gommiers et le karité abondent.

Au manioc succèdent le sorgho, le mil, la banane, l'orseille; puis les taros ou calladiums dont les tubercules remplacent la pomme de terre, les coloquintes et l'inévitable citrouille.

L'éléphant abonde ; dès les Tennés, on trouve la girafe dans la forêt et l'hippopotame dans le fleuve. Les félins sont nombreux et l'élevage du cheval commence chez les Saras.

La chèvre, le mouton, le chien sont avec les poules les seuls animaux domestiques. On trouve cependant le bœuf domestiqué chez les Gassas.

Dans la forêt et la prairie vivent des variétés innombrables d'antilopes ; plusieurs d'entre elles atteignent la taille de nos bœufs algériens et donnent une viande parfaite. Enfin l'autruche est commune sur la rive gauche du Logoné et les oiseaux aux plumages variés peuplent tous les arbres et tous les buissons.

Somme toute, notre commerce trouvera dans le bassin du Tchad des voies fluviales faciles, l'ivoire, la gutta-percha, le caoutchouc, la cire, les matières oléagineuses, le café, les gommes, le coton, les résines odorantes et résines à essences, le beurre végétal, le copal, les peaux, les bois et les métaux précieux, etc. (1).

Le pays, vierge du commerce européen, livrera ses trésors à un bon marché extrême. Mais quelle est la manière la plus rapide d'exploiter ces trésors ? Faut-il atteindre brusquement le but en jetant hardiment la voie ferrée à travers le désert ou vaut-il mieux coloniser d'abord, avancer progressivement par étapes jusqu'au Tchad en mettant en valeur derrière soi le pays conquis ? Quoi qu'il en soit, si le chemin de fer transsaharien se construit enfin, il aura comme prolongement naturel un réseau fluvial navigable de plus de cinq mille kilomètres de développement et, dans le

(1) Nous n'avons pas à parler ici de l'exportation qui trouvera facilement l'écoulement parmi ces populations du tabac, de la poudre, des armes blanches, des fusils, du sel, des habits confectionnés, des cotonnades, des verroteries, des vins, du sucre, des articles de fantaisie, de la quincaillerie, etc., etc.

bassin du Chari, une clientèle qu'on ne peut évaluer à moins de vingt millions d'habitants.

Si, dans la conquête africaine, la France a su, par ses vaillants explorateurs, se faire une part glorieuse, elle a maintenant dans la civilisation de ces peuples un noble rôle à remplir et, au point de vue commercial,un champ d'action considérable dont elle saura tirer un large profit.

DE L'EXPANSION DE L'ISLAMISME CHEZ LES NOIRS DU SOUDAN

Le but et la portée de cet ouvrage ont été nettement définis dans la *Préface* que M. Gaston Dujarric a bien voulu lui consacrer. Cependant nous voulons nous occuper en ce chapitre d'autre chose que de la psychologie ou de la manière de vivre du Noir d'Afrique.

Si nous parlons ici de la diffusion de l'Islam chez les noirs — mais principalement dans le Soudan, car c'est là qu'il a fait les progrès les plus rapides — c'est parce que cette question se lie étroitement à celle des moyens que nous devons employer pour imposer plus facilement notre domination à tant de peuples différents.

Que le nègre appartienne à une « race animale absolument distincte de l'espèce humaine », et formant un anneau intermédiaire dans la chaîne des êtres animés entre l'homme et la brute ; ou bien qu'il forme, avec le blanc, les deux rameaux détachés d'un même tronc, séparés seulement par des dissemblances morales qu'effacera la civilisa-

tion, nous n'avons point à entrer dans l'examen de cette question qui a donné lieu à tant de controverses. Sans prendre parti ni pour « la source unique » suivant la Genèse, ni pour « la séparation radicale des races », nous laissons à nos philosophes contemporains le plaisir de broder sur ce thème des variations à perte de vue.

Un fait existe, incontestable et incontesté : la race noire est déshéritée au point de vue de l'intelligence. Et cet état d'infériorité intellectuelle qui a placé le noir sous la domination absolue du blanc, a eu pour corollaires l'esclavage, la traite et leurs monstrueux excès.

Au point de vue de la pénétration chez les noirs, aucun peuple n'a pu jusqu'ici rivaliser avec les musulmans.

Issus de race blanche, tenant en tout cas la civilisation qu'ils possèdent de gens de race blanche, supérieurs par conséquent aux populations négritiennes, les musulmans devaient fatalement les dominer : « C'était écrit ! »

L'islamisme ne pénètre en Afrique qu'à la suite du commerce musulman. L'action pacifique précède l'occupation définitive et le prosélytisme reli-

gieux a pour véhicule l'expansion commerciale. Ce n'est point une conquête religieuse comme celles qui ont porté l'islamisme au nord de l'Afrique, en Europe, en Asie ; conquêtes qui se sont opérées au moyen du déplacement de populations nombreuses. Ici elle procède par des voies bien différentes et arrive au résultat avec une sûreté de main et une rapidité remarquables. Les musulmans ont atteint le 6e parallèle et vont dans l'Ouest au-delà du 15e degré de longitude E. Nous les avons vus chez les Saras et les Lakas.

Un état musulman fortement organisé comme le Ouadaï ou le Baghirmi a une zône d'influence fort étendue en dehors de ses frontières réelles. Tous les peuples qui l'entourent, trop faibles pour lui résister, sont ses tributaires ; et près des chefs de ces pays l'état musulman entretient des résidents chargés de l'informer de tout ce qui s'y passe, d'y asseoir et d'y maintenir son autorité, d'en préparer l'annexion tandis que leurs émissaires vont plus loin visiter les pays éloignés, en reconnaître les ressources.

Les souverains tributaires, pour plaire à leur puissant seigneur, ont vite pris sa religion ; leurs familiers, les grands de l'état en ont fait autant et

les commerçants, appelés à faire des affaires dans les deux pays, ont suivi le mouvement.

Pour payer l'annuel tribu dû à leur suzerain, les chefs, au lieu de piller le pays de leurs voisins plus faibles et d'y recueillir l'ivoire et les esclaves nécessaires, comprenant fort bien que ce moyen ferait rapidement le vide autour de leurs états, cherchent à y pourvoir au moyen du commerce.

Ils envoient un de leurs serviteurs faire du commerce avec les peuples éloignés. Celui-ci part avec un nombreux personnel de gens adroits et hardis, établit au loin son quartier général près d'un chef qu'il circonvient par ses flatteries et ses présents. De là, il dirige dans toutes directions tous ses gens par groupes de dix à quinze hommes et centralise le produit de leurs échanges.

Peu à peu, il prend pied dans le pays, devient l'arbitre de tous les différents ; on l'aime pour ses cadeaux ; on le craint à cause de sa force ; il efface l'ancien chef et finit par le supplanter. Avec lui et sa suite, l'islamisme s'établit et tout le pays, les choses et les gens, s'y transforment avec une étonnante rapidité.

Ces noirs païens qui sont craintifs et paresseux à l'excès deviennent, sous l'influence de l'isla-

misme, hardis, courageux, entreprenants et actifs. A leur tour, ils s'enrôleront sous les ordres d'un chef qui ira s'établir plus loin, dans un centre neuf, où il appliquera, d'instinct pour ainsi dire, avec le même succès, les mêmes procédés de colonisation et de conquête pacifique.

Tels sont les procédés d'expansion employés par les musulmans, peuple pasteur et guerrier qui, dans ses invasions incessantes, réalise à la fois un double profit : de vastes espaces pour ses troupeaux et de nombreux esclaves pour ses cultures.

Voici d'ailleurs en quels termes l'interprète de la mission Bayol traduit le récit fait, par un chef musulman, de la conquête par ses coreligionnaires, des pays des Diallo-Nkés, c'est-à-dire de la région que nous appelons aujourd'hui le Fouta-Djallon, ou plus exactement Fouta-Diallo.

« Les Peuhls (1) sont des blancs comme vous ; s'ils sont noirs, c'est que le soleil les a brûlés. Guidés par Dieu qui les aime bien, ils sont venus de Founangué (pays de l'Est), où il n'y avait plus

(1) On les appelle indifféremment Foulahs, Peuhls, Pouls, Foulbés, etc.

d'herbe pour faire paître leurs troupeaux, dans les montagnes du Fouta qui est un beau pays, où il y a toujours de l'eau, de l'herbe et du bois.

« C'étaient les Diallo-Nkés qui étaient les maîtres du Fouta, mais ces hommes-là qui buvaient du sangara (eau-de-vie) ne faisaient jamais *salam* et Dieu n'était pas content d'eux. Ils étaient tout de même de bons garçons, car ils ont dit aux Foulahs : Reste-là, fais des lougans (cultures) et tes bœufs mangeront de la bonne herbe.

« Les Peuhls qui voyaient que le pays était bon pour eux, sont venus en grand nombre et, quand ils ont été les plus forts, ils ont dit : « Il faut que les Diallo-Nkés fassent la prière comme nous. » — Alors ceux qui étaient chefs des Peuhls ont dit aux chefs du Diallo : « Il faut faire le Salam avec nous, c'est Dieu qui l'a dit. » — Mais les kafirs (infidèles) ont répondu : « Nous sommes chez nous et nous ferons comme nous voudrons ; si vous n'êtes pas contents, il faut quitter le pays. »

« Alors les Peuhls ont fait la guerre aux Diallo-Nkés qui n'avaient pas la force, et ils ont gagné le pays jusqu'à Fougoumba... »

Ainsi que l'atteste ce récit, dans sa forme naïve, 'islamisme emploie pour se répandre la persua-

sion du marabout ; et si cela devient nécessaire, il a recours à la force. Mais dans ces pays de fétichisme, où la tendance à la superstition, plutôt que l'aspiration religieuse, joue un si grand rôle, la propagande du marabout suffit généralement.

Les musulmans, à des exceptions près, ne sont pas aussi fanatiques qu'on le croit généralement. S'ils se montrent rigoristes avec les noirs, ils savent être tolérants à l'égard des européens. Et s'ils obéissent aveuglément à la voix du marabout qui leur prêche la guerre sainte contre les infidèles, c'est qu'ils peuvent ainsi donner libre cours à leurs instincts de pillage et notamment se procurer des esclaves.

Quoi qu'il en soit, l'islamisme, faisant tache d'huile, pénètre sans cesse parmi les populations fétichistes. S'il reste encore quelques peuplades indemnes de leur contact, ce n'est plus qu'une question de temps : l'infiltration continue et l'absorption est imminente.

D'autre part, les missionnaires catholiques et protestants rivalisent d'ardeur pour catéchiser et convertir ces peuples païens. D'où vient l'insignifiance des résultats obtenus par rapport aux rapides progrès des musulmans ?

Est-ce parce que le christianisme est plus compliqué que l'islamisme, et partant trop abstrait pour l'intelligence simpliste des noirs ? L'un et l'autre cependant font des concessions et se simplifient étrangement afin de se mettre au niveau de leurs adeptes incultes.

Est-ce parce que le christianisme est prêché par des blancs, tandis que les marabouts sont noirs et vivent à la façon des noirs ? Mais dans certaines contrées de la Guinée française, le christianisme a pour missionnaires des indigènes et ses progrès n'en sont pas plus rapides.

La véritable cause est ailleurs. Sur la question religieuse se greffe la question civilisatrice ; or, la civilisation imparfaite des arabes ne modifie pas radicalement l'organisation sociale des noirs ; de plus elle leur laisse intacte une chose à laquelle ils tiennent essentiellement par habitude et par atavisme : la polygamie. Là se trouve le gros écueil, la pierre d'achoppement qui fait obstacle à l'expansion du christianisme.

Le musulman a su fermer les yeux sur la question de l'alcool, et, en atténuant ses pratiques religieuses, il a su rendre insensible la transition au

nouvel initié : de là, cette préférence du nègre pour l'islamisme.

Enfin une dernière cause milite en faveur du Coran. Tandis que les missionnaires chrétiens *entrent en fonctions* dès leur arrivée au milieu des noirs, et par là même excitent leur méfiance, les musulmans semblent d'abord n'attacher aucune importance à ce que leurs voisins, leurs clients, adoptent leurs pratiques religieuses. Or les nègres sont de grands enfants, et, comme les enfants, ils désirent ce qu'on ne leur propose pas.

C'est d'abord par esprit d'imitation, par contagion, qu'ils singent le musulman faisant *salam ;* sans s'en douter, ils deviennent néophytes et au bout de peu de temps ils sont changés en véritables sectateurs du Coran.

Quelle influence cet état de choses peut-il avoir sur l'avenir de nos colonies du centre africain ?

Si, comme nous l'avons déjà dit plus haut, les musulmans, pris isolément, ne sont pas fanatiques, au sens propre du mot, l'islamisme, dans son ensemble, est le fanatisme même. Il semble donc y avoir lieu de craindre de ce côté, quoiqu'on ait pu voir, dans plusieurs régions de l'Afrique, l'union s'établir entre l'élément chrétien et les dis-

ciples de Mahomet. Mais il suffit, pour parer à ce danger, d'une sage organisation politique, laquelle saura éviter des soulèvements — même partiels — chez des peuplades qui, en somme, n'ont entre elles de commun qüe les pratiques, encore même bien simplifiées, d'une religion qu'elles ne possèdent que superficiellement.

Devons-nous aussi craindre qu'après avoir embrassé l'islamisme et sa civilisation rudimentaire, les noirs deviennent réfractaires à notre propre civilisation, qui, d'ailleurs sera bien longtemps encore trop compliquée pour eux ? S'il devait en être ainsi, serait-ce un si grand mal ? Ils seront du moins sortis de la barbarie grossière et aveugle où ils végétaient : ils auront réalisé un progrès presque considérable. Il ne faut pas trop demander à cette race plongée jusqu'ici dans l'ignorance et la paresse. Ne nous hâtons pas trop de chercher à l'évoluer, car elle ne pourrait peut-être pas nous suivre. La marche ascendante des peuples vers la civilisation est très lente : c'est l'œuvre de plusieurs siècles.

A notre avis, l'extension de l'influence musulmane n'offre pour les intérêts français aucun danger sérieux ou immédiat ; mieux vaut la laisser s'exer-

cer en pays fétichiste où elle ne peut être que bienfaisante, plutôt que de chercher — inutilement d'ailleurs — à arrêter brusquement le flot envahisseur. Nous n'atteindrions point le but désiré et nous nous aliénerions tous ces peuples. Respectons leurs croyances, ils respecteront les nôtres et nous en respecteront nous-mêmes davantage.

Que nos administrateurs sachent tenir à leur égard une conduite à la fois prudente et ferme ; qu'ils les habituent peu à peu à notre contact : leurs préventions disparaîtront et, à la défiance qui éloigne, succédera la confiance qui rapproche ; qu'ils s'initient à leurs besoins ; qu'ils leur inculquent des notions de justice et de probité ; qu'ils les amènent insensiblement à nous prendre pour arbitres dans leurs différents, pour guides dans le choix de leurs chefs ; il conserveront ainsi à la France les vives sympathies qu'ont pour elle les fils de l'Islam.

CHOSES COMMERCIALES D'AFRIQUE

Le commerce est le moyen le plus sûr, le plus pratique, le plus efficace, de pénétrer chez les Noirs d'Afrique, de gagner leur confiance, de se lier avec eux et, par la suite, de s'imposer dans leur pays. Les expéditions militaires les effraient : les missions religieuses les inquiètent ou bien, en pays musulman, échouent piteusement ; la diplomatie seule a quelque chance de succès auprès d'eux : mais ici le diplomate doit être un marchand.

Or, s'il y a un pays où le commerçant ait besoin d'habileté pour attirer le chaland, de patience pour l'apprivoiser et le retenir, c'est certainement l'Afrique centrale et occidentale.

Le commerçant, là, obtiendra tout ce qu'il voudra, à la condition de savoir y mettre le temps. L'art de commercer avec le noir, ignorant et barbare, exige plus de tact, plus de connaissance même qu'en Europe. Pour se faire acheter deux aunes de cotonnade ou trois cuillerées de perles de verre, il faut dépenser plus de paroles, déployer

plus de ruse, connaître plus de gens, perdre plus de temps que n'en exigerait chez nous la vente d'une riche cargaison.

Notre vaillant ami se flattait de pouvoir aller, tout en commerçant, de l'Atlantique à la Méditerranée par le Tchad, sans rencontrer de grandes difficultés, (sous réserve, bien entendu, de circonstances imprévues). Et certes, si jamais européen fut capable de mener une telle entreprise à bonne fin, c'était bien lui, grâce à ses qualités personnelles et à sa profonde connaissance des mœurs et de la vie africaines.

Ce chapitre est surtout destiné, dans notre pensée, à donner au lecteur une idée de la manière dont le commerce se comporte chez les noirs : des considérations diverses sur lesquelles il s'appuie, des combinaisons quelquefois savantes qu'il nécessite. Le commerce, en Afrique, est tellement mêlé à la politique, à la vie des tribus et à celle des individus, que nous ne pouvions clore cet ouvrage sans en dire quelque chose. Ces pages sont extraites d'une *Note sur un Projet de Voyage Commercial du Congo à la Méditerranée* rédigé par de Béhagle : C'est le projet même du voyage qu'il exécute en ce moment, et qu'il poursuivra, s'il plaît à Dieu,

jusqu'au bout. Nous en donnons des extraits sans y presque rien changer (1).

. . . .

. . . .

L'itinéraire général (de M. de Béhagle,) partant de Loango sur les côtes de l'Atlantique, atteint le Congo à Brazzaville, remonte ce fleuve et son affluent l'Oubangui jusqu'à la rivière Kemo, pointe ensuite vers le Nord pour gagner dans le bassin du Tchad, le Gribingui ou Bahr el Ardh, sous-affluent du Chari, sur lequel il se proposait d'établir sa base d'opération.

« J'ai déjà suivi en partie avec la mission Maistre l'itinéraire que je vais parcourir (2).

. . . .

Je veux profiter de ce que le pays, encore vierge de tout échange, me permet de fixer les prix de toutes choses et en profiter, dans une marche fort lente, coupée de stations aussi longues que possible, pour recueillir le stock d'ivoire existant, et

(1) Cet opuscule a été publié par la Librairie Africaine et Coloniale à Paris.

(2) C'est F. de Béhagle qui parle.

les autres productions qui, sous un volume restreint, offrent une assez grande valeur.

Partout où je remarquerai une situation exceptionnelle, j'acquerrai de la terre suivant les lois du pays, je construirai une maison durable, je laisserai un gardien avec des approvisionnements. Ainsi arriverai-je à couvrir les frais de mon voyage et, en prenant possession du sol, à préparer l'établissement d'exploitations futures.

. . . .

Largement muni de marchandises et d'approvisionnements de toute sorte, je compte procéder à droite et à gauche de mon itinéraire à diverses reconnaissances qui, ayant un but commercial nettement défini, établiront mes intentions réelles et ma manière d'être auprès des musulmans de la région avoisinante ; et la réputation que m'auront faite ces gens-là me précédera partout.

Pour assurer le succès de mon entreprise, initiation commerciale et traversée du Sahara, je me propose d'emmener plusieurs indigènes du Sud algérien, commerçants du Souf et Touareg Chaamba, gens qui feront volontiers un voyage au Congo et au Soudan central.

Je prendrai aussi parmi d'anciens tirailleurs

arabes, kabyles et nègres, les serviteurs attachés au service des Européens et les sous-officiers de mon escorte.

Ces gens-là jouiront d'une solde que je leur paierai, s'ils le désirent, en partie avec des marchandises, quand nous serons dans le centre africain. Ils pourront ainsi faire des pacotilles avantageuses et revenir en Algérie avec le désir de recommencer une expérience profitable.

Quand les Souafas (1) auront fini leurs affaires, ils remonteront vers leur pays et me prépareront les voies dans l'Ahir (2) et le Sahara. Originaires de nos territoires, ils nous offrent des garanties et des responsabilités suffisantes pour motiver une confiance complète.

En montrant aux Touareg que nous avons pour accéder au Soudan une autre voie que celle du Sahara, qu'ils gardent, ou du Sénégal qu'ils savent impraticable ; en venant avec un bateau à vapeur jusqu'aux confins méridionaux du Sahara, nous leur ferons comprendre, sans doute, que pour exploiter les richesses de l'Afrique centrale,

(1) Gens du Souf.

(2) L'Aïr.

nous pouvons nous dispenser de recourir à leurs convoyages. Ils sentiront dès lors que le monopole des transports qu'ils croyaient posséder leur échappe et, peut-être, consentiront-ils à faire, à des prix raisonnables, des transports qui pourraient leur échapper.

J'ignore la situation politique présente des Etats du bassin du Tchad (1).

Je n'ai aucune nouvelle sérieuse de provenance saharienne ; les bruits indigènes rapportés du haut-Logone (2) disent que Gaouranga, le Sultan du Baghirmi (3), tient la brousse dans le pays Sara.

Après le passage du conquérant Rabah, ce prince n'aurait donc pas pu reprendre possession de ses Etats, et je me trouverai rencontrer sur le cours du Chari trois autorités musulmanes :

---

(1) On était alors en 1894-1895.

(2) Par l'explorateur Clozel.

(3) Le lac Tchad, large de 150 kilomètres environ, est entouré par des états musulmans de civilisation avancée. A l'Ouest, le Bornou, traversé par Monteil ; au Sud, le Baghirmi ; à l'Est le Ouadaï et son vassal le Kanem, au Nord.

La population est ainsi répartie : Bornou, 6,000,000 ; Ouadaï, 4,000,000 ; Baghirmi, 2,000,000.

celle du Ouadaï, celle de Gaouranga, celle de Rabah.

Cela complique beaucoup la politique que j'aurai à suivre. Il y a trois ans, (1891-92) (1) Gaouranga songeait à secouer le joug du Ouadaï, son suzerain, avec tout le parti nationaliste Baghirmien, qui doit être encore son appui ; d'un autre côté, le Ouadaï ne saurait s'entendre que difficilement avec Rabah. Si l'accord s'est fait entre Gaouranga et ce dernier, c'est la guerre avec le Ouadaï. Si, au contraire, il s'est entendu avec son suzerain, c'est la guerre dans le bas Chari contre Rabah.

La première autorité musulmane que mon itinéraire me fait rencontrer est celle d'Ali Djaba, chef de la Zériba de N'gari, dépendance du Dar El Kouti qui relève lui-même du Ouadaï.

Ce chef passe pour être l'auteur du massacre de la mission Crampel.

Depuis longtemps ses serviteurs et ses marchands allaient jusque sur le Congo trafiquer avec les indigènes, chez lesquels séjournent les Européens. Depuis deux ans, ils ont directement pris

(1) Se rappeler l'époque à laquelle ce document fut rédigé.

contact avec les postes français et belges, du M'Bomou et du Kouangou : entre Européens et musulmans, les relations sont cordiales.

Un Etat tel que Ouadaï, ne peut que désirer voir le commerce européen prendre pied sur ses frontières, assez près pour l'approvisionner facilement et rapidement de tout ce qu'il faisait autrefois venir par l'Est et qu'il ne reçoit guère aujourd'hui que par l'Adamaoua ou le Bornou, à des prix excessifs, ou par le pays Snoussien à des conditions plus onéreuses encore.

A ce sujet, j'ai recueilli des dires de marchands Ouadiens, qui paraissaient moins redouter les déprédations des Oulad Sliman que les religieux prélèvements des Saints de Djerboub (1).

---

(1) Djerboub, maison mère de l'ordre religieux des Snoussyia, située dans le Sahara Tripolitain sur la route directe de Benghazy, port méditerranéen, au Ouadaï. Les Snoussyia exercent, dit-on, une grande influence au Ouadaï. Leurs règlements leur interdisent toute relation avec les Européens, mais ne leur commandent pas d'entrer en lutte contre eux. Les adeptes de l'ordre qui résident en pays occupé par les Européens doivent vendre leurs biens et s'expatrier. Aussi, bien qu'originaire d'Algérie, cet ordre n'y possède presque pas d'adeptes.

Je ne vois pas, au Ouadaï, d'éléments capables de constituer, comme on l'a dit chez nous, un fanatisme d'État et je ne crois pas que les Snoussyia aient pris dans ce pays une telle prépondérance qu'ils puissent lutter contre des intérêts économiques aussi puissants que ceux que je représenterai.

Bon gré, mal gré, les États musulmans du Niger ont dû tolérer le commerce européen. Ils l'ont parqué sur les rivières ou dans d'étroites concessions territoriales, mais les routes commerciales lui sont ouvertes au tarif commun. Il en sera de même ailleurs.

Du reste, le fanatisme n'est, au fond, que la formule qui groupe les ambitions d'un parti : derrière l'illuminé se trouve trouve toujours l'habile homme. Que les Snoussyia, enfermés dans les étroites limites de leur oasis, désirent étendre leur influence sur les riches régions du Ouadaï ; que le sultan de ce pays croie trouver dans la fédération des intérêts religieux le moyen de donner à son royaume la cohésion qui lui manque, c'est bien possible. Mais la masse est trop divisée, trop peu portée au mysticisme, trop ignorante pour les suivre, et les intérêts matériels que je représen-

terai sont trop considérables pour que l'autorité n'en tienne pas compte.

Depuis la mort de Crampel (1) bien du chemin a été fait dans la voie de l'entente commerciale entre le Ouadaï et nous. Entre musulmans et chrétiens, des rapports commerciaux timides, puis plus suivis, se sont établis et, si nous savons nous y prendre, nous avons chance de nous faire admettre à circuler sur les routes caravanières et à y commercer.

L'important est de ne rien innover, même en matière commerciale.

M. Charles Mac Intosh fut envoyé en 1891 à Couca (2), par la Compagnie Royale du Niger : il était porteur de splendides cadeaux pour le Sultan El Hachemi, et de nombreuses marchandises.

Très bien accueilli dans la capitale, M. Mac Intosh se donna comme envoyé spécial de la Reine d'Angleterre et remit ses cadeaux au nom de sa

(1) Crampel a été assassiné avec quatre de ses compagnons par des émissaires des *Snoussi*, ou de Rabah, en 1891, à El Kouti, dans le Baghirmi.

(2) Capitale du Bornou.

souveraine. Il eut la satisfaction de les voir accueillir et crut, d'après l'échange de cordiales paroles qu'il eut avec le Sultan, avoir conquis le pays à l'influence de sa compagnie.

Malheureusement pour la réussite de ses plans, il se mit en contradiction avec lui-même en oubliant sa qualité de messager royal pour se souvenir de son métier de marchand.

Il déballa même sur le marché de Couca un stock énorme de marchandises qu'il mit en vente à un prix inférieur à celui des mêmes marques sur le marché de Tripoli.

Aussitôt, grand émoi chez tous les commerçants. Ils se réunissent, se syndiquent en quelques instants, achètent sans bruit tout le déballage anglais, l'enlèvent du marché et l'apportent au Sultan. Longuement ils lui expliquent qu'ils ne pourront résister à cette concurrence que tout le commerce va passer entre les mains des Anglais s'il les tolère dans le Bornou, qu'ils vont être ruinés eux-mêmes, l'ordre établi renversé, les séculaires relations du pays avec Tripoli détruites. Ils lui montrent les Touareg ruinés par la destruction de leur industrie des transports et prêts à envahir le Bornou, le menacent même de la colère

du Sultan de Constantinople, atteint dans le commerce du Ghat, du Fezzan et de Tripoli. Tous ces arguments émeuvent le pacifique El Hachemi, qui fait demander à Mac Instosh les lettres que la reine devait lui avoir remises. On lui envoya un factum écrit sur du papier à en-tête de la Compagnie du Niger, et, dès lors, furieux d'avoir été trompé, il renvoya tous les cadeaux qu'il avait reçus en donnant l'ordre à la mission de déguerpir au lever du jour suivant.

Dans tous ces pays, il y a des tarifs fixes pour la vente des marchandises ; la Compagnie royale du Niger n'en a jamais voulu tenir compte et elle s'est fait détester par tout ce que j'appellerais volontiers le parti conservateur. Le lieutenant Mizon (1), au contraire, s'est montré empressé à connaître tous les usages et soucieux de respecter l'ordre établi : c'est la cause de son beau succès.

Une autre constatation très importante est la

(1) Rappelons qu'il s'agit ici du lieutenant de vaisseau Mizon qui s'était illustré par deux voyages en Afrique et qui, après avoir été administrateur colonial à Madagascar, mourut en mer en se rendant à Djibouti, capitale de la Côte française des Somalis, dont il venait d'être nommé gouverneur (1899).

suivante : chaque fois que le commerce européen peut suivre la même direction que le commerce indigène, il a chance de prospérer.

En dépit de son monopole et de sa puissante organisation, la Compagnie Royale du Niger éprouve des difficultés et subit des pertes commerciales parce qu'elle dérive le commerce en sens inverse de son ancienne direction. Quand les Belges sont arrivés dans le Haut-Congo, ils n'ont pas tardé à se faire des ennemis des arabes, leurs auxiliaires d'antan.

C'est que tous les intérêts commerciaux des arabes se rattachent à Zanzibar, sur l'Océan Indien ; tous ceux des Belges portent vers l'Atlantique : rien ne pouvait les mettre d'accord, même si les Belges avaient offert, en compensation du monopole commercial qu'ils leur enlevaient, une sorte d'association qui eût fait des Arabes les intermédiaires de leur commerce.

Si, en pénétrant dans le Baghirmi, j'émettais la prétention de dériver le commerce vers le Congo, je serais en contradiction d'intérêts formelle avec les États musulmans, car j'éloignerais de leurs capitales de précieux éléments de prospérité, qui tendent à y affluer. En revenant vers le Nord, je

suis, au contraire, le courant nettement tracé, non seulement par la pente des fleuves, mais encore par de séculaires et respectables traditions.

Le deuxième chef musulman que je rencontrerai sur ma route est le Sultan détrôné du Baghirmi, Gaouranga.

N'Gari, la Zériba d'Ali-Djaba est située sur la Ba-Mingui ou Bahr-El-Abiod, à peu de distance de son confluent avec le Gribingui ou Bahr-El-Ardh. La réunion de ces deux rivières forme le Chari ou Ba-Bousso. C'est à ce confluent que commencent les tribus Saras.

Ce sont de très grosses agglomérations de géants sauvages qui vivent nus et possèdent pourtant un semblant d'organisation politique.

Les tribus de la rive gauche du fleuve se rattachent à l'état islamisé du Baghirmi par des liens traditionnels de vassalité. C'est parmi ces populations qui s'étendent au Nord jusqu'à Bang-Goul que se serait réfugié Gaouranga, lorsque Rabah eût fait la conquête de son empire.

A notre passage chez les Saras, en septembre 1892, il n'était pas encore question de Rabah dans le pays. Pourtant les marchands d'esclaves que nous rencontrâmes nous parlèrent de grands trou-

bles qui leur barraient la route plus au Nord et firent tout leur possible pour nous décider à les convoyer jusqu'à Bougouman, capitale du Baghirmi. Rabah commençait-il ses conquêtes (1) ?

Un an après, les premières nouvelles de Rabah arrivaient à Yola. Vainqueur à Baghirmi, il avait, avec 3,000 ou 5,000 hommes (estimation indigène), pris Carnac Logone, puis fait alliance avec El Ayatou (2) et menaçait l'Adamaoua.

Très inquiet, le Sultan prit conseil auprès du lieutenant Mizon, lui demanda son aide en cas d'attaque de ses États.

Les indigènes n'attribuaient au conquérant qu'un nombre relativement faible de troupes, et ce fait, quand leur exagération est connue, montre combien les moyens d'action de Rabah étaient

(1) Cet aventurier est un ancien esclave ou intendant de Zobeir-Pacha, qui, après avoir débuté par faire le commerce sur le Haut-Nil, conquit lui-même le Dar-Four. Détrôné par le khédive et retenu prisonnier par les Anglais, Zobeir verrait sans doute avec plaisir son œuvre reprise et continuée par son ancien serviteur avec lequel il conserverait des relations.

(2) El Ayatou, parent du Sultan de Socoto qui venait de fonder un petit royaume au S.-O. du lac Tchad.

réduits. Jusqu'à la conquête du Bornou, sa marche est un véritable raid, bien plus qu'une prise de possession du pays parcouru.

Cette conquête ne me paraît pas offrir un caractère durable; car le vainqueur n'a aucune base à laquelle il puisse la rattacher. Son prestige ne durera qu'autant que ses victoires. Ses victoires ne peuvent durer qu'autant que sa supériorité d'armement, supériorité limitée au nombre de ses cartouches.

Rabah est-il, comme on l'a prétendu, un agent anglais ? peut-il être ravitaillé par la Compagnie Royale du Niger ? Je ne le crois pas.

On a dit que son armement provenait de la défaite du général Hicks Pacha. (1) Il y a lieu d'en douter. Il me paraît impossible qu'un homme du tempérament de Rabah, maître d'un pareil armement, n'en ai pas fait usage plus tôt. Et quand on a vu la supériorité qu'un seul fusil donne à une

(1) L'armée de Hicks-Pacha, forte de 10,000 hommes, avec 20 pièces d'artillerie fut presque anéantie le 5 novembre 1883 à Shekan, dans le Kordofan, par le Mahdi Mohammed Ahmed.

caravane dans ces pays-là, on ne peut douter qu'il en eût usé et abusé dès le premier moment.

Je crois plutôt que les 400 fusils à piston de Crampel et leurs 300,000 capsules, les 40 barils de poudre qui les accompagnaient, les 60 fusils Gras avec leurs 40,000 cartouches, les fusils de chasse et de cadeau de notre compatriote ont été la cause déterminante de sa force et le point de départ de ses conquêtes.

Tout homme un peu hardi pourra, avec un semblable armement, tenter la conquête du Baghirmi, avec toute assurance de succès. Les premiers avantages qu'il remportera suffiront à faire affluer autour de lui tous les aventuriers qui cherchent fortune au Soudan et à lui constituer une armée capable de renverser un gouvernement aussi faible et un État aussi désorganisé que l'était le Bornou.

Mais après ?...

Pendant que le conquérant s'éloigne comme Rabah vers Sinder et Cano, à la poursuite de nouvelles conquêtes, le pays dans lequel il n'a aucune attache se réveille de sa surprise, se reprend, se referme derrière lui, et, groupé autour d'une autorité locale, entame de nouveau la lutte.

Rabah n'osera attaquer le Socoto ; il ne peut continuer à marcher vers le Nord où le Sahara forme muraille : il est forcé de revenir en arrière sur le pays ruiné et en armes.

Ses munitions sont épuisées ; il lutte désormais à armes égales avec les troupes du pays ; l'heure de sa chute est venue. (1)

Car les Anglais n'ont aucun intérêt à armer Rabah. Ce serait une menace permanente pour le Mouri, le Socoto et l'Adamaoua, qui ne laisseraient pas passer les armes à travers leurs territoires. Du reste, la politique anglaise s'appuie sur les païens et par conséquent ne leur permet pas de former un État musulman trop puissant en face de leurs faibles effectifs.

Dans ces conditions, je crois la durée du règne de Rabah très éphémère. S'il n'a pas été vaincu et tué comme on l'a dit, il ne pourra se maintenir sur l'immense domaine qu'il s'est taillé et se contentera tôt ou tard de fonder un petit État dans un

---

(1) M. de Béhagle se trompait, comme il en a fait depuis la cruelle expérience ; mais lorsqu'il écrivait ces lignes il exprimait le sentiment le plus général sur le fameux Rabah : le bruit de sa mort avait même couru.

canton bien défendable, comme son auxiliaire Peul, El Ayatou, avait fait au pied du massif du Mandara, entre le Bornou et le Logone.

Si donc Gaouranga n'a pas repris possession de ses États par ses propres forces, tout porte à croire que le sultan du Ouadaï, son suzerain, l'a aidé à remonter sur son trône. Dans ce cas, ma politique est toute tracée et se formule par : « respect à ce qui est établi ; je suis marchand, mon but est seulement d'ouvrir le pays aux marchands français qui y viendront pour acheter et vendre sous la garantie des lois locales. »

Dans le cas contraire, c'est-à-dire si Gaouranga est encore chez les Saras, il est possible, il est même probable qu'il veuille obtenir de moi aide et protection pour reprendre ses États.

Je devrai agir avec la plus grande circonspection, me renseigner par tous les moyens sur la véritable situation du Baghirmi, le plus ou moins de confiance qu'on peut avoir dans la durée de l'état de choses établi, user de beaucoup de diplomatie, pour rester neutre dans toutes ces querelles entre musulmans.

Dès mon arrivée sur le Gribingui, au point que j'ai choisi pour la construction d'un poste, je

rentrerai en relations avec la Zériba-N'gari et par là avec le Ouadaï.

C'est là que j'irai chercher le mot d'ordre et les autorisations de passage et de commerce : c'est là que je pourrai prendre toutes les informations voulues sur la véritable situation du Baghirmi et du Bornou.

De là je pourrai gagner Bougouman, sans avoir affaire à Gaouranga et traiter du droit de circulation sur le fleuve, et du passage à travers le pays jusqu'au Bornou.

Dans une semblable entreprise, il est nécessaire de montrer une grande déférence à l'autorité locale en même temps qu'une grande confiance dans les droits que les lois écrites assurent à tous les intérêts.

Cette politique a parfaitement réussi aux voyageurs allemands (1), qui ont dû parfois en appeler aux lois des fantaisies des grands et qui en ont obtenu satisfaction ; j'espère profiter de leur expérience et en faire profiter mon pays.

(1) Barth, qui, de 1849 à 1854, visita l'Aïr, le Bornou, le Baghirmi et Nachtigal qui de 1869 à 1872, voyagea au Fezzan, au Tibesti, au Canem, au Bornou, au Ouadaï.

Il faut aussi beaucoup de patience : ne pas être pressé, savoir attendre l'heure de la décision. Chez nous, nous supportons sans violences les lenteurs de la justice et de l'administration : j'ai toujours admiré que, dans les pays neufs où nous sommes inconnus, où nous excitons souvent des défiances justifiées, nous ne sachions pas déployer la même patience et nous voulions imposer aux autorités locales d'immédiates décisions conformes à nos désirs.

Je procéderai lentement, en me faisant précéder, — pour ménager les transitions — de lettres, de courriers, de serviteurs, allant commercer pour leur compte ou le mien.

Tel est mon projet dans ses grandes lignes et les réflexions d'après lesquelles j'ai basé mes prévisions et établi ma règle de conduite.

Quelle que soit la situation politique du Soudan, l'Islam, la grande règle, aura résisté à toute révolution et fixera invariablement mes devoirs et mes droits.

Dans ces contrées où le fanatisme religieux n'a pas été exacerbé par de longues guerres de races, comme dans le bassin méditerranéen, l'Islam est

la sauvegarde des voyageurs européens : la preuve en est faite.

Un autre fait subsistera : c'est le déplacement de l'axe économique, fixé depuis des siècles ; le commerce européen s'entreposant sur le Niger, alors que Couca l'avait centralisé jusque-là ; le sel anglais concurrençant le sel saharien.

L'arrivée de notre commerce au Bornou et au Baghirmi tendra à balancer la concurrence anglaise du Niger ; nos intérêts sont identiques à ceux des commerçants arabes et touareg : il y a là une cause d'entente que les changements de gouvernement ne peuvent modifier. C'est donc avec confiance que je m'engage dans cette entreprise.

. . . .

C'est ainsi que je suis amené à considérer notre pénétration au Soudan central comme provisoirement plus facile et plus utile par la route du Congo que par celle du Sahara, et à maintenir que, longtemps encore, malgré les facilités de transport qu'offrent les rivières équatoriales, il faut que notre commerce tende vers le Nord dans le sens des antiques courants commerciaux. J'èspère que quelques voyages comme celui que je vais entreprendre finiront par ouvrir à notre expansion

les routes sahariennes. Dans cette entreprise, je vais avoir un certain nombre d'auxiliaires algériens, environ une vingtaine.

Quand j'administrais la commune mixte de Fedje-Mzala, comme administrateur-adjoint, j'avais dans cette circonscription toute une colonie de nègres, se disant originaires de l'Haoussa ou du Bornou, provenant en réalité de pays fréquentés par des marchands de ces contrées. J'ai souvent parlé avec eux de leurs pays d'origine, que quelques-uns ne connaissent même pas, mais dont ils parlaient la langue. Ils ne demandaient pas mieux que de m'y accompagner, à condition de n'avoir pas à traverser le Sahara.

Ces noirs sont tous gens paisibles et bons. Ce sont les administrés les plus dociles, ceux qui ont le moins affaire avec la justice ou la police ; dans les rangs de nos tirailleurs, ils fournissent de très bons soldats ; dans nos chantiers, de durs travailleurs.

Ils vaudront toujours, comme service, les Sénégalais et seront, moins qu'eux, indisciplinés et pillards.

Je leur adjoindrai quelques Kabyles ou chaouia. Ces gens en possession d'une langue berbère

seront vite au fait de la langue touareg et deviendront, dès lors, dans le Sahara, des auxiliaires précieux.

Au Sénégal, je compte prendre plusieurs Toucouleurs et, si possible, un ou deux individus au teint bien clair, représentants purs de la race pheule (1).

Des colonies de cette races sont établies au Bornou, au Baghirmi et au Ouadaï.

Mon personnel sera complété par des porteurs de la côte de Guinée.

A la condition que je trouve dans la colonie du Congo le concours de l'administration locale et des facilités de transport, j'arriverai facilement, comme à mon dernier voyage, à pied d'œuvre, dans le haut Oubangui où les vapeurs de la colonie me déposeront.

Quand nous avons traversé pour la première fois le pays qui s'étend de l'Oubangui au bassin du Tchad, nous n'avions pas d'interprètes de la langue du pays.

Cette grosse difficulté a disparu.

(1) Les Pheuls du Baghirmi traitèrent Nachtigal de cousin.

Les Pères du Saint-Esprit établis à la K
formé une pépinière de jeunes garçons qu
aujourd'hui assez le français pour nous p
de nous faire comprendre des indigènes.

A notre passage, ils n'avaient guère
commerce. La viande était le principa
d'échange avec les armes indigènes et le
sec. Ils vivent nus, tous sans exception.

Nous avions, en quantité, des perles l
en verre blanchi, toutes petites, valant o
kilo.

Une cuillérée à café pour cinq jours rep
la valeur de la ration de nos hommes. Ils
avec cela, des vivres, des aides pour port
caisses, et les faveurs des femmes.

Entre eux, pour moins d'une livre de ce
ils se vendaient les esclaves les plus hau
les jeunes femmes primipares.

Le pays est couvert de caoutchouc, d
percha ; l'ivoire est abondant. Tout cela n
aucune valeur commerciale et je le recuei
grande quantité pendant que j'établirai su
bingui ma base d'opération.

De ce point, j'enverrai mes compagnon
péens et arabes faire des reconnaissanc

toutes les directions. J'entrerai en relations avec Ngari.

Quand, par l'achat de productions du pays, j'aurai couvert les frais de mon expédition, j'enverrai ce premier stock de marchandises en Europe par la voie que j'aurai prise moi-même pour l'acquérir, par le Congo. J'aurai, dès ce moment, besoin d'un nombre d'hommes beaucoup plus restreint. Ceux qui ne me seront plus nécessaires reviendront à la côte en rapportant mes marchandises.

Prêt à aborder la deuxième partie de mon programme et à entrer dans les pays musulmans, j'établirai un inventaire de mes marchandises et je ferai, avec mes auxiliaires Souafas et Kabyles, une association commerciale. J'apporterai le capital et eux l'expérience et la main-d'œuvre.

Ils procèderont eux-mêmes aux échanges au mieux des intérêts communs. Les bénéfices seront, à l'arrivée à Ouargla (Algérie), partagés en 24 parts : 4 parts aux Kabyles, 4 aux Souafas, le reste à moi et à mes commettants, par moitié.

Ainsi intéressés au succès, les Kabyles surveilleront les Souafas et les Souafas les Kabyles. Tout le monde sait combien ces gens sont de

relations commerciales sûres : cette combinaison doit me donner les plus grandes facilités pour jouer mon rôle et poursuivre mes études.

Car je ne puis accepter de voyager comme la plupart de mes devanciers, en renonçant à ma nationalité et à ma religion.

Après leur passage, ces régions sont restées aussi fermées qu'auparavant à leurs compatriotes. J'ai pour but de les ouvrir aux miens. Mizon, officier français, protégeant des marchands de son pays, a montré combien il était facile, avec du tact et la connaissance des mœurs musulmanes, d'arriver à faire accepter cette façon de procéder dans l'Afrique centrale.

Ce sont les mêmes races et les mêmes mœurs qu'il a rencontrées sur la haute Benoué que je trouverai dans le bassin du Tchad.

Les commerçants du Baghirmi, du Bornou et du Ouadaï qui fréquentent les marchés de Yola et du Mouri ont vu notre compatriote, ont fréquenté ses comptoirs et sont revenus dans leur pays en racontant la façon de procéder des Français, si opposée à celle des Anglais.

Et nous avons ressenti tous les bons effets de a politique de notre compatriote, quand, dans le

pays de Laka, à la partie sud-occidentale du bassin du Tchad, nous avons rencontré une caravane de marchands qui sont, de confiance, venus se mettre à l'abri de notre pavillon.

Ils connaissaient Mizon, et nous ont ouvert l'Adamaoua sans qu'il nous fût nécessaire de parlementer un seul jour.

J'ai dit, sur tout mon passage, que je reviendrais, que j'allais chercher, en France, de nouvelles marchandises. J'ai écrit, depuis, à mes connaissances pour leur annoncer mon retour. Mes lettres sont-elles parvenues à destination ? Je le pense.

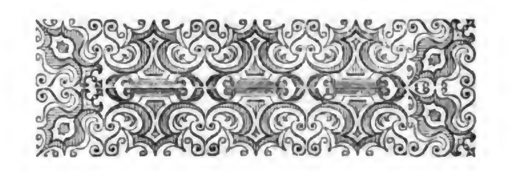
Dans ces pays où la poste n'existe pas, nul n'oserait refuser de se charger d'une lettre. Placée sous l'égide de la Providence et portant la suscription : *Cette lettre parviendra, s'il plaît à Dieu, au sieur un tel. Que Dieu le comble de bénédictions et favorise le porteur*, la lettre suit des fortunes diverses, passe par bien des mains, s'égare dans bien des détours. Elle arrive pourtant tôt ou tard, précieusement conservée par le porteur qui la remet en demandant la *Bechara*, le prix de la bonne nouvelle !

Mes missives, si elles parviennent à leurs desti-

nataires, me prépareront, sans doute, les voies : mais rien ne vaudra pour moi, je le répète, la bonne renommée laissée par mon dernier voyage et, surtout, par la longue fréquentation des marchands avec les postes avancés de M. de Brazza et avec la mission Mizon, et la grande réputation qu'ils ont laissée dans le pays.

C'est la garantie de succès que j'escompte le plus. L'honneur de la réussite que j'espère reviendra tout entier à la politique droite et habile qu'ils ont inaugurée dans le pays. — F. DE BÉHAGLE. »





AME D'ESCLAVE

(MŒURS SAHARIENNES)

Jusqu'à présent nous avons parlé de la vie des barbares d'Afrique d'après l'observation des civilisés ; mais un autre moyen s'offre à nous d'apprendre les mœurs, de pénétrer les idées des noirs : c'est d'écouter leurs récits. Ils ignorent les subtilités de la composition et les artifices de la littérature : mais le réalisme simpliste avec lequel ils racontent leurs souvenirs, quand ils les racontent, n'est pas sans charme. En tout cas, il est le meilleur gage de leur sincérité. Faute peut-être de savoir orner leurs récits, ils se montrent à leurs auditeurs tels qu'ils sont ; et c'est là ce que nous pouvons souhaiter de mieux.

AME D'ESCLAVE *est le récit, fait par un pauvre diable, de sa propre vie. Ce noir, métis de*

nègre et de targui, s'appelait Lahiti Nyam. C'était un pauvre homme dans toute la force du terme. Il avait été esclave chez les Ba-Hamou, esclave chez les Touareg, esclave chez les Soudaniens. Rendu on ne sait comment à la vie libre, il était aussi embarrassé de sa liberté que de sa longue personne maigre et indolente. Il fut le domestique de Ferdinand de Béhagle ; comme il n'était apte à rien, on ne lui demandait aucun service : il vivait dans la caravane à la grâce de Dieu, au jour-le-jour, comme il avait toujours vécu. Ayant séjourné chez des musulmans, il savait quelques versets du Livre : il avait une teinture d'islamisme; après quoi, ses connaissances étaient aussi courtes que celles de tous ses congénères. Mais qu'avait-il besoin de connaître, puisqu'il se savait de race serve, puisqu'il se sentait destiné à être perpétuellement l'esclave, le serviteur d'autrui ! Une de ses anciennes conditions, celle de berger saharien, résumait à ses yeux toutes les félicités, tous les avantages qu'un pauvre diable tel que lui était en droit de rêver.....

Ferdinand de Béhagle a recueilli les récits des aventures de son domestique : C'est là ce qu'il a publié dans la Revue de l'Islam, *en 1895, sous le titre de* AME D'ESCLAVE.

Nous avons trouvé ces pages si curieuses, si vécues,

si pleines de couleur, que nous n'hésitons pas à les reproduire, à la fin de notre propre ouvrage, en faisant observer toutefois que c'est par notre ami qu'elles furent écrites. Le lecteur nous saura certainement gré d'avoir complété les notes qu'il vient de lire, en lui montrant ce curieux tableau de mœurs sahariennes.

F. C.



AME D'ESCLAVE

(MŒURS SAHARIENNES)

A Madame Abel Couvreux.

La Allah iallah, Sidna Mohammed ressoul Allah !

La Allah iallah, Sidna Mohammed ressoul Allah !

La Allah iallah, Sidna Mohammed ressoul Allah !

Le froid vient de me réveiller, au-dessus de moi brillent les yeux de la nuit ; et tout autour des tentes les chameaux reposent en ronflant bruyamment.

Que c'est beau le matin, quand le ciel est clair ! Tout là-bas vers Mekka, la sainte ville du prophète, une vague lueur semble arrondir les bornes de la terre, c'est l'aurore menteuse, celle qui me réveille, moi qui suis le berger !

Avec elle mes bêtes commencent à sortir du sommeil, à redresser leur tête, à se saluer entre elles sans élever la voix. Elles s'ébrouent, chassent

en fumée de leur corps le brouillard de la nuit et se reprennent à broyer l'herbe dure, mal digérée durant leur sommeil.

*
* *

Le vieux taleb El Hadj Salah appelle à la prière du Fedjer. Sa vieille voix sonne claire et puissante dans le silence du matin. Les hommes ne l'entendent point, mais les enfants y répondent et se lèvent, et bientôt de leur voix criarde d'écoliers ils psalmodient les versets du livre sacré.

Dix tentes de cuir, de bonnes tentes noires et solides s'écrasent sur le sol. Elles abritent les nobles, mes maîtres et mes maîtresses ; que Dieu les comble de biens !

Nous autres, leurs pauvres enfants du Soudan, nous dormons dehors, autour d'eux ; et seulement quand le temps est bien dur, quand la pluie, l'horrible pluie, qui transit le corps et saisit l'âme, couvre le monde, dans le profond de leur sommeil nous venons nous tapir, tout petits, roulés comme de pauvres chiens, sous le rebord de l'abri.

. . . .

*
* *

L'aurore menteuse s'en va.

Le silence est encore profond, seulement troublé par le bruit des mâchoires des chameaux et leur souffle puissant.

Au-delà des cent hommes qui dorment ici, dans le grand pays qui s'étend au-delà des limites de la pensée, mon oreille exercée ne saisit pas un bruissement, pas un frémissement.

Pour moi la vie du monde est là, condensée dans ce petit coin perdu et la voix de l'immense nature n'a d'autre écho que le souffle de quelques hommes et d'un troupeau.

On dit pourtant qu'il y a des pays où des animaux terribles abondent, où les troupeaux sont innombrables, où les hommes s'entassent dans des villages que séparent à peine de courts espaces cultivés !

*
* *

Qu'elle est bonne, la terre qui donne ainsi la nourriture à l'homme ! La nôtre ne nous fournit que la vie de nos bêtes et quelques racines !

Elle est dure, nous marchons quelquefois sur des espaces infinis dénués de toute végétation, et privés d'eau !

Ah ! l'eau, c'est bon ! C'est bien bon ! Je connais une fontaine où l'eau coule en filet clair comme un fer de lance, mince comme une lame de sabre.

Elle remplit un creux de rocher au fond duquel le soleil colore en bleu, en rouge, en jaune et en vert les contours des cailloux.

Quand on l'approche, la bouche se remplit d'une salive plus douce que le miel, quand on la boit, elle est amère comme le natron du Tchad !

*
* *

Mais j'en connais une autre, cachée au fond d'une fissure de la montagne d'Ahnet.

Elle ne voit jamais le jour, ne tente pas l'homme maudit de Dieu, et cependant ses eaux sont plus douces que le lait de la chamelle, plus parfumées que la datte et plus légères que l'air pur du matin.

L'homme est toujours victime des apparences ! Il recherche la femme la plus belle, l'ami le

plus riche, et se dirige sur le mirage le plus brillant ! L'esclave le plus fidèle n'a pas sa confiance, le Mehari le plus robuste a sa préférence, la laine la plus fine son choix. A tant d'aveuglement il faut une raison. Pourquoi l'homme se trompe-t-il plus grossièrement que les bêtes qui, elles, sans y boire, connaissent les sources mauvaises, sans l'avoir jamais vu devinent le cavalier méchant ?

On dit que nous sommes ainsi aveuglés à cause de nos péchés. Dieu est le plus puissant. Seul il sait tout !

. . . .

*
* *

L'aurore, la vraie, vient : de terre s'élève un brouillard léger, dont la partie supérieure s'irise, les sables des collines se frangent de rose, la nuit du ciel s'éclaire de traînées rouges et les étoiles palissent.

Allons ! il faut se lever, sortir le troupeau, l'abreuver au puits, pendant que la maîtresse tirera le lait des chamelles pour le repas du jour.

Le camp se réveille, les moutons bêlent, les chameaux crient, causant entre eux des rêves de la nuit.

Quand nos seigneurs, revenant des pays des noirs, en ramènent des enfants (1), ceux-ci de longtemps ne peuvent s'habituer à ces grands éclats de la voix des chameaux.

Ils ont peur !

Moi, qui la comprends, je l'aime !

*
* *

Ces bêtes ont leur langage et mon oreille ne confond ni le cri du mâle en rut, qui appelle la femelle, ni celui de la chamelle que fatigue le lait et qui demande à être soulagée.

Je reconnais l'expression de sa crainte quand elle a perdu de vue son jeune chamelon et aussi la demande pressante de la vieille, dont l'estomac fatigué ne peut plus conserver qu'une quantité d'eau insuffisante.

---

(1) Lisez : esclaves. Le musulman n'a pas d'autre mot pour désigner ses esclaves que celui de Ouladi — mes enfants.

Elles disent tout, ces bonnes bêtes : leurs joies, leurs peines, leurs désirs, et leurs gestes, leurs attitudes soulignent et complètent ce que leur voix n'a pu exprimer.

Je les comprends et je les aime ! Dans mes longues journées de solitude je cause avec elles : Dieu fit le berger pour le troupeau comme la femme pour l'enfant et le noble pour le combat !

. . . .

***

L'heure a passé, le jour s'est fait, le camp s'est animé. Pendant que les serviteurs vaquent aux affaires, les femmes s'occupent de la tente et du repas. Les nobles hommes assis sur le sol, la lance fichée en terre devant eux, demeurent immobiles, drapés dans les plis du grand tobé couleur pintade (1). Le visage voilé et la tête dans les deux mains, ils regardent monter le soleil rouge dans la buée légère et sentent revenir leur âme éloignée par le sommeil.

---

(1) Petits carreaux blancs et noirs.

Cependant Sadiya fait tomber le lait de la chamelle dans le grand vase en bois noir d'akakou.

— Enfant (esclave) as-tu des nouvelles ?

— Quelles nouvelles ?

Sa tête se baisse, sa joue se colore et sa voix n'est plus qu'un souffle.

— Du fils des Taïtoq.

— Je n'ai pas de nouvelles.

— Enfant, je suis ta mère, j'ai pour toi des soins, ta nourriture est abondante ; parle, car j'ai réservé pour toi une belle oukya (1) d'argent.

— Je n'ai point vu l'oukya, c'est mon maître qui me soigne, cette tente est la sienne, ce troupeau est le sien.

— Regarde dans le vase, quelque chose est tombé.

— Ma main plonge et blanchit dans le lait tiède, mais je ne trouve rien.

— Enfant, ne me trompe pas : l'oukya est tombée dans le lait.

— Un rial se trouverait plus aisément.

— Je n'ai point de rial.

— J'en demanderai donc à mon maître.

(1) Pièce de 0 fr. 30.

— Enfant, dis-moi, l'erreur doit fuir ta bouche et la trahison ton cœur. Quelque jour tu auras une femme et ton âme chantera, tout au fond de ton être. Pense à cela et sois bon.



C'est vrai, un jour j'aurai une femme, s'il plaît à Dieu, et qui sait, avec une femme, des enfants, un troupeau. Et tout mon être s'amollit à cette pensée.

— Femme, que veux-tu savoir ?

— As-tu vu un signe ?

— Oui, j'ai vu un signe hier, comme je ramenais le troupeau. En remontant le ravin, le sol ne gardait pas d'empreintes, mais un caillou noir était posé sur une pierre blanche. Un homme était passé par là.

— Que Dieu te bénisse !

— Veux-tu que je t'aide à emporter ton lait.

— Non, je suis heureuse et légère — et forte.

Oui vraiment, et belle aussi ! Je la vois tous les jours et jamais je ne l'ai sentie si désirable, si pressante et si femme. Mon cœur est tout affaibli à la pensée qu'elle a si habilement évoquée. Moi,

pauvre berger, qui n'aime que l'immensité de la terre et mes bêtes, aurai-je donc un jour une femme, un enfant à aimer ?

. . . .

*
* *

A la suite du troupeau je m'éloigne rêvant. Déjà le bruit du camp ne parvient plus à mon oreille. Les tentes s'aplatissent au loin, comme des cailloux noirs sur le sol poudreux que blanchit le grand soleil.

Tout est blanc autour de moi, sauf la ligne bleutée des collines lointaines et la masse noire de la montagne d'Ahnet. Sous le grand ciel d'un bleu intense s'allonge presque infinie la plaine dépourvue de verdure. Les herbes sont sèches, les chameaux se dispersent au hasard de leurs tristes recherches et sous le soleil qui monte le sol s'échauffe, fait frissonner l'atmosphère de moires légères. Me voilà pour une lente journée allongé sur le sol à l'ombre mobile d'un rocher, regardant se profiler au ciel la silhouette noircie de mes bêtes.

*
* *

Oh ! les bonnes heures de solitude, où dans la paix majestueuse du désert le corps se noie dans la chaleur et le bien-être, pendant que l'âme suit le rêve capricieux !...

J'aime quand je trouve un grand éthel, me mettre à l'ombre de son feuillage puissant. On y goûte une fraîcheur agréable et, pendant que le sol brûle tout autour, il tombe de ses branches, il monte de ses racines une impression matutinale délicieuse. Mais le charme ne peut durer, il ne vit que du contraste et, quand le corps s'est rafraîchi sons le dôme vert, il demande le mouvement pour recouvrer sa chaleur.

Combien j'aime mieux l'ombre du rocher qui n'enlève presque rien à la chaleur du sable dans lequel mon corps plonge, mes membres s'amollissent, mon rêve s'engourdit et mon âme s'échappe.

. . . .

*
* *

L'heure succède à l'heure et le soleil cesse de distribuer sa lumière et sa chaleur, sans que rien vienne troubler ma paix.

Une chamelle capricieuse s'est parfois égarée loin du troupeau. J'ai dû d'un long cri aigu la rappeler vers moi. Des mâles vigoureux se sont injuriés et mordus, mais un caillou lancé avec à propos et adresse, accompagné d'une rauque menace les a séparés, et c'est tout. Au milieu du jour, j'ai mangé un morceau de tadjella cuit sous le sable et une poignée de dattes que m'a donnée Sadiya.

Cette femme sait faire de moi ce qu'elle veut, et je prie Dieu de lui pardonner ses péchés en compensation du bien qu'elle me procure !

Et ma journée s'est passée heureuse et paisible, mon ventre est plein (1), ma tête est sans tourment, mon corps sans fatigue. Louange à Dieu qui pouvait faire sa créature malheureuse et lui a pourtant donné la paix !

L'aacer (2) est passée. Doucement, je rappelle

(1) Raini chbat, dit l'Arabe.

(2) Prière de 3 heures de l'après-midi.

mes bêtes et me dirige vers les tentes. Et, quand j'arrive près du ravin, je me penche sur le sol pour consulter les empreintes. Une troupe de mehara est passée là, allant au camp, puis un cavalier est venu seul. Il monte une jeune et vive chamelle, je le vois à deux empreintes restées sur le sable : c'est lui, l'homme au caillou.

*
* *

Comme mon dernier chameau remonte sur la berge opposée, j'aperçois encore sur une pierre noire un caillou blanc que la main d'un homme a posé là en signe de son passage, et je pense à Sadiya. Un moment arrêté, je cherche sur le sol une empreinte, un indice qui me guide : quel est donc l'étranger qui vient ainsi troubler la tente de mon maître ?

Le sol ne répond pas, la pierre est muette, mais l'homme se dresse devant moi.

C'est Tachcha-ag-Serada, petit-fils de la sœur de Sidi-Mohammed, l'ancien chef des Taïtoq.

Je le connais ; il venait fréquemment dans nos campements, mais depuis trois mois nous ne l'avions vu dans nos tentes.

— Enfant, as-tu des nouvelles ?

— Quelles nouvelles ?

— Hier, tu as vu le signe, qu'as-tu dit ?

— Si j'avais vu le signe, je l'aurais dit au maître ?

— Tu l'as vu, j'étais là, caché comme ce soir, dans ce trou du rocher. Parle, enfant, j'ai un rial pour toi.

— J'avais l'intention de parler à mon père et ne l'ai point fait.

— Voici ton rial.

— Que Dieu te favorise ! que veux-tu savoir ?

— As-tu parlé du signe à Sadiya ?

— Oui. Ses yeux se sont fixés au sol, sa voix s'est faite douce, et son cœur a bondi sous sa tikamist noire. Que lui veux-tu ?

— La voir ce soir.

— Eh bien ! je vais rassembler le troupeau. La nuit se fait, tu te cacheras parmi les chamelles et tu lui parleras quand elle viendra les traire.

— Enfant, que la bénédiction et la récompense soient sur toi !

*
* *

D'un cri rauque, sur la berge abrupte, j'ai arrêté le troupeau. La nuit s'est épaissie et, sur l'horizon sombre, la noire montagne d'Ahnet ne se détache plus. Les feux du camp brillent dans la profondeur de la plaine, au loin bêlent les moutons et les chèvres, et les chameaux repus leur répondent pendant que les chamelles aux mamelles gonflées appellent Sadiya.

Elle vient portant sur sa tête les grands vases en bois noir, et s'étonne.

— Comme le troupeau est loin, ce soir ?

— Je t'aiderai à transporter le lait.

Elle s'assied sur un rocher, enserre la panse puissante du vase arrondi dans ses jambes nerveuses et commence à traire une jeune chamelle. A celle-là en succède une autre, puis une autre encore contre laquelle Tachcha se dissimule.

— Femme, je suis de retour.

— La bénédiction me visite et la joie !

— O noir de mon œil ! ô battement de mon cœur : ta pensée m'a suivi partout. J'ai mené mon chameau boire à l'Oued-Draâ, dont l'Océan rend

les eaux amères. Je l'ai poussé hors des bornes du monde jusque dans les flots bleus de la mer, ta pensée m'y suivait. Tu es mon horizon (1) et mon guide, tu es ma lumière et mon espérance, tu es ma nourriture et ma vie. Femme, tu es mon désir absolu. Je te veux, je te veux (2) !

— Dût ma mère me maudire, la dernière esclave du camp me chasser, dût mon mari me clouer au sol du fer de sa lance, je suis à toi !

J'ai pleuré ton absence et j'ai craint pour tes jours : la douleur broyait mon cœur, comme ma main broie le sein de cette chamelle, et je ne pouvais pas crier comme elle, moi ! Va ! ce soir, quelqu'un t'attendra dans la tente !



Il se taisait, la gorge sèche, le cœur bondissant.

Elle reprit :

— J'ai prié Dieu souvent de ne pas nous con-

(1) Le mot arabe est ressem et signifie borne.

(2) Le verbe aimer n'existe pas en arabe ; il se traduit énergiquement par vouloir.

trister, nous qui avons juré ! C'est lui qui nous a donné le mouvement, le rire et la souffrance. Tant que tu étais loin, nul n'a vu mes dents dans un sourire, le koheul n'a pas touché mes paupières, ni le henné mes mains.

Elle lui tendait la main droite et lui se saisissait de ce doux gage tout chaud d'amour. Couché sur le sol aux pieds de sa maîtresse, si pressé contre la chamelle, que moi-même je ne pouvais l'apercevoir, il serrait entre ses deux mains la main tremblante de Sadiya.

Un mot s'échange encore.

— Entre le milieu de la nuit et l'aurore menteuse je viendrai.

— Viens, mon bien aimé, je t'attendrai.

. . . .

Tachcha est parti en rampant sur le sol noirci par la nuit. J'ai aidé Sadiya qui ne pouvait seule porter ses vases de si loin et, pendant que les femmes préparent le repas du soir, les nobles, assis autour d'un feu de bois d'éthel, causent entre eux un peu en dehors du camp.

Six hommes des Kel-Tahat sont venus parler affaires avec nos seigneurs. Longtemps on a discuté leur proposition, maintenant l'accord est

fait et la conversation roule gaîment sur les femmes.

Mon maître a le rire facile et bruyant, la parole piquante et l'esprit moqueur. Il rit et fait rire. On le recherche un peu pour son esprit, on le craint beaucoup pour sa lance, on le hait bien plus encore pour sa langue.

Peut-être ses ennemis riront-ils un jour ! Le camp est plein d'animation. La présence d'un hôte est une bénédiction, sans doute. Mais ce n'est pas à la seule joie de voir nos amis que nous devons tout ce mouvement. Demain nos Seigneurs partent à l'aurore rougissante pour un rezzou lointain. Les femmes visitent les harnachements des mehara rapides, grillent la rouina, nourriture des guerriers, remplissent d'eau les outres.

Ils iront loin, car dans le troupeau on a choisi une vieille chamelle que depuis plusieurs jours on privait d'eau. Ce soir on l'a conduite au puits, et la pauvre bête, assoiffée, a bu longtemps, remplissant d'eau les poches vides de son estomac. Elle s'est gonflée outre mesure, et quand, perdant haleine, elle s'est retirée du puits, on lui a coupé la langue.

Maintenant le sang coule de ses lèvres agitées par la douleur : celui qu'elle avale brûle sa poitrine et dessèche sa gorge. Si elle avait encore sa langue elle pourrait, en faisant le vide dans sa bouche, puiser l'eau de ses réserves, se désaltérer et laver sa blessure cuisante. Désormais, citerne vivante, elle va suivre le rezzou dans la douleur, la faim et la soif, sans pouvoir boire ni rejeter l'eau qui la charge et la tente. Et quand les guerriers auront enduré la soif deux jours ou trois et que l'heure sera venue pour eux de boire ou de mourir, ils la tueront pour profiter de la ressource ultime que la triste bête leur aura réservée.

Les serviteurs sont faits pour aider les maîtres et mourir.

J'aime à voir partir les rezzous. L'animation des tentes enfiévrées par l'idée de combats et de pillage, les sentiments divers qui animent les femmes, l'excitation des mehara, l'entrain des hommes, tout cela me grise un peu. Mais ce soir je suis inquiet : Tachcha est là tout près, et Sadiya chante, agitée d'une joie immense qui fait briller son œil à la lueur des foyers et l'empêche de rester un moment en place.

Elle chante !

Ah ! certes, elle n'est pas troublée par la crainte des combats que va livrer son mari, des risques qu'il va courir ! Elle l'excite, au contraire, et il me semble qu'elle aurait joie de l'y voir trouver son heure.

Si vous êtes des hommes (1),
Mourez en braves ou faites mourir vos ennemis ;
Voilà ce qui convient aux gens de cœur.
Mais si vous ne craignez pas la honte,
Prenez le koheul, le henné, les parfums,
Prenez mes vêtements et soignez mes entants.
Si vous êtes des hommes,
Retenez vos âmes prêtes à s'échapper comme des étincelles,
Faites face aux hommes courageux.
Faites crier leurs os sous le fer de vos lances.
La Fermeté est la vertu des guerriers ;
Dieu seul fixe le terme de la vie !

Ainsi chantait-elle par moments, et sa voix vibrait, harmonieusement accompagnée par la ganga sonore que frappait d'un geste sénile la vieille Tin-Didouan. D'autre fois, retirée dans sa tente obscure et s'occupant, Dieu sait à quoi ! elle laissait son cœur soupirer à travers ses lèvres émues une chanson d'amour :

(1) Chants du Sud Algérien.

Porte tes yeux sur les tentes Tedjehen,
Puis au ciel pour y suivre l'étoile,
Et quand elle descendra vers l'horizon,
Oublie l'ennemi, oublie aussi l'ami,
Viens vers moi, mon cœur t'attend !

Après l'aacha (1), tout le douar se livra au sommeil ; le rezzou devait partir avec l'étoile pâlissante ; le repos est nécessaire avant comme après de grandes fatigues.

Les nobles se retirèrent dans leurs maisons de poil (2), les hôtes s'allongèrent sur des nattes autour d'un foyer bien chargé de souches puissantes, et moi, inquiet pour l'heure de l'amour, je m'étendis sur le sol de façon à surveiller la tente de mon maître.

J'étais pris d'une inquiétude extrême. Dans l'attente du doux moment qui pouvait être fatal, Sadiya ne chantait plus. Pendant que son amant attendait l'heure dans la fièvre du désir, je l'entendis parler à Mastan d'une voix remplie de douceur et de charme, d'une voix d'amante. Et puis, un grand silence s'épaissit dans la nuit.

. . . .

(1) Aacha — prière du soir.

(2) Hit e'ch chaher — maison en poil.

Les femmes sont comme un puits. Si tu te penches sur le bord, tu vois le ciel ; si tu te penches encore, tu tombes dans les profondeurs de la terre.

Le bonheur n'est pas d'en être aimé, mais de les aimer et de croire à leur amour.

. . . .

La paix est dans la nuit de Dieu, l'orage dans le cœur de sa créature.

Les mâchoires qui broient l'herbe, la vieille Tin-Didouan qui ronfle, les souffles qui s'harmonisent, les feux qui se consument, les étoiles qui bruissent en plongeant dans l'océan lointain. Voilà la paix !

La haine qui aveugle l'homme, l'envie qui le fait comploter, l'orgueil qui l'exalte, l'amour qui l'échauffe, voilà l'orage !

Louange à Dieu qui m'a fait naître berger ; je vis sans passions dans la paix des grands espaces, sans haine, sans envie, sans orgueil !

Oui, mais aussi sans amour ! Vingt-cinq fois j'ai vu la grande caravane descendre vers Tin-Bouctou et revenir du Soudan avec son amoncellement de richesses : l'or qui fait tourner la tête des marchands, l'ivoire que les femmes des chré-

tiens réduisent en farine et font manger à leurs enfants pour blanchir leur peau, le musc, ces délices du nez, les beaux vêtements de Cano, objets des désirs fous des femmes, et le grain, bénédiction du pays des noirs, joie de nos pauvres campements !

Avec ces richesses que portent les chameaux réfléchis, la caravane entraîne de longues files d'enfants du Soudan.

C'est ainsi que vint ma mère. Qui est mon père ?

Elle marchait au milieu de la longue ligne de chameaux. Elle était jeune, belle, forte et gaie ; son maître l'avait prise en affection. Elle charmait son voyage. Il la vendit au Touat à un marabout des Ba-Hamou d'In-Salah ; la maison était bonne ; j'y naquis.

Un jour, Mastan vint chez mon maître avec des amis. Ils eurent une grande discussion, de durs propos s'échangèrent. Les longs tilak, toujours tenus sous la main gauche, sortirent à moitié des fourreaux. J'étais enfant, j'eus bien peur.

Puis la paix se fit.

Des gens du marabout avaient volé des bêtes appartenant à Mastan et à ses parents.

En compensation, l'homme lié leur donna des amulettes précieuses, de puissantes prières écrites sur du papier arrosé de l'eau sainte du puits Zem-Zem et porté sur le tombeau du Prophète.

Il y en avait pour guérir toutes les maladies, chasser le mauvais œil, préserver des blessures, sauver les troupeaux des épizooties.

Les gens du voile partirent en baisant pieusement le blanc burnous du marabout. Je les suivis pour les voir monter sur leurs mehara rapides.

J'étais près de Mastan quand de son asecrad crochu il déchirait l'aisselle de sa monture pour l'exciter à mieux courir. Je me penchais même pour voir couler le sang, quand je me sentis saisi par la nuque, soulevé au-dessus du sol et emporté dans la course folle du mehari.

Depuis, j'ai grandi sous la tente des Tedjehen.

Si un jour, d'une excursion lointaine, Mastan ramène des esclaves, il m'en donnera une, peut-être, pour que sa maison s'augmente des enfants que nous aurons s'il plaît à Dieu.

. . . .

L'étoile monte, l'heure approche et je frémis. Tachcha n'est pas éloigné. Sans doute, il veille dans l'attente de l'heure, dans l'impatience du bonheur. Ici tout dort sous le ciel clair. Seul, je veille dans l'inquiétude, pourtant je ne suis qu'un esclave, je n'ai rien à voir dans les affaires des nobles, mes maîtres.

. . . .

L'étoile a terminé son ascension, tout dort encore, esclaves sur le sol, hôtes sur les nattes, maîtres dans les tentes ; mon oreille attentive ne perçoit aucun bruit extérieur, mais dans ma poitrine mon cœur bat des coups sourds et précipités.

Tachcha doit avancer ; dans la nuit mon œil ne distingue rien, mais j'en ai le pressentiment, la sensation intense.

Oui, il est là ! Un frôlement léger comme le glissement de la vipère sur le sable du ravin desséché s'est fait entendre, et maintenant, dans le pâle reflet dont les étoiles et nos feux mourants éclairent la nuit, je vois une blancheur qui s'allonge sur la terre.

C'est lui ! Quand, en rampant, il allonge sa main gauche, je vois reluire faiblement le métal du manche de son tilak. Il atteint le bord de la

tente de Mastan. Une fois, deux fois sa tête se soulève, son regard interroge le camp et son oreille le sommeil des gens; puis, avec des précautions infinies, plus collé au sol que l'amtartar (1) dangereux, il disparaît sous l'abri de poil.

. . . .

Ce moment ouvrit à mon esprit de vastes routes que bien des fois ma pensée a parcourues depuis.

J'ai vu l'homme trompé par sa femme fermer les yeux à l'évidence, dormir tout éveillé, comme ce jour-là Mastan dormait près de la trahison.

J'ai vu l'homme trahi par un amour, chercher consolation dans un autre amour qui le trompait encore.

J'ai vu des hommes se disputer à mort l'amour d'une femme qui ne les aimait ni l'un ni l'autre. Les insensés !

Cependant, quand ils boivent l'eau d'un puits inconnu et qu'ils la trouvent amère, ils s'en souviennent et jamais ils n'essaient plus d'y étancher leur soif. Pourquoi donc l'expérience leur sert-elle

---

(1) Lézard qui a la réputation d'être venimeux et qui est inoffensif (Ayama colonorum).

pour une chose et ne leur sert-elle pas pour l'autre ?

. . . .

Tadacha était dans la tente : rien n'y semblait bouger. Le camp dormait toujours dans la paix insouciante. Seule mon âme s'angoissait dans la crainte d'une épouvantable catastrophe. Le temps me paraissait arrêté sur ma tête, les étoiles comme clouées au ciel, la vie se tarissait en moi.

A tout moment je croyais entendre l'élan épouvantable du maître indigné, qui d'un seul coup de poignard rivait ensemble pour jamais les âmes des deux coupables ! Je voyais l'explosion de fureur de Mattan, l'amoncellement fou de ses désirs de vengeance, le désordre du camp réveillé en sursaut : j'entendais les cris des femmes, leurs abominables injures aux coupables, les discours enflammés des hommes !

Qui sait pour la fantaisie d'amour de ces deux fous, combien de sang allait couler ; et si mon maître n'avait pas la victoire sur les Taïtoq, le sort qui m'était réservé à moi-même ?

Car nous autres, en définitive, nous supportons aussi le poids des revers de nos maîtres.

L'aurore menteuse allait venir, mes craintes

augmentaient. Allaient-ils, ces maudits, tenter Dieu en prolongeant encore leurs délices ?

La fièvre brûlait mon sang. L'heure n'est point longue aux amoureux réunis.

Peut-être, devais-je les prévenir que dans un instant le ciel s'éclairerait d'une première lueur ?

Oui, mais comment me faire entendre d'eux sans réveiller le mari ?

C'est impossible ! je suis condamné à l'impuissance, à l'immobilité complète ; il faut attendre l'issue dans l'anxiété terrible, dans le désir frénétique difficilement contenu de remuer, de crier, d'agir !

Enfin ! c'est fini ! le voilà ! Voilà Tachcha qui sort, plus lentement, plus silencieusement, s'il est possible, qu'il n'est entré ! je distingue bien là, à deux longueurs d'homme de moi, sa tête qui se dresse hors de la tente, écoute avec inquiétude, puis son corps qui s'allonge, plus clair que le sol gris.

Avec d'infinies précautions, il rampe et s'éloigne. Son cœur doit carillonner l'hymne des amoureux satisfaits, mais le mien chante, chante plus haut, chante plus fort, je suis délivré de la plus terrible des obsessions.

. . . .

Quand l'aurore ensanglanta les arêtes des dunes comme les lèvres des blessures, Mastan sortit de sa tente.

Derrière lui se dressa la svelte Sadiya, la coiffure défaite, les paupières battues, comme alourdies par le sommeil. Elle eut un rapide regard pour l'horizon du côté du ravin qui cachait son amant, s'étira dans des poses provocantes, puis, câline et gracieuse, s'appuya sur l'épaule du seigneur dans une attitude d'amoureux abandon.

Des grands mouvements de l'âme, je n'ai guère connu que la révolte contre la douleur et la peur, peut-être aussi un sentiment d'infinie douceur qui me prenait une larme, à l'impression des effluves du matin, à la vue du sourire de la lune, au bruit du rire d'un enfant. Eh bien ! à ce moment, l'indignation et la colère soulevèrent mon être, comme le simoun les sables de la plaine. Mon cœur bondit de dégoût et je dus fuir loin du camp, pour ne pas jeter l'injure de son crime à la face de cette traîtresse et crier à mon maître : C'est le dernier baiser de son amant qu'elle lave sur ta face, tue-la ! c'est une tachchelt (vipère), que tu réchauffes dans ton sein !

. . . .

Quand je revins, le rezzou était parti, les femmes seules restaient au camp avec les esclaves, le vieil El-Hadj-Ededdel, qui a perdu ses yeux, et Maïess, que son amour pour Fiyoukan, sa cousine, rend plus aveugle encore!

Le mari parti, le douar sans surveillance, les amoureux ont beau temps. Je parie que Tachcha ne s'éloignera guère aujourd'hui.

C'est en pensant ainsi que j'emmenai mon troupeau. J'évitai le ravin pour ne pas voir, pour ne pas savoir, pour éloigner de mon âme la révolte qui l'avait troublée le matin.

. . . .

Dans la bonne chaleur des sables, la paix profonde de la plaine, je retrouve le calme qui m'avait abandonné.

. . . .

Près du rocher qui m'abrite, une pierre isolée m'a servi d'oreiller une partie du jour. Je ne sais quel esprit d'inutile effort m'a porté à la détacher du sol et à la renverser.

Je mis au jour, sur une terre humide, une famille de scorpions.

Comme Mastan, mon maître, j'avais reposé en pleine paix, sur le danger perfide; je me saisis

d'un caillou pour écraser ces ennemis de l'homme, puis, renonçant à mon projet, je lançai la pierre au loin et m'éloignai.

Dieu, en créant ces bêtes, avait son but : tout ce qui existe vient de lui ! Il a enfanté la vérité comme l'erreur, le bien comme le mal, la confiance comme la trahison. S'il tolère Sadiya, pourquoi tuerais-je un scorpion ? Ses voies sont inconnues des hommes ; il est seul grand, seul il sait tout !

. . . .

Quand je me suis étendu près du foyer pour chercher le repos de la nuit, Sadiya rentrait dans sa tente en compagnie de Tin-Didouan. Si le mari n'a pas surpris les baisers de l'amant, ce n'est pas sûrement cette vieille qui les surpreudra.

Qu'ils passent la nuit seuls ou avec leur proche, je n'en veux rien savoir ! et pour ne pas les voir, je ramène mon litham sur mes yeux, je prie Dieu et m'endors !

. . . .

Le jour succède au jour, nous vivons avec le bien et la paix dans l'attente des seigneurs. Que Dieu les protège et les ramène !

Qui les attend sans impatience ? c'est Sadiya.

Jamais l'imestar, à l'époque des œufs, n'a gazouillé plus gaîment. Son insouciance, sa sécurité, frisent l'impudence. J'ai vu hier, au commencement de la nuit, Tachcha entrer dans notre douar comme dans le sien, et pénétrer sans aucune précaution dans la tente de sa bien-aimée.

. . . .

Du haut d'une colline élevée, ma vue porte au loin, et depuis quinze jours, je guette le retour du rezzou.

Au douar, l'inquiétude a pris les femmes, et tous les jours chacun suppute les causes du retard.

Au juste, nul ne sait bien où nos hommes ont été porter leur audace : seul El-Maïess le pourrait dire et sa langue est muette.

On croit qu'ils ont été vers le Tadjakant ou le Reguibat, reprendre aux Oulad-Moussa ce qu'ils nous ont volé. Ce sont nos ennemis, ils commercent par la mer avec les chrétiens et par terre avec le puissant empire de Marakech. Leurs tentes sont riches, mais très éloignées des nôtres. En caravane, il faudrait trente jours pour les atteindre et en rezzou nos hommes n'en mettront que douze. Si Dieu les favorise, ils auront avec eux troupeaux et butin, et la marche du retour sera lente, une

lune entière tournera ses cornes du couchant vers l'Orient avant qu'ils n'aient porté dans le douar l'abondance ou le regret. Mais peut-être ont-ils été vers l'Aïr, peut-être aussi vers les Chambâas, que Dieu maudisse! — ce sont les esclaves des Francs, — ou bien vers le Hod, à travers l'affreux désert du Djouf?

. . . .

Aujourd'hui trois hommes des Sekakna et deux des Mazil sont venus chez nous. Ce sont des Arabes rusés et perfides, leur œil brille faux sous leur litham bleu. Leurs tentes voyagent entre Akabli et Tin-Bouctou. Ils sont passés près de moi mais n'ont pu me donner des nouvelles des nôtres. Ce sont des alliés de nos tentes, je ne les aime pourtant point, car ils mesurent mon troupeau d'un œil bien envieux. Je crains ces gens-là et j'ai prévenu un irechchoumen qui les pistait.

Il les suivra jusqu'à notre douar, puis il regagnera ses tentes qui ce soir, je l'espère, viendront auprès des nôtres.

Nos maîtres se sont unis avec les Kel-Ahnet, il y a longtemps. De la fusion des iradjenaten les maîtres, et des imrad sont nés les Irechchoumen, qui tiennent le milieu entre les nobles et les serfs.

C'est ainsi qu'une tribu grandit et se fortifie. Le noble, l'iradjenaten, l'imrad et l'esclave forment les anneaux d'une chaîne, l'un soutient l'autre, l'aide et le protège. Je n'ai pas les joies de l'orgueil, l'honneur des fantasias, le plaisir des festins et des longs discours, mais je ne redoute pas la guerre ; mon maître mourra dans les combats : sans doute, moi près de la tente. Il aura eu plus de joies, j'aurai eu moins de peine. Louange à Dieu ! il répartit et coordonne.

. . . .

Un homme des Kel-Taoudenni qui passait aujourd'hui allant chez les Kel-Oui de Tin-Telloust a vu notre rezzou. C'est en venant du Touat et suivant l'Oued-Salem, près de l'Oued-Atchane — la rivière de la soif — qu'il l'a rencontré.

Tout semble donc indiquer qu'il se dirige vers les Oulad-Moussa et que nous ne le verrons pas de sitôt revenir.

Tachcha s'est fait surprendre rôdant loin du camp. L'arrivée des Irechchoumen près de nos tentes a semé les environs du douar de nouveaux venus, curieux ou besogneux.

Les traces de sa chamelle blanche ont été rele-

vées d'abord, puis un enfant la découvrit dans le fond du ravin et Tachcha dût se montrer.

Il dit par mensonge ce qu'il a entendu dire : qu'il a reconnu notre rezzou sur le Medjebed du Tafilet, un peu au-dessous de l'Oued-Salem, et qu'il est venu pour prévenir.

Il était pressé, il n'a pu parler à nos gens qui peut-être ne l'ont point vu.

D'après lui, ils ne doivent plus tarder à revenir avec un plein succès, et c'est le désir de jouir du bonheur de ses amis qui l'amène chez nous. Le mensonge est utile aux amoureux.

Les Irechchoumen, nouveaux venus parmi nous, le croient : le doute n'est point encore entré dans leur cœur et si le rezzou réussit, nous verrons venir bien d'autres gens que Tachcha.

Les fils du voile sont comme les chacals et les corbeaux.

Partout où s'allume un feu pour cuire la viande, ils s'assemblent. Tu voyages dans leurs pays, tu ne vois personne ; tu marches, tu marches encore au milieu de la solitude et du pays des Masri, qui vivent au bord du fleuve puissant où des lions à tête d'homme ont élevé des montagnes de pierre dans l'espoir insensé d'atteindre le ciel de Dieu !

Depuis le pays des Masri (1), jusqu'aux bords de l'immensité d'eau amère, tu pourras voyager des mois et des mois encore sans apercevoir un seul porteur de lance.

Eh bien ! explique cela ? Dès que dans une famille entre l'abondance, qu'après de longues privations le couscous va dresser dans les grandes tarlalt ses pyramides odorantes, que la chamelle tuée va rôtir sur les brasiers sans fumée, de tous les points de l'horizon tu verras arriver les parents, les amis des amis, les alliés et aussi les étrangers.

Ils viennent de partout, les uns de la tribu, les autres d'ailleurs : il y en a qui ont vu passer le rezzou, d'autres qui en ont entendu parler, d'autres — les maîtres (2) du nez ceux-là — qui ont été prévenus par leur flair. D'autres encore sont les hôtes de Dieu, arrivés sans savoir, conduits par leur ange gardien ! Ceux-là qu'ils soient les bienvenus. La bénédiction et la récompense sont avec eux !

---

(1) Masr, Le Caire.

(2) Moul-en-nif.

Les porteurs de la croix (1) sont très pauvres ; le jour du rassasiement est plus rare chez eux que celui d'une naissance : on peut dire qu'ils ont toujours faim.

Ceux qui vivent dans les pays du grain, où les troupeaux multiplient, où la terre rend au centuple ce qu'on lui donne, ceux-là ignorent leur bonheur.

On dit que les enfants du voile sont silencieux, c'est une erreur. Mais ils ne peuvent pas parler à l'homme, quand ils causent avec leur ventre, et celui-ci les occupe tout le temps, il est vide, il réclame ; mon Dieu ! qu'ils ont de peine à le faire taire, à discuter avec leur âme comment ils pourront le satisfaire !

Eh bien ! ce qui arrive aux vivants est arrivé aux morts. Comme nous, ils ont vécu dans la faim et les tiraillements du ventre : alors, par la permission de Dieu, quand le rassasiement se prépare dans une maison où nous pouvons être admis, l'âme de notre maman vient nous prévenir.

. . . .

(1) La croix est l'emblême touareg par excellence. Epées, couteaux, boucliers, ornements, tout objet de fabrication touareg ou haoussa porte la croix de Malte.

Tachcha désormais reste au camp. Sa chamelle est dans notre troupeau : le jour, il cause avec les hommes, faisant de loin des clins d'œil à sa maîtresse ou des signes du bord de son tobe ; la nuit, il la rencontre hors du camp. Trop d'yeux s'entr'ouvrent maintenant autour des foyers pour qu'il lui soit permis de continuer à fréquenter la tente de Mastan.

. . . .

Par suite de la mort de la vieille Agaïdou, qui n'avait qu'un seul petit enfant, de sa petite-fille, une tente est vide, et comme l'enfant revient à mon maître Mastan, la tente lui appartient aussi ; si j'avais une femme, je pourrais peut-être jouir de cet abri aujourd'hui sans occupant. Sadiya m'a permis de m'y installer : je fais acte de possesseur, je suis content et j'espère, car les hommes ont toujours peine à changer ce qui est fait.

Quel bonheur ! une tente à moi ! A la vérité, elle est un peu petite, et quand je suis entré en rampant sous son dôme aplati, je ne puis, sans toucher le cuir de ma tête, y rester assis. Si je me couche, mes pieds dépassent un bord et ma tête l'autre. Si je rentre ma tête, mes jambes sont dehors en entier.

C'est égal, c'est bien bon, une tente à soi! Quand j'aurai une femme, nous élèverons du côté où soufflent les vents froids une muraille de pierres et de terre, puis, à la tête, nous accumulerons les ustensiles de ménage. Comme nous serons bien abrités et bien chauds!

. . . .

Au puits, ce matin, Amenna est distraite comme le sont toujours les filles. Il ne faut pas leur en vouloir, Dieu les fit telles pour plaire aux hommes ; elles sont charmantes! Elle fit tomber son grand vase. Il était vieux, sa mère l'avait eu de sa mère ; les choses des hommes ne durent point : il n'y a d'éternel que Lui! Le vase s'étant fendu ne peut désormais tenir l'eau.

Amenna était confuse et chagrine. D'un mouvement violent et bien joli, ma foi! elle jeta son vase et s'éloigna. J'allai le chercher aussitôt.

Quand les maîtres jettent l'os après avoir mangé la moelle, le chien le ramasse et s'en contente encore.

Ce vase allait être mon premier meuble ; je l'emportai dans ma maison et déjà j'y nichais mes pauvres richesses quand, près de moi, éclata une tempête. La vieille Teroulit disputait sa fille à

cause du vase brisé. La vieillesse exhale souvent son impuissance en paroles amères. Ah! certes, Teroulit n'était pas contente et tout le douar le sut! Sa fille répondait avec la légèreté de la jeunesse : autour d'elles, s'étaient amassées les femmes avides d'un sujet de commérage, et les petits enfants curieusement campés sur leurs jambes maigres, le ventre proéminent, les yeux pleins du désir d'apprendre.

Je prévoyais que l'orage grondant n'allait pas tarder à crever sur ma tête.

Elle vint en effet vers moi, la vieille, la bouche tordue par l'amertume des paroles qu'elle jetait au vent, hideuse en sa fureur qui cherchait une victime. Elle voulut son vase; j'y tenais, moi, et je le défendis. Les femmes prirent parti pour elle; on palabra longtemps, et si El-Maïess lassé de ce bruit n'était intervenu, peut-être aurions-nous desséché nos gosiers sans terminer la discussion. Le vase me resta, mais je dus promettre de ramasser et rapporter à la vieille deux mesures des douces baies du Tihoc, au bois odorant.

. . . .

J'ai ma tente et je la garderai, j'espère! J'entasse les menus objets mobiliers nécessaires à un

ménage, cela occupe mon temps et donne un aliment à mes longs rêves de berger. Maintenant, vienne une femme, et le bonheur m'aura visité !

. . . .

Kenan arrive, je le reconnais de loin au haïk blanc qu'il porte par dessus son tobe. Son mehari court sur le sable avec la vitesse de l'ouragan. Il apporte des nouvelles du rezzou et mon âme vole vers lui dans l'impatience de savoir.

A grands gestes, je lui montre que je l'ai aperçu. Sa lance s'agite au-dessus de sa tête dans un mouvement triomphal. — Allons ! que Dieu soit loué, le rezzou a réussi !

— Père, quelles nouvelles ?

— Bonnes nouvelles, le rezzou arrive derrière moi : deux cents chameaux, trois cents moutons. Six hommes et cinq femmes.

— Père, quelles nouvelles des hommes ?

— Enfant, bonnes nouvelles ! Aucune tente ne pleurera ce soir à l'heure du partage !

Louange à Dieu, lui seul donne la victoire !

Ainsi les nôtres, vainqueurs, rentraient chargés de butin. Une grande liesse allait ravir le douar : les danses, la musique, la bonne chère réjouiraient tout le monde. Après les partages, on

tiendrait de grands discours, où tous les maîtres de la langue feraient briller leur éloquence. En pareille occurrence, la joie déborde, tout le monde en attrape sa bonne petite part et j'espérais bien la mienne. Ce n'était que le dohor (1) ; je rentrai pourtant mon troupeau, j'avais hâte de voir Sadiya et de la mettre dans mes intérêts.

Le douar entier était en l'air ; le messager, entouré de tous, expliquait les péripéties de l'action et son discours provoquait des exclamations, des injures, des cris enthousiastes, des malédictions. Quelle que soit la joie d'une victoire, le cœur de l'homme garde toujours une petite place pour la haine.

Au milieu de l'animation générale, je pus approcher de Sadiya : sa joie semblait petite et moins lui plaisait le retour triomphal de son mari que la paix de son coupable amour.

— O ma mère, écoute ton serviteur ! Tu es la main qui me nourrit abondamment et me traite avec douceur ; tu es la bienfaitrice qui m'enrichit et me protège, tu m'as donné le tobe qui couvre mon échine, le litham qui protège mes yeux ; tu

(1) 1 heure.

m'as gratifié d'une belle oukia d'argent, je suis ton enfant, tu es ma mère, permets que je baise le bas de ta takamist. A tous tes bienfaits, tu as ajouté une incomparable faveur, tu m'as donné une tente, une belle tente, où j'ai dormi bien chaudement, abrité du vent qui pénètre, de la rosée qui transit. Mère, je suis ton esclave, prends ma vie, je te l'apporte : mes mains et mon œil, et mes oreilles et ma tête, mon cœur et mon âme sont à toi ! Mais, songe que je suis seul. Tu es puissante, tu es riche ; mon père Mastan revient avec une prise splendide dont on parlera longtemps parmi les maisons de poil, tu peux tout sur lui, fais-lui prendre au partage une femme, et tu auras deux enfants au lieu d'un.

Elle écoutait sans répondre, distraite sans doute par la chanson de son amour.

J'ajoutai :

— Sois bonne. Dieu récompense le bien qu'on fait aux pauvres, il te bénira dans ton amour.

Elle eut, comme un tressaillement, reprit son âme entraînée par le rêve et me dit :

— Dieu te bénisse, enfant ! et te guide dans ton choix. La femme que tu voudras, tu la choisiras dans le troupeau et l'amèneras dans ma

tente, celle-là je la réclamerai pour moi et te la donnerai.

Mon cœur carillonnait de joie, je baisai le vêtement de Sadiya qui s'éloignait et, dans un besoin fou de répandre mon bonheur hors des limites étroites de mon cœur, j'étendis les bras et partis en pirouettes vertigineuses, en fantasias exubérantes, en cris prodigieux. Je hurlais ma joie, ma voix voulait porter au-delà des bornes de l'espace, mon corps occuper tous les endroits à la fois ; et je méprisais les insensés que je voyais autour de moi attribuer mon délire au bonheur qui visitait le douar — à la chère qui se préparait.

Non ! non ! certes ! que m'importait la joie de la vengeance, la destruction des Oulad-Moussa, les centaines de moutons et de chameaux, la force nouvelle de la tribu, la gloire des nobles Tedjehen. J'allais avoir une femme, ma vie se remplissait, ma solitude prenait fin ; hier j'obtenais la tente, j'avais aujourd'hui la femme, demain, s'il plaisait à Dieu, j'aurais l'enfant !

Demain, demain, je pourrais jouir de ce bonheur ineffable d'avoir un cœur à faire vibrer ; de ce jour quelqu'un vivrait de ma vie, souffrirait de mes douleurs, jouirait de mes joies, attendrait de

mon bonheur ou ma tristesse. La nuit, dans la paix des ténèbres j'aurais des caresses pour délasser mon corps et amollir mon âme.

Je m'étais retiré de ma tente en proie à une émotion profonde, la tête bourdonnante de rêves d'avenir ; les autres chantaient, criaient, battaient du tambour, célébraient la gloire, la richesse et les festins ; ils me faisaient pitié à moi qui, comme notre seigneur Adam, dans le jardin sacré, tremblais de la joie inconnue de la femme.

N'être plus seul, aimer, caresser ; cette idée s'imposait à moi avec une insistance continue, la force du germe infime qui fait éclater la dure enveloppe de la noix.

Courbé dans ma tente, je faisais des projets, j'examinais encore de l'œil la petite surface abritée, j'estimais l'espace qu'occuperait son corps noir sur le sol gris.

Alors je vis qu'il manquait une natte et l'idée me prit d'en acheter une dans le camp ; puis je pensai que le rezzou en apporterait peut-être ; n'avait-il pas pillé un douar ennemi ? Sadiya saurait bien m'en obtenir une. J'étais impatient, la joie générale m'exaspérait, les gambades des enfants, les danses séniles des horribles vieilles

troublaient mon bonheur, je m'égarai hors du camp dans le désir de les fuir et de voir le premier arriver le rezzou.

Il vint enfin !

Ce fut d'abord la fantasia effrénée de tous les guerriers que précédait Mastan ; la musique du camp et les chants faisaient rage, violon à une corde, zemaurira ou flûte de deux roseaux accouplés, ganga, attebel, you-you des femmes, cris des enfants, yo-yo des hommes, célébraient à grand bruit le succès ; puis vint le long défilé des moutons éreintés, tête basse et sans voix, puis les chameaux. Mais que m'importaient ces richesses. Six bergers menaient le troupeau et cinq femmes les suivaient, c'est à elles que mon âme et mon œil s'attachaient.

Une vieille sèche, maigre, le corps jeté en avant par l'âge et les fatigues, l'œil cave, l'aspect fatal, marche en tête. Mentalement à sa vue je prononce : « mes cinq doigts dans ton œil » pour conjurer le mauvais sort qu'elle a pu me lancer, car elle a jeté sur moi un mauvais regard.

Après elle, viennent deux femmes dont l'une soutient un enfant sur sa hanche gauche, puis une vieille portant un enfant à la mamelle et traînant

un enfant de six à sept ans que la fatigue accable.

Plus loin vient une autre femme au sein flétri par de multiples allaitements : elle porte un garçonnet de deux à trois ans, qui dort inconscient des misères humaines.

Enfin, une autre femme, blessée au pied, harassée de fatigue, se traîne lamentablement la dernière.

Et c'est tout. Mais où donc est la femme que Dieu me destine ? Mon œil les a suivies toutes, mon cœur n'a rien dit. Elles ont déjà traversé le ravin que je suis encore là fixé au sol comme dans l'attente d'un défilé nouveau.

Allons ! Il faut voir encore et mieux voir s'il se peut. Devant les musiciens qui s'essouflent, les tambours qui rendent leurs sons profonds, les guerriers se tiennent montés sur leurs mehara. Ils veulent, avant d'en descendre, mesurer encore de l'œil la grandeur de leur victoire, et bêtes et gens s'amassent devant eux au milieu d'un redoublement de musique, de cris de femmes, d'hommes, d'enfants, de chameaux. Les esclaves forment deux tristes groupes que mon œil interroge.

Les femmes sont là réunies, se tenant encore

dans l'ordre de leur marche, la vieille en tête, puis les deux femmes..... Mais quoi ! n'avais-je donc pas remarqué... l'une d'elles est une belle fille assise à l'œil clair, sous la poudre du chemin qui noie ses traits.

Eh bien ! c'est celle-là que je veux. Oui, c'est bien elle, les autres ne valent pas un regard ; non, pas un !

Et tout absorbé par sa contemplation, j'oublie d'aller saluer les maîtres.

Une question me préoccupe bien plus que les règles de la politesse.

Peut-être cette belle fille est-elle femme d'un des esclaves qui sont près d'elle.

Il faut le savoir.

Alors pendant les salam je m'approche d'elle :

— Fille, que le bien et la paix soient sur toi.

— Et sur toi le salut.

— Sadiya, ma maîtresse et la femme du chef t'a vue et te veut. Bénis le ciel, enfant, car Sadiya est bonne et ton sort fera l'envie de tous. Dis-moi seulement ton nom.

— On m'appelle Mettou.

— As-tu ici ton père ou ton mari ?

— Je suis seule, ils ont tué mon mari !

Deux grosses larmes roulèrent de ses yeux, deux seules que j'aurais bénies.

Ah ! certes, sa douleur me peinait, mais j'espérais l'en consoler bientôt et au fond j'étais bien aise de la savoir seule, à moi, toute à moi. Alors je lui dis.

— Viens avec moi chez Sadiya.

Mais comme je m'éloignais l'entraînant par la main, Irmar, le grand Irmar, qui est dur comme le noir rocher d'Ahnet, me frappa du manche de sa lance.

— Chien, laisse-la ! où vas-tu ?

J'eus une vague idée qu'il m'avait frappé fort, mais j'étais trop préoccupé pour m'attarder à pareille bagatelle, il fallait emmener cette femme, il le fallait, car je sentais que cet homme terrible la voulait pour lui.

— C'est Sadiya qui la demande, lui dis-je.

— Et c'est moi qui la garde, répondit-il.

Que faire ? j'abandonnai Mettou qui s'accroupit indifférente et impassible aux pieds du dur guerrier. Peut-être était-ce lui qui avait tué son mari ?

Sadiya ? Je voulais voir Sadiya ? Parmi la foule hurlante, chantante, grouillante et bariolée, je

cherchais ma protectrice et par une fatalité odieuse je ne la trouvais pas.

Puis je la vis auprès de Mastan dans un groupe de nobles hommes et de femmes que je ne pus approcher.

Je tournais tout autour essayant d'attirer l'attention de ma maîtresse, mais elle ne voulait pas me voir, et les minutes s'écoulaient, longues... ; il me semblait qu'une catastrophe allait m'atteindre, dont chaque minute de retard augmentait la grandeur et le danger.

Enfin je pus l'approcher et lui dire :

— Mère, songes à la femme ?

Elle répondit :

— Va-t-en ! .

Tout était contre moi. Je maudis le sein qui m'avait porté !

Pour comble de malheur, il fallut abreuver les bêtes ; le puits était profond, les serviteurs avaient tous hâte de retourner à la fête qui battait son plein, ils aidaient peu et mal ; la nuit était faite depuis longtemps quand je pus rentrer parmi les tentes.

Le tambour résonnait toujours avec les chants qui faisaient onduler les danseuses, le couscous

cuisait dans la fumée odorante des bouillons de mouton.

Sur six brasiers rôtissaient des quartiers de chamelle et des moutons entiers, devant les feux clairs les marmites puissantes arrondissaient leurs ventres noirs et c'était partout une mer de lait, un ruissellement de beurre fondu.

Comme je passais devant la tente de Mastan, un peu pris par le fumet de ces cuisines, je rencontrai Sadiya.

— Va dans ta tente, me dit-elle. Elle t'y attend !

Je l'eusse embrassée ! je portai sa main à mes lèvres, dans une reconnaissante ardeur :

— Que Dieu te satisfasse, comme tu me satisfais ! Je suis à toi pour la vie.

Sous ma tente une femme étendue geignait tristement.

— Oh ! femme. Sois bénie, toi qui visites ma maison et ma solitude. Je désirais ta venue pour ma joie et ta satisfaction, et quand je t'approche mon cœur se trouble et tu pleures. Dis-moi, qu'as-tu ? que puis-je pour soulager tes misères ?

— Frère, que Dieu te soit miséricordieux à cause de ta bonté ! La fatigue a brisé mon corps,

mes pieds sont déchirés par les pierres de la route, la fièvre me brûle et la soif me dévore.

Quelle était cette femme ?

Ce n'était pas Mettou, ni les autres femmes qui avaient des enfants, peut-être était-ce la vieille qui conduisait la bande. Oh !... mais non ! elle n'était pas blessée, celle-là, le cuir de ses pieds, racorni, ridé, blanchi, débordait tout autour comme de vieilles sandales ; loin d'être entamé par eux, il aurait usé les cailloux du chemin.

Alors, c'était la dernière, celle que j'avais vue se traîner avec tant de peine, si lasse, si courbée, si dolente que mon cœur n'avait point permis à mes yeux de prendre garde. Etait-elle laide ou belle, vieille ou jeune ? J'interrogeais ma mémoire sans obtenir de réponse.

Cependant, il fallait la soulager, la soigner, l'aider, c'était mon bien désormais, la gaîté de ma tente, la joie de ma vie !

Autour des cuisines de Mastan, Tin-Douan agitait sa tardive enfance. Je n'aimais point cette vieille, mais je devins flatteur et câlin pour en obtenir ce que je désirais.

— Les maîtres du ventre et du palais seront satisfaits aujourd'hui, car la Tadjella est dorée, et

le couscous exhale un parfum savoureux et ton beurre est bien rance, certes. Ah ! ma mère, tu es encore les délices des gosiers les plus difficiles.

— Oui, le rassasiement sera complet ce soir ; comme le chien rôde autour des cuisines avant d'aller guetter l'os que le maître jette loin de la tarlalt, toi tu viens ici repaître ton nez avant de remplir ton ventre.

— Sans doute, ma mère, j'ai plaisir à sentir les bonnes choses que tu fais et à me pourlécher à la vue de la savoureuse asine que tu sors de la marmite, mais il en est d'autres qui voudraient bien, comme moi, venir t'admirer et t'aider. J'ai dans ma tente une pauvre vieille femme (je disais vieille pour ne pas la rendre jalouse, mais je comptais bien qu'elle était jeune). Le voyage l'a tuée, elle souffre et pleure. Si tu voulais être bonne, tu me donnerais l'asine qui reste au fond de ta marmite, du beurre pour panser ses blessures, de l'eau pour la rafraîchir.

— C'est donc toi qui as la pauvre vieille, la mère du troupeau ? Soigne-la, mon fils, les vieillards, vois-tu, sont encore les meilleurs. Par la possession de cette femme respectable et qui connaît la vie, tu éviteras des dangers, des chagrins

et des souffrances auxquelles de plus riches sont exposés par le fait de la jeunesse de leurs femmes.

Voilà du beurre, de l'asine, de l'eau, va et reviens, j'aurai encore pour toi un bon morceau de mouton.

Je m'enfuis heureux d'avoir innocemment trompé ma vieille ennemie.

Sous ma tente, la femme geignait doucement.

Je la fis boire, puis attirant ses pauvres jambes malades sous la lumière de la lune qui riait à la joie du camp, je les lavai doucement. J'étendis ensuite du beurre sur ses blessures et déchirai des bandes de mon litham pour envelopper soigneusement ses pieds endoloris. Et du beurre qui restait je frictionnai tout son corps pendant que mon âme, dans une prière muette, demandait pour elle à Dieu le repos et la fin de ses souffrances.

Elle abandonnait à ma main bienfaisante un corps inerte, des chairs aveulies. Son pagne était tombé, et, par un massage long et doux, je ramenais la vie et le bien-être dans ces membres amaigris.

Pauvre être, par quelles émotions terribles, par quels déchirements affreux avait-il passé avant

de venir s'échouer là, dans cette tente, entre mes mains ?

La fête grondait dehors, maintenant les viandes étaient cuites, et les repas des maîtres commençaient.

L'affluence aussi grandissait. A tout moment des nouveaux venus poussaient des cris de salutation, de félicitation et de victoire ; des voix étrangères, des intonations inconnues frappaient mon oreille, la joie montait autour de moi comme une tempête dans la mer de sable pendant que dans mon âme, après les agitations, les fièvres de l'heure passée, une grande paix se faisait.

J'étais là, près de ce corps, pris de pitié comme le laveur des morts en face du cadavre d'un ami.

Cependant sous la douceur de ma longue caresse, s'était calmée l'intensité de la souffrance de cette pauvre femme. Elle dormait maintenant, à peine secouée de loin en loin par l'obsession lancinante d'un douloureux souvenir.

Longtemps je restai près d'elle, la regardant dormir, sans bouger, sans même penser. Son sommeil s'était fait plus profond, son souffle plus régulier et plus calme : « Dors, pauvre enfant,

dors, Dieu donne au voyageur fatigué l'illusion du mirage qui ranime sa force et rappelle son âme prête à s'enfuir. Dans le désert de la vie il donne à l'homme le sommeil, oasis de la souffrance, mirage de l'éternel repos. »

. . . .

La brise qui se leva et vint emplir ma tente des odeurs de cuisine me fit sortir du long rêve sans pensées où je m'étais plongé. L'enfant dormait toujours; je sortis de la tente et j'allai moi aussi prendre ma part de joie humaine, de gaieté, de danses, de cris, de musique et de chère.

J'arrivais tard, mais l'abondance était grande, j'eus vite trouvé du couscous et de la viande que je mangeai avidement en partageant mes regards entres les danseuses légères et ma tente bénie.

. . . .

La meilleure nourriture est l'orge, la meilleure chair est celle du chameau — elle procure la rémission des péchés.

La datte et le lait sont pour les amis, ils préservent des rhumatismes.

Dieu fait bien tout ce qu'il fait : Il répartit et coordonne. Les peuples se différencient par la

nourriture. Un marabout de Mouley Taïeb l'explique près de moi : Cinq mangent cinq.

Les chrétiens mangent le porc, ils sont ignobles et ignorent la jalousie.

Les Turcs mangent le cheval, ils sont durs et méchants.

Les Ihaggaren mangent le chameau, ils ont la force, l'endurance et la mémoire des injures.

Les Soudani mangent le singe, ils aiment la danse.

Les Masri mangent le rat, ce sont les maîtres du vol.

L'eau vient du paradis, c'est l'emblême du bonheur.

. . . .

L'heure passe, l'étoile descend derrière la dune sombre que surmonte une auréole de brume blanche, la lune disparaît et s'éteint, la brise fraîchit, les feux se meurent, la fête se désagrège.

Les guerriers ont regagné leurs tentes, les hôtes s'alourdissent autour des foyers, une seule flûte, une seule voix d'enfant criard font encore agiter une danseuse obstinée.

Quand le dernier rayon de lune se replie der-

rière l'horizon noir, que l'obscurité est complète, la fête jette son dernier cri.

Seules, les grandes émotions de l'âme, chagrins sans remède, joies inexprimables, recherchent l'ombre et le silence, s'y complaisent et s'y épanouissent.

Les émotions du corps demandent le bruit et la lumière.

L'âme est comme le lieu dans lequel on dissimule un trésor. Tout le monde sait qu'elle existe, nul ne peut dire où elle se cache, ni ce qu'elle renferme.

. . . .

Elle est là, couchée dans l'ombre épaissie de ma tente, la femme que je désire depuis si longtemps ! Mon cœur tressaute et ma gorge se serre sous le coup d'une émotion jusqu'alors inconnue. Cependant elle dort dans une souffrance alanguie que trahissent par instants des plaintes contenues.

Que puis-je pour soulager les plaies de son corps ? Peu de chose vraiment, mais pour guérir les blessures de son âme et l'enrichir de l'oubli, Dieu seul est assez puissant !

Alors, d'une voix faible comme un souffle, ardente comme une braise, dans la crainte de l'éveiller et dans le désir de m'en faire entendre et d'adoucir ses maux, je lui chante ma pensée en une mélopée douce, comme les bergers savent en composer et en accompagner sur le violon monocorde :

L'homme régnait sur le désert :
Il avait vaincu la soif et creusé des puits :
Il avait vaincu le souffle de la tempête
Et tissé le litham protecteur des yeux :
Il avait vaincu la distance
Et dressé pour le porter le mehari rapide.
Avec l'aide de ce serviteur fidèle
Il avait vaincu l'autruche à la course,
Et forcé l'antilope agile ;
Des entrailles de la terre et de la pierre
Il avait arraché le fer et le feu ;
Le lion tombait sous sa lance,
L'oiseau sous sa flèche,
Après Dieu, il commandait au monde.
Pourtant, l'homme s'ennuyait !
Alors il dit au chameau son compagnon :
Tu es gai, tu caracoles et cries ta joie.
Pourquoi suis-je triste, moi le maître?
Le chameau lui répondit, j'ignore ta tristesse.
Ma joie c'est la chamelle.
L'homme força l'autruche et lui dit :

Apprends-moi la cause de tes joyeux battements d'ailes
Le matin quand le soleil paraît.
Elle répondit, j'ai ma femelle.
Il surprit l'antilope qui bondissait joyeuse
Et lui dit : je te laisse la vie, enseigne-moi la joie.
— Mon bonheur est dans le regard de ma femelle.
Et l'homme partit cherchant toujours.
Au fond d'un ravin la voix du lion grondait ;
Il s'approcha et dit : pourquoi ce bruit ?
Saïd répondit : j'appelle ma femelle.
Plus loin, sur un rocher élevé, chantait l'hirondelle ;
Qui te rend si joyeuse, lui dit l'homme.
Chut ! répondit l'oiseau, n'effraie pas ma femelle,
Je chante l'amour que j'ai pour elle,
Je chante aussi ma race qui se perpétue.
Vois, sous ses ailes grandissent nos enfants ;
Ils sont, elle et moi, notre sang, notre vie,
Nous ne mourrons point au soir de notre vie,
Car nous nous continuons en eux.
L'homme partit alors vers le Jardin sacré
Et dit à Dieu : achève ton ouvrage
Et donne moi aussi une compagne.
Dieu lui dit : tu as manqué de patience
Et de confiance en moi, tu en seras puni.
Je te donne la femme pour ton plaisir,
Je te la donne aussi pour ta peine.
Ce sera le perpétuel objet
De ton désir et de ta haine,
De ta joie et ta souffrance.
Tu lui sacrifieras ton temps, ta fortune,

Tes amitiés, ton orgueil et ta gloire.
L'homme répondit : qu'importe
Si j'ai son amour (1) !

Avec la patience obstinée du temps qui ronge un rocher, je lui dis ma mélopée, et la lui redis encore et encore.

C'est bon, la chanson qui, dans la note et la parole simple, dit tant de choses, sans fatigue pour la tête.

Les chrétiens aiment à torturer leur âme, à charger leur pensée de choses compliquées, comme le cavalier aime à fatiguer son mehari par l'exécution de pas élégants.

Nous, pauvres enfants du Soudan, nous n'aimons que les choses simples, et quand un son peut rendre le frisson de notre âme, pourquoi chercherions-nous une parole ou une idée ?

Quand l'aurore vient, l'enfant dort encore, et je chante toujours berçant son sommeil de douceurs.

Il me faut reprendre mes occupations journa-

(1) Ces légendes se chantent sur quatre notes qui reviennent toujours dans le même ordre et ont toutes la même valeur .

lières, mais le ferai-je donc avant de lui avoir parlé ?

Mon chant s'interrompt sur cette crainte et tout aussitôt elle se réveille, et dans un étirement douloureux de tous ses pauvres membres, elle prononce pieusement la fatha. La Allah iallah Sidna Mohammed ressoûl Allah !

— Que le salut soit sur toi !

— Et sur toi le salut, ô mon maître !

— Que ton jour soit heureux ! Qu'as-tu ? Quel est ton temps ?

— J'ai le bien, je remercie Dieu : il ne me manque que ta figure, le prolongement de ta vie et l'oubli du passé.

— Qu'est devenue ta souffrance ?

— Elle s'éloigne, le repos a chassé les fatigues du corps, Dieu seul guérit les autres !

— Enfant, tu as ici l'abondance de la nourriture, je t'apporterai l'abondance des joies de l'âme. Dis-moi, quel est ton nom ?

— On me nommait Bakka.

Elle s'était dressée sur son séant et la tête appuyée sur ses genoux qu'embrassaient ses deux bras, elle commença dans l'acuité de ses souvenirs à chanter doucement son histoire.

Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu ! Les guerriers s'étaient rassemblés, ils étaient braves, fatigués du repos et tentés par le passage d'une caravane qui apportait aux chrétiens de Marakech les richesses du Soudan.

Que Dieu les maudisse ! Que Dieu les maudisse et les maudisse encore !

Nous vivions heureux, ne pouvaient-ils donc pas, ces fils de la pourriture et du péché d'envie, retenir leurs âmes avides des richesses dont Dieu priva leur pays ?

Que nous importent l'ivoire et la civette, l'or brillant des rivières et les tissus bigarrés de Cano ? Nous avons du fer pour les lances, des crottes de gazelles pour parfum, notre beauté pour parure et les peaux de nos chèvres pour vêtement !

Les guerriers se réunirent, s'excitèrent à l'action par les beaux discours, puis ils conduisirent le douar dans un abri sûr et partirent.

Le ravin était profond et caché. Entre deux montagnes, le lit du torrent formait un étroit couloir, puis s'ouvrait tout à coup en une petite plaine verte et fraîche qu'entourait de toutes parts le roc inaccessible.

La paix était complète, l'eau était abondante et

douce, l'herbe grasse ; et sur nos têtes douze palmiers gracieux, comme des silhouettes de jeunes filles, accompagnaient du sec froissement de leurs palmes la douce chanson des brises de nuit.

Comme les auteurs du monde au jardin merveilleux, nous jouissions du sommeil dans la quiétude de la retraite.

Et voilà qu'avec le jour, les enfants de Kel-Tahat pénètrent à grand'peine dans le camp que les Tedjehen entourent.

Je vois, je vois encore l'affreux réveil dans la frayeur horrible et la crainte de la mort, ma fuite éperdue hors de la tente avec mon enfant dans ce bras et la corne de la chèvre là, dans cette main.

Et la bête récalcitrante qui m'attarde pendant que de tout côté les issues se ferment ; et la mort qui se dresse implacable, et nos frères affolés qui courent et se heurtent, évitent une lance pour tomber sous un sabre, et le troupeau qui crie sa frayeur, les blessés qui râlent leur mort, le désordre, le sang, le sang ; la mort, la mort !...

Qu'il soit maudit, maudit, maudit encore ! le chrétien, l'horrible chrétien dont la richesse tente nos guerriers, les attire hors des maisons de poil, livrant ainsi sans défense les femmes, les enfants :

les pauvres enfants innocents des péchés des hommes, ignorants de l'envie, de la haine, de la soif odieuse du sang.

Précédée de mon mari qui tremble, chargée de de mon fils qui sommeille, retardée par ma chèvre qui bêle, je fuyais. Au fond, le rocher nu nous arrête de son infranchissable barrière ; à droite, deux de nos hommes tombent sous les coups de ces forcenés, deux pauvres esclaves qui fuyaient sans défense. L'épouvante nous rejette à gauche, mais là tout fuit dans une cohue sans nom, bêtes et gens emportés par un même débordement de peur et nous voilà poussés vers les Kel-Tahat, sans miséricorde.

Une lance devant moi perce les reins de mon mari, le manche de l'arme que son poids abaisse vers le sol, retourne impitoyablement le fer dans la plaie odieuse. Je vois l'homme bondir sous la douleur et retenir d'un geste brusque de la main gauche la chute du bois maudit, tandis que la main droite élevée vers le ciel pour attester l'unité de Dieu, il trépigne en chantant douloureusement : La Allah iallah ha ! La Allah iallah ha ! dernière prière du mourant !

Cela se passe dans l'espace d'un cri et le meur-

trier implacable, l'épée haute, veut achever son forfait.

Alors, ignorante de l'écrit de Dieu, oublieuse de la dureté du cœur humain, dans un élan fou, je me jette au-devant du coup qui tombe et j'élève comme une protection sacrée l'innocence de mon petit enfant au-dessus de la tête de mon mari.

Le sabre, l'impitoyable sabre s'abat sur ces chairs si tendres, taille ce pauvre petit corps comme un quartier de venaison, inonde du sang de l'enfant le père mourant et la mère dont, hélas ! la mort ne voulait pas Qu'ils soient maudits, maudits encore, maudits à jamais, les chrétiens hideux dont les instincts rapaces causent de pareilles abominations ! Qu'ils soient maudits dans leurs richesses ignobles, que leurs enfants végètent dans la lèpre repoussante, meurent dans le cancer puant ! Que leurs femmes crèvent, que leur race périsse dans les angoisses des tortures subtiles, que leurs âmes brûlent, brûlent, brûlent au fond de l'enfer de toutes les ardeurs des haines qu'ils ont provoquées !

Oh ! mon petit, mon pauvre petit ! je l'aimais de mon ardeur d'amante, de mon cœur d'épouse, de mon orgueil de mère ! Neuf mois j'avais vécu

de toute la vie que tu prenais en moi, plus jalouse de t'avoir à moi seule qu'un avare ne l'est de son trésor. Deux ans je t'avais nourri de mon lait; j'avais vu se dessiner l'intelligence malicieuse de ton regard, quand le sein entre tes lèvres blanchies par le lait je te regardais sourire dans la joie du rassasiement et la satisfaction du bien-être ! Oh ! mon fils ! Deux ans je t'avais porté sur mon dos, plus intimement et continuellement lié à moi qu'au temps où tu grandissais dans mon sein, et le jour et la nuit je sentais dans ton sommeil chacun des battements de ton cœur, dans ton réveil la douce caresse de tes mains inquiètes, caresses qui faisaient frissonner ma chair de femme et bondir d'orgueil mon cœur de mère. O mon fils !... ô mon fils !... ô mon fils !... mon fils !...

J'écoutais immobile et muet ce récit douloureux, je pleurais aux pleurs de cette femme, je frissonnais à ces horreurs, je m'exaspérais à ses haines ! Qu'aurais-je dit, quel geste, quel mot étaient capables de verser un baume sur de tels déchirements. Oui ! la guerre, la guerre est horrible !

Et qui sait, ces richesses qui avaient tenté les Oulad-Moussa et les avaient détournés de leurs premiers devoirs de protection et de défense, qui

sait ce qu'elles avaient auparavant coûté de larmes, de douleurs et de sang.

Oui, mais c'est l'écrit de Dieu ! Toutes ces douleurs mettaient notre camp en fête, la mort de ce mari, la mort de cet enfant me valaient une femme à moi, pauvre innocent de ces forfaits.

— Mystère de Dieu, insondable secret, la mort engendre la vie, la joie naît des douleurs ! Nous n'y pouvons rien, il faut nous soumettre. Femme, courbe la tête sous l'écrit, rien n'arrive que par l'ordre du Maître universel, il distribue le bien comme le mal ; ses vues sont impénétrables à l'homme. Bakka, mon enfant, ma femme, tiens ton âme. Dieu ordonne la résignation et l'obéissance.

Elle reprit :

— Ensuite, je ne sais plus ; poussée dans le troupeau, j'ai marché, marché, marché sans rien voir, sans rien savoir, et la ceinture qui, autrefois portait mon fils, trop large aujourd'hui, trop légère et trop lâche, je la serrais de temps à autre, donnant par habitude le coup de reins destiné à relever et mieux asseoir le petit.

J'ai marché, je ne voyais rien, je ne sentais rien, rien qu'un vide affreux autour de moi, dans mon

cœur et dans mon âme, dans ma tête une lourdeur confuse, l'horrible brouhaha du combat, le chant de mort de mon mari, sur ma face les chauds ruisseaux du sang de mon fils ! O mon fils, mon enfant.... mon petit enfant .... mon tout petit enfant !

Comment l'âme humaine peut-elle supporter des douleurs pareilles, comment le cœur capable d'y compatir est-il impuissant à les alléger ? Je creuse ma cervelle impuissante, j'invoque l'inspiration de Dieu sans trouver une phrase, un mot pour adoucir une peine si touchante.

— Nous mourrons tous ! Ce qui est écrit sur le front, la main de l'homme ne saurait l'effacer. Dieu te les avait donnés, il les a repris, soumets-toi, ô sauveur de mon âme, gardienne de ma tente, berceau de ma famille !

. . . .

Le jour se dégageait des étreintes de la nuit, mes devoirs quotidiens m'appelaient hors du camp. Sadiya sortait des bras du sommeil et se préparait à traire nos bonnes bêtes.

Au moment où elle ramassait sur le sol les vases laissés épars par la fête, Bakka sortit de la

tente et vint péniblement lui baiser l'épaule et l'aider dans son travail matinal.

Elle sourit à l'enfant, le bonheur la rendait compatissante, bonne et clémente aux serviteurs.

Hors du camp, Bakka se mit à traire les chamelles sous l'œil attentif de Sadiya. Elle était vive et habile, elle se montrait vraiment une maîtresse du troupeau. Et quand après avoir mis sur sa tête la lourde tarlalt remplie de lait, elle chargea sur ses deux hanches avec l'aide de Sadiya les vases presque débordants, ce fut avec un éclair d'admiration dans le noir de mon œil que je la vis s'éloigner, gracieuse comme une jeune chamelle qui, pour la première fois soulève les grands sacs gonflés par la charge bénie (1).

. . . .

Dans la solitude du pâturage, mon cœur chante l'hymne du bonheur intime. La joie de vivre a envahi mon être, je suis sans pensées, sans désirs, comme engourdi par ce prélude d'un rêve heureux commencé dans un demi sommeil.

D'où vient que le grand bonheur est muet? Les nobles disent : Le paradis de la terre est sur

(1) Charge bénie : le pain « hab ».

le dos des mehara. Je sens moi qu'il est dans la forme, dans le regard et dans le cœur d'une femme.

. . . .

Les beaux cheveux de Bakka qui tombent sur ses épaules avec élégance me font songer à la plume d'autruche noire, souple et gracieuse.

L'amour m'a blessé de deux coups de poignard, l'un aux yeux, l'autre au cœur.

. . . .

Le soleil rit aux poudres de la plaine, les ombres tournent autour des corps élevés. Le temps fuit rapide quand la pensée se reporte au matin, bien lent quand elle songe aux joies de la nuit qui se prépare.

Dans ma tête les mêmes idées flottent comme un nuage léger. Je suis heureux ; la femme seule donne le bonheur. Bakka est bonne, je l'ai lu dans ses yeux, je l'ai compris dans sa triste chanson de mort, dernier cri de l'âme révoltée avant la soumission. L'amour commence par un regard comme l'incendie par une étincelle.

. . . .

Quand le soleil s'abaissant derrière les dunes lointaines s'éteignit dans l'agitation de l'océan,

j'étais près du camp grondant du bruit de la fête. Je regardais Bakka qui prenait aux chamelles le doux breuvage de leurs mamelles.

Appuyé sur mon long bâton de pasteur je suivais du regard et du sourire ses gestes gracieux et cherchais son œil noir qui fuyait le mien. Et quand la besogne finie Sadiya s'éloigna, après avoir chargé le vase énorme sur la tête de Bakka, j'appuyai audacieusement mes lèvres sur son épaule nue.

Elle eut comme un frisson, son œil jeta l'éclair humide et apeuré que le chasseur admire dans l'œil de la gazelle surprise ; elle partit sans mot dire ; mais je l'avais compris, quelque chose le criait dans mon âme. Cette femme était à moi. Dans cet instant fugitif elle avait fait sa soumission.

Alors l'heure n'eut plus de mesure, mon âme plus de patience, mon corps plus de repos.

Comme pour Sadiya au jour de son péché le sol ne pouvait plus me retenir, le festin était sans plaisir, la fête sans attrait. Je ne voulais qu'une chose, l'isolement avec Bakka. Je ne désirais qu'une chose, l'envelopper de mes caresses.

La nuit comptait les heures, la musique et les

chants frappaient l'obscurité de leurs cadences enfiévrées, la joie semait les rires, l'abondance emplissait les ventres satisfaits et Bakka, mêlée aux femmes, fuyait mon regard.

Pourtant l'heure était tardive, les couples amoureux s'étaient éclipsés dans l'inattention générale et j'aurais bien voulu faire comme eux.

Sans doute je pouvais d'un mot impérieux ramener Bakka vers la tente et j'y pensais maintes fois, mais une timidité m'arrêtait et je voulais la voir rentrer d'elle-même au nid d'amour qu'avant de la connaître j'avais préparé pour elle.

L'étoile succédant à l'étoile tombait derrière le voile de brume argentée qui montait de la plaine à l'horizon, la fête se mourait dans le calme grandissant de la nuit ; autour des feux, nombre d'hôtes et d'esclaves dormaient déjà quand Bakka se leva lentement. Une lueur subite d'un foyer expirant l'éclaira dans toute la sveltesse élégante de sa beauté primipare (1) et me rendit fou de désir. Je reverrai toujours le geste avec lequel entr'ouvrant largement comme les ailes d'un

(1) Pour Lahiti l'apogée de la beauté d'une femme arrive à la fin du premier allaitement.

oiseau de nuit, le châle sombre, l'unique vêtement qui voilât ses charmes, elle resangla ses reins souples et cambrés. Un instant le foyer jeta ses traits rougis sur ses contours graciles, teinta de plaques de feu le bronze noir de son corps ; et quand la vision disparut de mon œil ébloui, Bakka rentrait sous la tente sans que mon regard eût croisé le sien.

L'instant d'après tout était silence autour de nous, nos deux cœurs dans une émotion muette battaient dans nos poitrines une cadence que nos seules oreilles entendaient.

. . . .

Le cœur humain défie toute science !

L'homme est égoïste, cupide, paresseux.

Et pourtant il veut des enfants, il les aime, bien qu'ils lui soient une charge et un souci, Plus il sera pauvre, plus il aura d'enfants ; plus il aura de peine à nourrir sa famille, plus il l'aimera.

Il aimera aussi ses frères bien plus que les autres hommes de la tribu, pourtant c'est avec eux qu'il doit partager la fortune paternelle ; chacun d'eux lui prendra une partie du bien dont il jouirait seul s'ils n'étaient pas nés.

On dit que les saints marabouts savent la cause de tous ces abîmes de la raison. Dieu récompense par la science leurs vertus ! Ce sont les pasteurs des hommes, mais les pauvres serviteurs noirs n'ont pas besoin de tant de science pour garder les troupeaux.

. . . .

Non ! même à mon âme, je ne puis redire les délices de cette nuit bénie. Joies suprêmes du ciel données aux hommes par un bienfait de Dieu, comme un avant-goût du paradis, vous êtes les plus précieux auxiliaires de notre salut ! Pour vous goûter éternellement dans le ciel que ne ferait-on pas ici-bas !

. . . .

Tout le jour la fête continuera dans le camp, mais bien plus encore dans mon cœur. Les hôtes nous viennent de partout : on dirait vraiment que le vent a semé la nouvelle de notre fortune aux quatre coins du désert. Plus de deux cents étrangers sont là dans les cris, le rire, la musique et le bruit, mais surtout dans l'ardent désir de la viande qui cuit, du couscous qui gonfle sur l'eau bouillante, des pâtes qui rissolent et du lait qui aigrit.

Leurs chameaux errent au hasard et gâtent les pâturages tout autour du camp ; avec mes bêtes, il me faut aller plus loin, quand je voudrais tant rester près d'elle.

Qu'importe la distance, j'ai ma provision de joie, de souvenirs et ma moisson de baisers.

Tout chante en moi ; ce n'est pas dans le douar, c'est ici qu'est la fête. Le chemin n'est pas long, les heures ne sont pas lentes, le sol n'est pas aride et j'effeuille en marchant les fleurs d'impressions douces dont elle a embelli ma vie !

. . . .

Le temps passe et l'heure fuit, le soleil gagne déjà le sommet de son orbe ; au loin voici des gens attardés qu'attire hâtivement la fin de la fête. Combien j'en vis passer hier et ce matin sur leurs chameaux amoureux de vitesse, l'oreille au guet, inquiets de ne pas percevoir encore le bruit des tambours, de ne pas sentir le fumet des méchouis (1). Commes les autres, ceux-là viennent vers moi. Je les entends déjà me dire :

(1). Mouton entier rôti.

— Le salut sur toi. La fête réjouit-elle encore le cœur des nobles hommes ?

Mais non ! Quoi ? L'un d'eux lève sur moi sa lance. « Allons ! vite ! appelle ton troupeau, pousse-le dans le Sud ! »

La malédiction du ciel est sur moi, c'est un rezzou qui m'enlève !

Je suis stupéfié, incapable d'un mouvement, d'une pensée !

Un coup terrible du manche d'une lance s'abat sur moi. « Chien ! fils de chien ! appelle ou je te tue ! »

Que faire ? Je suis loin, la fête endort le douar. Je suis faible ; le sort du berger est avec celui du troupeau : c'est le destin de l'esclave de changer de maître !

Que ferais-je ?

Un nouveau coup plus terrible me frappe, des injures, des menaces horribles s'élèvent contre moi, et le souvenir de Bakka, chassé par la stupeur me revient.

Ah ! non, plutôt mourir que de ne pas la revoir ! Non ! non ! tuez-moi, je ne bougerai pas !

Mais les longues triques de fer battent mes reins, mes bras et ma tête ! Dix mehara m'entourent, me pressent, me poussent ! C'était écrit ! Nul ne peut échapper à son destin quand même il le fuirait avec des ailes. Adieu Bakka ! Adieu ma tente, berceau de la famille entrevue, adieu !

D'un cri étranglé par les pleurs je rappelle le troupeau et le pousse vers le Sud. Adieu mon bonheur, rêves de douceur et d'amour, adieu !

Hier, je disais à Bakka : il faut nous soumettre, courbe la tête sous l'écrit, rien n'arrive que par l'ordre de Dieu ; il distribue le bien comme le mal, ses voies sont impénétrables à l'homme. Bakka, mon enfant, mon amie, ma femme, tiens ton âme. Dieu ordonne la résignation et l'obéissance !

Tristes consolations, remèdes impuissants ! Je les offrais à ma douleur sur la longue route qui s'ouvrait devant moi vers les Oullad-Allouch, et mon âme, qui saignait toutes les douleurs d'une existence déchirée, d'un amour frappé en pleine sève de jeunesse, mon âme n'en sentait aucun soulagement.

Alors mon cœur se révolta. La mort ! La mort

valait mieux que la vie. Ne pas être, n'avoir jamais été, et n'avoir eu jamais ni joie, ni souffrance, rien, rien !

Tout en marchant dans la hâte de la fuite qui semait les débris de mon cœur aux pierres du chemin, tout en poussant devant moi le troupeau inconscient, je maudissais Dieu et la création !

Maudit soit Dieu qui créa le monde pour la souffrance ! maudit soit celui qui pouvait ne pas nous faire ou nous dispenser le bonheur. Maudit soit mon père ! maudits soient les seins qui m'ont allaité, les mains qui m'ont nourri, maudits soient tous ceux qui m'ont forcé à vivre ! maudits les riches qui ont des troupeaux, les affamés qui les volent avec leurs bergers, maudite soit la terre qui voit ces infamies et ne s'écroule pas dans le néant, maudit soit tout !

Maudit sois-je moi-même ! car je vis, je marche, je m'éloigne de mon bonheur, je renonce à la mort que j'invoque et que je recevrais à l'instant si je refusais de marcher !

Je me plains de la vie et je m'y attache, je m'y cramponne, je refuse la mort qui m'est offerte inexorable... prompte... sûre !

Quelle puissance me retient, m'affole et me trouble, si ce n'est l'écrit de Dieu ?

Allons, mon âme, cesse ta résistance, ne te révolte pas contre l'ordre suprême, le bien, le mal, la vie, la mort, tout est dans la main de Celui qui seul connaît le livre de la destinée.





TABLE DES MATIÈRES



Achevé d'imprimer
le quinze avril mil neuf cent
par
LEMERCIER & ALLIOT
Imprimeurs à NIORT
pour
J. MAISONNEUVE
Editeur à PARIS